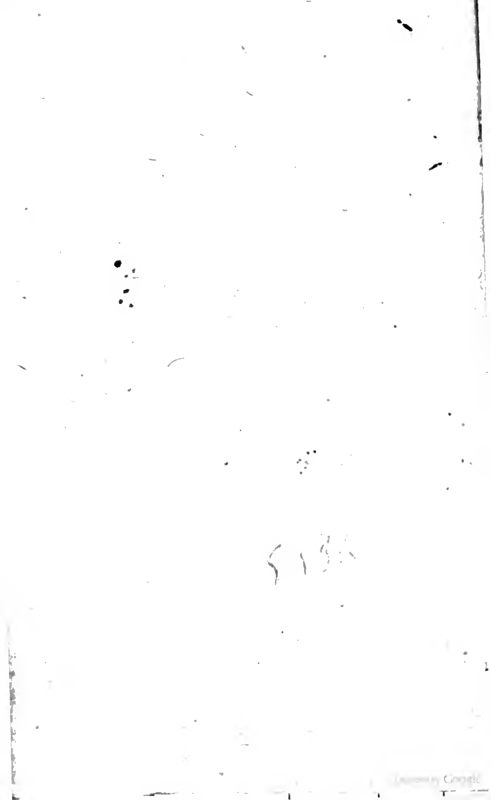




EXAMEN
HISTORIQUE
ET MILITAIRE

de la principale cause des succès ou des disgraces à la guerre, depuis le premier CYRUS jusqu'à FREDERIC LE GRAND.

Par Monf. le Bar. D'ECRAMMEVILLE.

TOME PREMIER.



EXAMEN HISTORIQUE ET MILITAIRE

de la principale cause des succès ou des disgraces à la guerre, depuis le premier Cyrus jusqu'à Frederic le Grand.

Par Monf. le Bar. D'ECRAMMEVILLE,
Capitaine de remplacement au regiment de Cambresis.

Legent judicantque periti.

TOME PREMIER.



1791.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

AU PLUS GRAND HOMME DE GUERRE DU SIÉCLE.

MONSEIGNEUR,

Après avoir obtenu si constamment les succès aussi brillants que solides, qui vous ont attiré les respects & les hommages de l'Europe Militaire : après avoir mérité qu'un suffrage plus honorable encore que celui de tous ces Guerriers du second Ordre, vous fut accordé : après avoir reçu le titre unique de Général sans faute, de la part de l'homme le plus capable d'en sentir tout le prix : après avoir si efficacement contribué à affermir cet Empire nouveau, formé

par le Génie, & ſoutenu par la valeur & les talens de toute eſpece, il ne manquoit plus à votre gloire que de prouver combien votre âme étoit encore ſupérieure à des jouiſſances de grandeur & de pouvoir, communes avec les Alexandres & les Céſars, en trouvant le véritable bonheur dans l'exercice paiſible & doux des Beaux Arts, de la Philoſophie & ſur-tout de la Raiſon.

D'auſſi ſatisfaiſantes, mais d'auſſi modeſtes occupations, renouvellant les grands exemples d'un Empereur Romain, ſe retirant dans ſa Ville natale; d'un Charles V dans une profonde ſolitude; d'un Catinat dans ſa retraite de S.-Gratien, ajoutent aux leçons immortelles que vos Prodiges Militaires ont laiſſées aux Guerriers, celles d'une modération & d'une ſimplicité, qui s'accordent ſi bien avec la ſupériorité du Génie, ſi elles n'en ſont pas une dépendance abſolue.

En rendant à ces dernières vertus,

l'hommage respectueux qui leur est si bien dû, c'est sans doute, de ma part, une preuve sans réplique de désintéressement, & d'amour pour la Vérité.

Si vous n'aviez eu que les Vertus ordinaires des Héros, une médiocre teinte de vanité auroit fait partie de votre caractère. Alors j'aurois pu concevoir quelqu'espérance qu'un hommage, quelque foible qu'il puisse être, en venant de moi, pourroit être toléré.

J'aurois pu me flatter encore que votre amour pour la Gloire n'étoit que médiocrement satisfait de se voir l'objet d'un éloge de ma part, il s'en trouveroit au moins légèrement chatouillé.

La permission que j'aurois sollicitée de vous le dédier, avec cette vivacité & cette suite qui sont d'ordinaire suivies du succès, m'auroit valu la récompense la plus flatteuse que j'eusse pu recevoir. Un Ouvrage destiné à prouver l'utilité des vrais principes Militaires, & dans lequel on trouve quelques détails sur les

exemples immortels que vous avez donnés aux Guerriers des ſiécles à venir, n'auroit pu certainement paroître ſous des auſpices plus impoſans & plus faits pour aſſûrer ſon ſuccès, & prouver qu'il n'eſt pas ſans quelque mérite. Obligé de m'interdire même juſqu'à cet eſpoir ſi ſatisfaiſant, il ne m'eſt pas défendu du moins, de vous adreſſer cette foible preuve de mon reſpectueux hommage. Puiſqu'il faut le rendre indirect, qu'il demeure caché ſous le voile de l'Anonyme; mais que ce voile ſoit ſi tranſparent, que tout Militaire, le plus légèrement inſtruit de l'Hiſtoire de la Guerre, puiſſe facilement reconnoître le grand-Homme auquel il eſt adreſſé.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

ESSAI

SUPPLEMENT A L'EXTRAIT

D'UN



ESSAI

HISTORIQUE ET MILITAIRE SUR L'ART DE LA GUERRE,

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

QUELQUES amis éclairés ayant observé à l'auteur qu'il manquait à cet extrait, des citations qui pussent donner une idée de la maniere dont il a rempli le cadre de cet ouvrage, plein de docilité pour leurs avis, il va transcrire quelques-uns de ses morceaux sur les événemens, passés à peu près, de nos jours.

Comme l'historien du maréchal de Saxe peut induire en erreur, & par son nom, & par le souvenir du grade distingué qu'il occupait dans l'armee, voici comment l'essai présente à ses lecteurs, la vérité qui semble avoir été si souvent obscurcie par cet auteur.

Le maréchal nous ayant appris que « lorsqu'un gé- » néral ne sait que faire, il donne bataille... que les » batailles sont la ressource des ignorans... » par quelle raison ce grand homme a-t-il pu se décider à donner la bataille de Rocoux dans une saison aussi avancee que le 11 d'octobre ?

Son historien s'empresse de nous dire « qu'on avait » rapporté au maréchal que le camp des alliés avait » *peu de profondeur.* » Or il est de fait que leur position allait de Ance à Houtain, à près de 1500 toises dans le commencement de son front, & souvent 2500 à 3000, en allant vers Houtain.

« Le maréchal était assure que, si les alliés *l'attendaient* dans *leur camp*, coupé dans son centre par » deux ravins, dont l'un entr'autres. allant à la Meuse, » est très-escarpé, il détruirait la moitié de leur » armée. »

Nous avons déjà observé combien ce vice de campement, à peu près semblable à celui que les alliés avaient eu près de Courtrai, avait été alors facilement reformé

dès que les Français avaient voulu les attaquer.

Il n'eſt donc pas vraiſemblable que le maréchal ait conçu *réellement* l'eſpoir de les ſurprendre : ainſi ce n'eſt nullement faire ſon éloge, que de donner un pareil motif à ſes démarches.

S'il était poſſible que cette vaine eſpérance l'eût bercé, il en fut complétement déſabuſé, en trouvant à ſon arrivée, que la gauche des alliés avait repaſſé le ravin, ſi fâcheux dans la nuit du 10 au 11 octobre, pour le faire ſervir de ligne de défenſe.

Alors il ſemblait qu'il n'y avait plus d'autre objet que pût ſe propoſer le généraliſſime français, que celui d'attaquer les alliés par leur droite, en tournant Houtain.

La réuſſite de cette attaque leur coupant la retraite ſur Votem, Saint-Pierre & Maëſtricht, les aurait réduits à repaſſer la Meuſe ſur le ſeul & unique pont de Herſtal. C'eſt en ce moment que l'artillerie françaiſe, les foudroyant de deſſus les hauteurs qui commandent cette riviere à une demi-portée de canon, aurait pu ſeconder ſi efficacement les efforts de ſes troupes, que leur victoire aurait vraiſemblablement été totalement déciſive.

Il paraît que ce projet ſe préſenta *à peu près* au maréchal. Son hiſtorien ne paraît cependant pas même s'en être douté, puiſqu'il ne nous a pas parlé d'une attaque projetée ſur le point de Slins, qu'on voit ſur le plan être peu éloigné d'Houtain.

Il ſe contente de nous apprendre que « l'attaque ſur » Liers manqua par un mal-entendu au ſujet du village » de Liers, confondu avec celui de Voroux, appellé » ſouvent *Voroux-lès-Liers.* » On voit dans le plan, que cette attaque qui devait ſe faire ſur Liers, ſe porta ſur Voroux ; & que ce premier village, ainſi que les batteries près celui d'Enix, ne furent tout au plus que menacés de loin.

Mais l'attaque ſur Slins, point intermédiaire entre ces batteries & Houtain, n'eſt nullement citée par l'hiſtorien.

Or, en jetant les yeux ſur le plan, dont on garantit l'exactitude ſur ce point, l'attaque ſur Slins, commandée par le général Mortagne, pouvait certainement, ſi elle avait réuſſi, le rendre maître de tourner le plateau

d'Houtain, qui n'en est qu'à un bon quart de lieue, ou de l'attaquer seulement sur son front.

Dans la premiere supposition, cette attaque sur la droite alliée, aurait sûrement été appuyée par la division du général comte de Clermont Gallerande.

Comme il était facile de porter assez de force à cette attaque sur Liers pour la faire réussir, il est donc apparent que c'est par cette confusion de Liers avec Voroux, que ce beau projet ne put être exécuté.

Mais c'est là ce qu'il faut chercher ailleurs que dans l'historien. A-t-il donc été assez peu instruit du plan de bataille du maréchal, pour nous en rendre un compte aussi peu satisfaisant?

En ce cas, il aurait mieux fait de garder le silence que d'attribuer à ce grand général des vues aussi petites que celles sur lesquelles il voudrait nous réduire à lui prodiguer nos éloges, *sur sa périlleuse parole.*

Puisqu'il est prouvé par le témoignage même de cet historien, que le maréchal avait conçu le plan d'attaquer Liers; puisque toutes les relations du tems, & les témoins vivans déposent que le général Mortagne était avec un corps nombreux vis-à-vis de Slins, & faisait des démonstrations pour l'attaquer, il est donc démontré que le généralissime avait senti combien il lui importait de faire effort sur la droite des alliés. Alors il devient de plus en plus vraisemblable que l'inintelligence ou le peu de subordination des officiers généraux, ayant fait manquer l'attaque si importante sur le village de Liers, & l'ayant dirigée sur Voroux, le maréchal se vit forcé de changer son beau plan de bataille, & de se réduire à emporter avec beaucoup de peine, & après avoir répandu beaucoup de sang, les villages de Rocoux & de Voroux.

Alors ce grand général ne peut être soupçonné d'avoir engagé cette bataille, sans s'être proposé un objet vraiment digne de sa grande connaissance de la guerre. Alors on ne peut que le plaindre d'avoir vu si mal exécuter ses ordres; & tout homme de guerre ne peut qu'approuver les remarques de celui qui lui rend en ce moment, un hommage vraiment digne d'un militaire éclairé.

Dans le chapitre II, intitulé : *Coup-d'œil sur l'état & les opinions du militaire français depuis la paix*

de 1748 jusqu'à la guerre de 1756, on lit: Les officiers généraux voulant s'ériger en généralissimes, exécutaient avec les corps qu'ils commandaient, les mouvemens qui leur venaient en tête, sur-tout ceux en-avant, sans, & même quelquefois, contre les ordres du commandant en chef.

La vivacité naturelle de la nation faisant exécuter leurs ordres avec une ardeur *vraiment française*, il arrivait souvent, comme à la bataille du Mein, que ces saillies contrecarrant positivement le plan du généralissime, entrainaient nécessairement les plus fâcheuses, & les plus honteuses défaites.

La plupart de ces généraux de nom, parvenus à ce grade éminent, dans un âge où l'on n'est encore fait que pour obéir, prouvaient, par leur conduite journaliere, tout le vice des préférences accordées au seul hasard heureux de la naissance.

La plus grande partie des officiers particuliers n'étant pas sortis de leur pays, ne voyaient de bon que leur régiment & leur arme. Les corps de cavalerie prétendaient avoir une supériorité décidée sur ceux de l'infanterie. Cette derniere arme, rappellant les batailles & les sieges où elle avait obtenu de si grands succès, n'avait garde d'être de cet avis.

L'artillerie, qui commençait à devenir très-importante, citait entr'autres, pour preuve de son utilité, la bataille du Mein, & les succès prodigieux qu'elle avait procurés à l'armée, quand, dirigée par le général de Valliere, elle avait si fort abrégé les sieges de Namur, de Berg-op-Zoom & de Maëstricht.

La publication de l'Art militaire, du maréchal de Puységur, avait cependant fait sentir à quelques militaires le besoin qu'ils avaient d'acquérir plus d'instruction.

Maizeroy & le pere de l'ordre français, ayant entrepris cette pénible tâche, eurent d'abord à peu près la même destinée que ceux qui veulent instruire d'une science qui ne leur est pas encore bien familiere.

En lisant leurs premiers écrits, on est peu surpris du médiocre accueil qu'ils reçurent. Un vieux lieutenant-colonel de cavalerie n'en demeurait pas moins persuadé qu'avec son régiment (aussi incapable de garder un ensemble, dès qu'il s'ébranlait au grand trot, que de

veiller à la fûreté de fes flancs), il battrait les ennemis ; comme fes prédéceffeurs l'avaient fait à Leuze, Sahay, & derniérement à Fontenoy.

Dans le chapitre III, intitulé: *Examen approfondi des principales actions des campagnes de 1756 & 1757*, on trouve qu'à celle de Leuthen, les Autrichiens avaient leur droite à peu près en l'air, dans la plaine de Nypern.

Un géneral ordinaire l'aurait fans doute attaquée ; mais Frédéric ayant chaffé facilement l'avant-garde de fes ennemis de la hauteur de Born, éloignée à peu près d'une lieue & demie de leur ligne, fans y tenir par aucun corps intermédiaire, fe contenta de menacer cette droite par des mouvemens fimulés de fon avant-garde, que rien n'éclairait, & que rien n'empéchait de faire de fauffes démonftrations. A l'aide de cette apparence, il profita d'une vallée affez profonde pour y faire défiler fon armée par la droite, fur quatre colonnes.

Comme il n'y avait pas un feul huffard fur les points de Heiden & de Redendorff, villages placés en-avant de l'armée autrichienne, & fur le bord de cette vallée, les quatre colonnes ayant fait plus d'une lieue & demie fans être apperçues, fe trouverent avoir repaffé Saghutz & la hauteur où la gauche de l'armée autrichienne était appuyée. Son flanc & partie de fon front étaient couverts par des batteries, & par un crochet rentrant ; formé par le corps de Nadafti, placé fort inutilement en entier pour éclairer les hauteurs & les marécages, à peu près inabordables, du Grofs-Goblau, tandis qu'une moitié au moins aurait pu veiller fur ce qui fe paffait dans cette vallée, par laquelle l'armée pruffienne arrivait.

Dès que la téte des colonnes eut dépaffé Saghutz, l'armée fit halte : un feul mouvement de converfion à droite la mit en état d'attaquer la hauteur & les batteries.

Comme ces points fi importans n'étaient défendus que par les troupes encore novices, de Wurtemberg & de Baviere, elles ne purent réfifter long-tems à l'attaque par échelons, appuyée par l'aile droite de la cavalerie pruffienne, conduite par le brave & heureux Ziethen.

. Ce général, après avoir été rompu par la difficulté du terrein montueux, avait éprouvé un commencement de désordre, lorsque Nadasti s'appercevant du peu d'ensemble de sa ligne, était venu la charger: mais la protection du feu des quatre bataillons placés en potence sur son flanc gauche, ayant mis la troupe ennemie en désordre, l'infatigable Ziethen s'était aussi-tôt reformé réguliérement, & avait si bien culbuté la premiere ligne de Nadasti, que la seconde ne tarda pas à éprouver le méme sort.

Ce fut en vain que le général prince d'Esterhazy, & les généraux Maquer & Augern voulurent secourir, & les troupes défendant Saghutz, & celles de Nadasti; leurs lignes ne pouvant se former que lentement, par la confusion qu'apportaient les fuyards, par l'incertitude & la terreur que le feu de l'artillerie prussienne, augmentée par celle qui avait été prise à Saghutz, & les charges en flanc du corps de Ziethen, après qu'il eut dissipé Nadasti, y causaient, elles ne purent soutenir la charge réguliere de l'aile droite de l'infanterie prussienne, à laquelle l'attaque de Saghutz avait si bien réussi.

L'obscurité qui régna le 5 décembre à cinq heures du soir, put seule mettre fin à cette mémorable action, où l'on vit 38 à 40,000 Prussiens détruire ou prendre 21000 des 70 à 80,000 combattans qui composaient l'armée autrichienne.

Des rapports inexacts paraissent avoir plusieurs fois engagé Fréderic à consigner dans son Histoire de la guerre de sept ans, des faits directement opposés à tous les mémoires, à tous les monumens du temps: l'auteur n'a pu se dispenser d'exposer cette contrariété. Voici ce que l'essai observe relativement à la bataille de Creweldt.

" Les carabiniers français, & le comte de Gisors
„ qui les menait, attaquerent vivement l'infanterie
„ du prince Ferdinand. Le comte fut tué, & *la*
„ *troupe découragée prit la fuite.* Alors le prince
„ de Holstein donna dessus avec les dragons prus-
„ siens, & *acheva de les dissiper.* „

On voit que ce prince ne dut pas avoir grand'peine à *dissiper* un corps qui, selon Fréderic, *avait pris la fuite.* Mais s'il est constant que cette même

troupe avait obtenu un avantage si décidé dans la premiere charge, que le simple cornette de Bulliond avait percé l'aile ennemie, au point de s'emparer d'une *batterie* & de l'enclouer ; s'il est encore assuré par les rapports unanimes des témoins oculaires encore existans, que partie de ce corps, emportée par son ardeur, avait sauté le fossé qui séparait le bois de la plaine, pour dissiper cette infanterie qui la passait par les armes, & que n'ayant pu réussir à battre cette infanterie postée dans un bois épais, le corps entier s'était retiré dans la plaine, & s'était reformé à peu près hors de la portée de ce feu meurtrier, assez en ordre pour pouvoir couvrir le flanc gauche de la premiere ligne françaisé, placée devant le Land-wher, alors on pourrait penser que Frédéric, en écrivant ce morceau, l'a regardé comme une de ces relations du moment, dont l'usage est presque toujours de déprimer ses ennemis ; mais qu'il avait perdu de vue, que la loi de l'histoire est de leur rendre toujours justice.

Un tableau du feu de pied ferme d'un bataillon prussien, formé d'après ce que l'auteur a vu en Prusse, démontre qu'un peloton supposé de soixante & douze soldats tirant neuf coups par minute, envoie à son ennemi, dans la premiere minute, 648 balles.

Par ce calcul sans replique, il est prouvé que le bataillon tire 6480 coups dans cette premiere minute. Pour juger de l'effet de ce feu prodigieux, il faut se rappeller que le plus grand adversaire de ce sûr moyen de décider les combats, n'évalue son effet qu'à un coup portant sur 200. D'après ce calcul de M. Dumesnil Durand, il résulte que 720 Prussiens tuent ou mettent hors de combat, dans la premiere minute, 32 des 720 autres soldats qu'on suppose marcher à eux.

Si ces derniers sont seulement cinq minutes à les joindre, ce qui ne suppose qu'un éloignement de 450 pas ou de 180 toises, alors ils auront 150 soldats hors de combat.

Il faut de plus joindre à ce feu, celui de l'artillerie, qui tirant au moins six coups par minute, fera par conséquent essuyer trente décharges de chacune des deux pieces attachées à chaque bataillon prussien. Comme le feu des cartouches aura son plein & entier effet, dès que les attaquans auront parcouru dans deux minutes

les 180 premiers pas, c'eſt aſſurément évaluer au plus bas, que de ne porter leur perte qu'à 90 hommes. Ainſi ces 720 hommes ſeront réduits à 480, lorſqu'ils arriveront en état de ſe meſurer avec leurs ennemis.

Ceux-ci recevront ſans doute alors le feu de ces 480 hommes; mais comme le bataillon pruſſien lui fera également eſſuyer le ſien, allant alors à 656; comme il peut à volonté faire inveſtir l'un & l'autre de leurs flancs, puiſqu'il a un plus grand nombre d'hommes ſous les armes, & que d'ailleurs la derniere minute lui donne grandement le temps de faire obliquer les deux ou trois pelotons de ſa droite ou de ſa gauche, en faiſant ſeulement *tirer* à eux (*) les autres, il en réſulte que la défaite du corps qui veut l'attaquer, eſt à peu près certaine.

Si, au lieu d'un bataillon, il y en avait deux, ou même qu'il ſe trouvât deux régimens, alors ils auraient peut-être quelques ſections de cavalerie derriere les ailes de leurs bataillons, ainſi qu'il eſt d'uſage dans les grandes manœuvres.

Celles de ces ſections raſſemblées en pelotons, ou même en eſcadrons, feraient deſtructives pour un corps de pareille force qui leur ſerait oppoſé, ſur-tout en étant ſecondées par cette artillerie à cheval, ſi terrible pour la cavalerie qui n'en a pas.

Tels ſont les réſultats de cet enſemble combiné de l'effet du canon, de la mouſqueterie & des armes blanches.

Pour mettre le lecteur en état d'en juger, on a joint dans le dernier chapitre, intitulé: *Apperçu comparatif ſur la différence entre les armées pruſſiennes, celle de France & l'autrichienne*, un combat ſuppoſé entre un corps d'armée pruſſien, attaqué par un corps français. Comme on a mis ſur la planche XII les manœuvres que l'on imagine devoir être exécutées par ces corps, c'eſt au lecteur à voir ſi elles lui paraiſſent conformes aux idées qu'il peut ſe former, ſur ce qu'il ſerait poſſible de faire en pareille occaſion.

(*) Le mot *tirer*, dans l'exercice pruſſien, ſignifie ſeulement ſerrer à droite ou à gauche.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE goût, ou plutôt la fureur du ſyſtême, a égaré auſſi long-temps les eſprits ſur l'objet de la Science Militaire, que ſur celui de la Phyſique, de la Morale, de l'économie politique, &c. Telle eſt la raiſon pour laquelle tant d'Auteurs, auxquels on ne peut refuſer des talents, ont fait tant de volumes dont la plus grande partie n'a pour baſe que des ſuppoſitions. L'eſprit d'exactitude, qui remplace à préſent celui de ſyſtême, nous a appris à préférer un fait conſtant, à toutes les ſuppoſitions, même les plus vraiſemblables; il nous a démontré combien l'imagination devoit être ſouvent reſtreinte; il nous a fait ſentir que ſi elle avoit quelquefois encore la faculté d'exercer la

plénitude de ſon empire, de développer avec éclat ſes brillantes & trompeuſes fictions, elles ne pouvoient plus être adoptées avant d'avoir ſubi l'examen calme & tranquille de la raiſon, que par la premiere jeuneſſe, ou par des caracteres plus emportés que réfléchis.

Tout bon eſprit qui aura ſçu ſe garantir de ſes préjugés, ſans avoir la triſte reſſource de la médiocrité, ſçaura bientôt ſe démontrer que ſi les Militaires, qui ont écrit tant de volumineuſes inutilités, s'étoient réduits à parler des faits dont ils ont été témoins, nous aurions à préſent d'auſſi bonnes baſes ſur la Science Militaire, que ſur toutes celles dont nous venons de parler. D'après ces baſes, il ſeroit aiſé de rédiger un ſyſtême ſolide & conſéquent ſur la

forme la plus convenable au Militaire de chaque Nation : la Françoise en particulier, ne feroit plus réduite à copier une difcipline & une tactique dont tant d'articles répugnent évidemment à fon caractere ; & dont l'obfervation ftricte & littérale n'a produit encore que de foibles, de défectueufes, & fouvent de fi défaftreufes copies.

Privés d'un fecours auffi néceffaire, il peut donc être encore utile d'écrire fur cette grande Science, & de raffembler dans cette mer d'inutilités, des faits affez conftants & affez avérés, pour effayer de déterminer quelles font les meilleures méthodes à employer, fuivant les diverfes pofitions où l'on fe trouve.

Feuquieres eft le premier François dont l'efprit auffi étendu que jufte,

lorſqu'il n'eſt point préoccupé par l'envie, ait produit un Ouvrage digne d'être lu & médité par tous les Militaires de quelque Nation qu'ils ſoient: dans ſes excellents Mémoires, les faits ſont toujours parfaitement d'accord avec les maximes. Ce n'eſt qu'après avoir profondément réfléchi ſur les premiers, qu'il a rédigé les dernieres. Si l'on deſire quelque choſe après l'avoir lu, c'eſt de le voir ſortir du moment où il a vécu, des actions de guerre qui ſe ſont paſſées de ſon temps, & d'étendre des regards auſſi clairvoyants que les ſiens, ſur ce qui s'étoit paſſé avant lui, pour le comparer avec non ſeulement l'état où il trouvoit l'Art Militaire en France, mais encore dans tout le reſte de l'Europe.

S'il avoit pu donner cette forme à ſon travail, & qu'il eût pu ſe dé-

fendre d'une jalousie, dont les traces ne sont que trop visibles, ses Mémoires auroient été ceux du Législateur des Militaires.

La publication de ceux de Turenne avoit, à la vérité, précédé celle de cet Officier-Général ; mais si l'on ose le dire, ces Mémoires prouvent que ce grand Homme de guerre sçavoit mieux combiner un plan de campagne, & sur-tout l'exécuter, que de donner des leçons bien instructives à ceux qui voudroient l'imiter ; cet Ouvrage, ayant comme ses campagnes, le plus grand besoin d'être étudié, pour qu'on en sente tout le mérite, ne paroît être fait que pour des Généraux; les Officiers qui ne sont point encore parvenus à ce grade, trouvent mieux leur affaire dans les Ouvrages de Folard.

Cet Officier, pour arriver à la célébrité dont il a long-temps joui, n'eut pas besoin de faire de grandes actions à la guerre; il ne lui fallut qu'étaler une assez commune érudition, sur la maniere des anciens de la faire; d'imprimer des réflexions plus ou moins judicieuses sur les grandes actions de guerre de ce temps, & de celui où il vivoit. S'il s'en étoit tenu à ses Commentaires sur Polybe, à ses Mémoires sur le canon, il auroit laissé à la postérité, la mémoire d'un Auteur laborieux & utile.

Mais en étant venu au point de former, à ce qu'il disoit, un systême, il fallut bien se tourmenter, & qui pis est, tracasser beaucoup les autres, pour tâcher de le faire adopter.

Bientôt la publication des Mémoires de Montécuculli, la bonne

édition de ceux de Feuquieres, & l'édition tronquée de ceux du Maréchal de Villars, vinrent ſubſtituer des principes & des réſultats vraiment utiles, aux vaines ſpéculations dont Folard avoit rempli tant de têtes.

Parmi le grand nombre des Ouvrages écrits alors ſur le Militaire, on diſtingue avantageuſement ceux du Maréchal de Puyſégur, quoiqu'ils ſoient qualifiés aſſez improprement du titre faſtueux d'*Art Militaire*; ils nous ont certainement donné d'excellentes réflexions ſur la bataille de Fridlinguen ; quelques vues ſur la théorie des marches, appuyées ſur un plan de campagne dont il eſt aiſé de vérifier ou la juſteſſe, ou la défectuoſité ; ces différents travaux, exécutés avec ſagacité & jugement, ſuffiſent pour donner le plus vif regret

qu'un Auteur aussi instruit, aussi éclairé dans son Art, ne nous ait rien laissé d'un peu détaillé sur les belles campagnes de Luxembourg, dans lesquelles il avoit joué un rôle si distingué.

Les rêveries du Maréchal de Saxe prouvent combien le systême de Folard lui avoit d'abord fait impression, mais en même-temps combien il en étoit revenu. Il est facile de voir, en les lisant, que ce Recueil n'est autre chose que de simples notes, faites avec précipitation, & sur lesquelles il paroît que l'Auteur ne s'est gueres donné la peine de revenir. Le manque absolu de méthode est sans doute un peu compensé par la réputation du grand Homme qui les a écrites; mais il n'en faut pas moins que cette considération, pour

soutenir l'attention jusqu'au bout.

Tels étoient les Ouvrages Classiques que l'Officier François pouvoit étudier avec quelque fruit, en y joignant la lecture de Xénophon, de Polybe, des Commentaires de César, de Végece, d'Arrien, sur-tout celle des excellents Mémoires de Guischardt sur l'Art Militaire des anciens, ainsi que celle de Santa-Cruz, Quinci; de quelques Ouvrages destinés plus particuliérement à une espece d'armes, il avoit à-peu-près acquis toute la théorie possible à laquelle un François pouvoit parvenir dans ce temps-là.

La pratique sçavoit, à la vérité, y suppléer quelquefois si efficacement, que dans plusieurs occasions où il ne falloit que de la fermeté & de l'audace, il fut assez difficile de s'apper-

cevoir de la foible instruction de la plupart des Officiers & de celle des Troupes. Mais dans la guerre de 1756, on vit qu'il existoit une Puissance dont la principale force, consistant dans l'instruction de ses armées & dans la capacité de ses Chefs, tiroit assez de parti de ces puissants moyens, pour soutenir avec succès les efforts d'autres Puissances, ayant sur elle une supériorité bien plus que double. Ce spectacle imposant de la plus grande partie de l'Europe, luttant contre un seul Potentat, si souvent réduit aux seules ressources de son génie, & pourtant si souvent vainqueur, finissant par couronner dignement ses succès, en concluant la paix la plus glorieuse, fit évertuer toutes les têtes des Militaires François.

Les uns furent dans les camps an-

nuels de Pruſſe, chercher à s'inſtruire des grands ſecrets de Frédéric : ceux-là purent en parler, & contribuer à faire quelques changements utiles ; le plus grand nombre voulut les deviner. On n'a ceſſé en conſéquence de barbouiller du papier, depuis la paix de 1763. L'énorme polémique ſur les différents ordres, qui paroît enfin à-peu-près terminée, eſt venue mettre le comble à l'ennui & au dégoût que tout homme de bon ſens ne peut s'empêcher d'éprouver, en étant forcé, pour ſe mettre au fait du courant, de parcourir tant de Livres écrits d'un ſtyle apocalyptique, dont le principal réſultat eſt de démontrer que la méthode, l'honnêteté & la vérité, ne ſont pas toujours les motifs & les guides de l'Auteur qu'il parcourt.

Un petit nombre, parmi lesquels un entr'autres se distingue avantageusement, a présenté l'inconvénient de cette multitude d'Ordonnances, dont le nombre effrayant prouve à la fois, & les principes défectueux sur lesquels elles portent, & la vicieuse forme sous laquelle elles sont rédigées. Cette premiere partie de leur tâche étoit aisée; mais ils ont été moins heureux, lorsqu'il a fallu proposer le remede. Ce n'a été qu'avec le secours de nouveaux systêmes ingénieux sans doute (1), mais loin d'être rigidement démontrés utiles, qu'ils ont pu remplir cette seconde partie. Il faut, à la vérité, rendre justice à celui que nous avons distingué parmi eux : comme il a pris la

(1) *Vid.* Examen Critique du Militaire François. *Vid.* encore de l'Esprit Militaire.

peine d'aller en Pruſſe, y cultiver & y mûrir des talents, dont il a fait preuve de ſi bonne heure, les deux ſeuls Ouvrages Militaires que nous avons de lui, préſentent ſouvent des réſultats utiles, appuyés ſur quelques faits préſentés peut-être d'une maniere trop tronquée, pour donner toute l'inſtruction qu'on pourroit en retirer en les approfondiſſant, mais dans leſquels on trouve du moins beaucoup d'articles propres à être retenus, & des obſervations faites avec la plus grande ſagacité : on ne peut s'empêcher, en les liſant, de regretter qu'un homme auſſi éclairé, ne nous ait pas prouvé ſans replique ſes grands talents, en nous donnant un Ouvrage digne de lui ſur la ſcience de la guerre.

C'étoit ainſi que nous penſions ſur

le compte de ce Militaire diſtingué, avant que le Roi eût récompenſé dignement ſon mérite, par la place importante qu'il vient de lui donner dans l'Adminiſtration de la Guerre.

Privés à préſent de tout eſpoir de nous inſtruire dans des Ouvrages que ſes occupations actuelles ne lui laiſſeront plus le temps de compoſer, nous ne pouvons qu'être excités de plus en plus à montrer du moins l'eſquiſſe d'un grand plan : ſi l'étendue de nos talents ne nous promet pas de finir toutes les parties de ce majeſtueux enſemble ; ſi la Nature ne nous a pas placés de maniere à pouvoir nous rendre familiers l'immenſité des connoiſſances dont eſt compoſée la Science du Général, nous oſons du moins eſpérer que de longs travaux & de grandes recher-

ches pourront valoir à notre travail l'avantage d'être mis au nombre de ceux qui ont été de quelque utilité au Militaire.

Le plan que nous nous sommes proposés d'exécuter, est d'exposer les grandes maximes de la guerre, & d'en prouver la bonté par l'examen des effets que leur exécution ou leur inobservance ont presque toujours produits dans toutes les grandes actions de guerre, depuis l'origine de ce grand Art jusqu'à nos jours.

De nous rendre un compte exact du plus ou du moins de facilité que la constitution & la formation des Troupes ont donnée aux Généraux de tous les temps, pour mettre en pratique les mêmes principes.

De comparer les effets de la constitution & de la formation actuelle

des armées Pruſſienne & Autrichienne, avec ceux que l'on peut attendre d'une armée Françoiſe; & enfin, d'après cette comparaiſon, d'indiquer quelques-uns des moyens les plus propres à donner à cette derniere l'inſtruction qui conviendroit le mieux au caractere national, pour être à-peu-près au pair des autres (1).

Si les grands Maîtres, dont nous allons examiner les Ouvrages, avoient voulu s'aſtreindre à ce plan, ils

(1) Tel étoit l'enſemble de notre projet. Prévenus par les travaux du Conſeil de la Guerre, dans cette derniere partie de notre tâche, nous voyons avec plaiſir que la néceſſité dont il étoit de le remplir, eſt devenue ſenſible à l'Adminiſtration; & que le Militaire eſt enfin à la veille de voir ſuccéder un plan fixe & régulier, à toutes les incertitudes, à tous les changements & à toutes les injuſtices dont il a ſi long-temps ſouffert. Les lumieres de MM. les Officiers-Généraux, dont eſt compoſé le Conſeil de la Guerre, ſont trop connues, pour n'être pas certains que le Militaire ne tardera pas à leur être redevable de lui avoir enfin donné une conſtitution réfléchie & ſolide.

auroient

auroient bien plus contribué à mettre dans les têtes des Militaires, des idées justes & précises; à y graver des résultats de nature à être toujours présents au besoin, & à leur servir dans tous les cas, de regle pour leur conduite. Sans doute qu'en rendant compte des actions des Généraux, nous aurons le malheur d'être souvent obligés de faire des remarques critiques. Plus nous approcherons du temps présent, & plus nous sentirons combien cette nécessité est dure. Nous espérons cependant qu'on sera loin de regarder cet Ouvrage comme dicté par l'humeur & la partialité : sans doute on court ce risque, en osant rendre à la vérité l'hommage pur qui lui convient. Les hommes médiocres & courbés sous le joug de l'habitude, regardent tou-

jours avec une ſorte d'effroi, la vive lumiere qu'un homme qui n'a jamais voulu s'aſtreindre à en porter d'autre que celui de la vérité, vient, tout-à-coup, préſenter à leurs yeux affoiblis; ce grand jour les choque; l'envie les gagne; & l'Auteur aſſez courageux pour s'élever contre les préjugés qui leur ont tenu lieu de principes, eſt le plus ſouvent expoſé à leur perſécution.

Mais loin de nous une crainte auſſi puſillanime! Parlant pour la vérité, ſoyons dignes de la nobleſſe de cette grande cauſe; eſpérons que ceux qui nous liront, en y apportant le degré d'attention que demandent les diſcuſſions importantes auxquelles nous allons nous livrer, ſeront entiérement convaincus de notre impartialité.

C'eſt ſans doute une pénible tâche que celle de montrer aux hommes, combien ils ſont ſuſceptibles d'erreurs; mais s'il y a un moyen pour leur en éviter quelques-unes, c'eſt celui de leur rappeller ſans ceſſe, combien ils doivent être en garde contre cette préſomption, ſi naturelle à la plupart d'entr'eux.

Nous ſommes bien loin du fol orgueil, & encore plus de la ſotte eſpérance de croire détruire, par cet Ouvrage, les abus ſans nombre ſous leſquels le Militaire François paroiſſoit prêt à ſuccomber, lorſque nous avons entrepris cet Ouvrage : ſans doute que dans ce moment-ci, la ſalutaire inſtitution d'un Conſeil de la Guerre doit y apporter un remede auſſi prompt qu'efficace; ſans doute que ces nouveaux dépoſitaires actuels

de l'autorité, n'imiteront pas la conduite de leurs prédécesseurs, lors de la publication de cet excellent Ouvrage, si modestement intitulé, *Essai sur la Tactique;* dans ce temps, ils daignerent à peine jeter un coup-d'œil distrait sur des vérités déplaisantes pour bien des hommes, & particuliérement pour ceux qui sont accoutumés à ne connoître que celles qui peuvent les flatter. Si l'Auteur de cet Ouvrage a enfin reçu la récompense de ses talents, nous osons espérer que malgré toute la foiblesse des nôtres, on voudra bien nous sçavoir au moins quelque gré de nos efforts.

Nous nous flattons d'exciter quelque intérêt parmi les Militaires sensés & réfléchis; & même parmi les François auxquels il reste encore de ce

patriotifme & de cet amour pour le bien général, fi cruellement combattus par nos inftitutions & par nos ufages.

S'il eft fâcheux & pénible de leur démontrer les fources du défordre & de l'incohérence qui fubfiftent depuis fi long-temps dans l'armée, on eft du moins certain qu'ils les verront avec l'efpece de fatisfaction que donne à tout bon efprit la démonftration d'une vérité, de quelque nature qu'elle foit. Sans doute un grand nombre d'entr'eux pourra s'étonner de les trouver dans les efforts infuffifants qu'on a faits pour mettre le département de la guerre, fur un pied plus refpectable. Ce fait important bien conftaté, les convaincra de la vérité d'une maxime qui nous a appris, que dans tous les temps, *une*

réforme apparente étoit plus dangereuse que l'excès du désordre. En voyant l'Administration Militaire, enchaînée d'erreurs en erreurs, par l'adoption de faux principes; en se démontrant qu'elle a été le plus essentiellement trompée, lorsqu'on lui a fait adopter une imitation servile de moyens qui ne peuvent être efficaces que pour des Nations absolument soumises au Gouvernement le plus réellement despotique, ils se convaincront aisément qu'ils n'auroient dû être mis en usage chez la nôtre qu'avec les plus grandes modifications, & avec l'attention constante de lui prouver que l'Administration veut plutôt la conduire que l'asservir. La plus grande partie d'entr'eux se rappellera sans doute ces beaux temps de leur jeunesse, où le François, & sur-

tout le Militaire, n'avoit pas encore éprouvé le joug pesant & insupportable de cette discipline toute de fer pour l'inférieur, tandis qu'elle offre aux Chefs des moyens assurés de satisfaire impunément leurs caprices & leurs fantaisies (1) ; qui tendant sans cesse à écraser, plutôt qu'à contenir cette vivacité & cette ardeur, sur lesquelles l'autorité avoit si peu de prise, lorsqu'elle se trouvoit opposée à la façon générale de voir & de sentir, finiroit peut-être par flétrir & anéantir ces sentiments nobles & généreux, fideles compagnons de cette audace & de cette valeur brillante, dont il falloit seulement chercher les moyens de tirer plus de parti, si l'on n'y apportoit pas un prompt remede.

(1) *Vide* l'Ordonnance de 1776.

Si quelqu'un d'eux étoit jamais appellé au Miniſtere, peut-être ſe rappelleroit-il, au milieu de l'ivreſſe de la puiſſance & de la fortune, les maux ſans nombre qu'a produits cette lutte continuelle de l'autorité avec les ſentiments généraux de la Nation. Peut-être qu'il auroit l'honnêteté de penſer ſérieuſement à y apporter le remede convenable, indiqué par le Comte de Saint-Germain, lorſqu'il étoit éloigné de la grandeur, mais reſté dans ſon portefeuille, lorſqu'il ſe trouva en pouvoir de l'exécuter.

Le ſouvenir des grandes eſpérances que donna la nomination de ce Miniſtre, comparé avec les médiocres avantages qu'il a procurés au Militaire, prouve ſans doute la grande difficulté de réformer des abus con-

ſacrés par un bien long uſage; mais enfin il en a aboli qui paroiſſoient de la plus grande difficulté, en ôtant à toute la jeuneſſe préſomptueuſe, dont les peres ont paru à la Cour, le droit de commander, dès dix-huit & vingt ans, à des hommes leurs égaux en naiſſance, ſouvent leurs ſupérieurs en capacité, & ayant autant d'années de ſervice, qu'elle en comptoit d'âge.

Depuis lui, l'exercice & les évolutions des Troupes ſemblent n'être plus ſi abandonnés au caprice & aux fantaiſies; & quoiqu'il y ait encore infiniment à reprendre dans les deux Ordonnances qu'il a fait rendre à ce ſujet, ſi elles avoient l'avantage d'être exécutées; ſi MM. les Inſpecteurs, au lieu d'y ſubſtituer ce que leur zele leur inſpire, mais ce qui différant aſſez

essentiellement dans chaque inspection, expose les corps les mieux instruits à être remis à l'Ecole, en changeant d'Inspecteur; si, disons-nous, ces Chefs essentiels du Militaire, avoient été réduits à proposer de faire aux Ordonnances les changements qui leur auroient paru convenables, & non pas les ordonner de leur chef, alors leurs Ordonnances particulieres n'auroient pas vexé & dégoûté tous les différents Corps, au point où nous en voyons, par malheur, tant de preuves.

Si l'Ordonnance avoit été respectée, alors les Chefs de Corps n'auroient pu exercer sur eux ces abus d'autorité dont nous avons été, & dont nous sommes encore les témoins.

Mais cessons de faire retentir des

plaintes que des changements aussi fâcheux, ne nous ont que trop donné de sujets de former.

Le Ministere actuel semble en avoir reconnu la justice ; & si le plan qu'il vient d'adopter, (plan qui étoit si desiré, & démontré si nécessaire dans l'opinion de tous les Militaires instruits,) s'exécute avec exactitude, nous ne pouvons plus prétendre qu'à l'avantage de mettre sous les yeux de cet important Conseil, les vérités qu'une longue étude, la mesure d'application & de réflexion qu'il est en nous de donner, ont pu nous faire connoître.

Livrons-nous donc à la consolante espérance de voir enfin des Ordonnances un peu motivées, un peu claires, succéder à cette énorme quantité de soi-disant loix, dont le chaos

& l'obscurité laissent si beau jeu aux Commis pour s'ériger en Ministres.

Espérons encore qu'on ne pourra plus dire, avec l'espoir de se faire écouter, qu'il *existe des places en France, dont un des privileges est souvent de dispenser d'acquérir des talents, & même de posséder des vertus; que la ressemblance des mortels privilégiés qui les possedent, avec les Dieux d'Epicure, est absolument frappante, quant à leur impuissance, pour faire le bien.*

Bientôt, sans doute, l'on ne pourra plus écrire : « le systême des prédé-» cesseurs n'est jamais celui des Mi-» nistres actuels; ils gouvernent, » comme ils vivent, au jour la jour-» née : au lieu de maîtriser les évé-» nements, ils sont maîtrisés par eux:

» les détails les abſorbent ; ils tien-
» nent dans leurs mains quelques
» fils de l'Adminiſtration, & en
» laiſſent aller les grands reſ-
» ſorts » (1).

Nous verrons cette efficace reſſource, pour faire rendre juſtice aux talents & aux vertus, contribuer à en faire naître : nous aurons la ſatisfaction d'être témoins du triomphe de ceux qui en poſſedent, ſur ces autres hommes auxquels la puſillanimité de caractere, réunie à l'eſprit de ſuite & à un très-vif deſir d'obtenir, en ont ſi ſouvent tenu lieu.

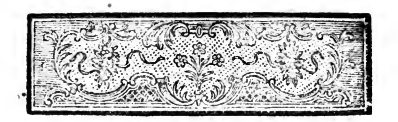
Ce crédit, actuellement ſi néceſſaire, ne pourra plus ſervir que rarement, à ſurprendre la religion des Miniſtres & du Souverain, par des apperçus captieux, qui, n'étant diſcutés

(1) Eſſai général de Tactique, Diſcours préliminaire.

que dans le ſilence d'un cabinet, ont opéré ſi ſouvent les ſurpriſes les plus magiques.

Mais quelque attrait que puiſſe avoir une ſi conſolante perſpective, ceſſons de nous arrêter ſur ce qu'une ſi grande partie de nos Lecteurs ne regardera peut-être que comme les rêves d'un cerveau échauffé. Ah! ſi ce n'eſt qu'une erreur; s'il faut s'écrier comme ce Romain :

O vertu! n'es-tu qu'un fantôme? Que donnera-t-on à l'homme courageux & ſenſible, qui puiſſe remplacer la douceur de ces idées? mais arrachons-nous, puiſqu'il le faut, à ces ſéduiſantes ſpéculations d'ordre & de juſtice, & jettons-nous dans le vaſte dédale des grandes paſſions & des grandes erreurs des hommes.



ESSAI HISTORIQUE *ET MILITAIRE* SUR L'ART DE LA GUERRE,

Depuis ſon origine juſqu'à nos jours.

CHAPITRE PREMIER.

Examen de l'état où étoit l'Art de la Guerre chez les Anciens.

SECTION PREMIERE.

Conſidérations générales ſur l'origine de l'Art Militaire, & ſur les défauts qui ont exiſté dans celui des Anciens.

LE deſir ardent que nous avions de remplir la tâche que nous nous étions impoſée, n'a pu ſouvent nous

empêcher d'éprouver l'excès de l'ennui & du dégoût, suite nécessaire de la lecture de cet immense fatras d'inutilités, de trivialités, ou même de faussetés qu'on trouve sans cesse étalées & répétées sans aucune correction, souvent même sans aucun germe d'idées, dans une si grande partie des Ouvrages que nous avons en France sur l'Art Militaire.

Frappés sans cesse de la monotone ressemblance que la médiocrité ne peut éviter dans tous les genres, celle du grand nombre d'Auteurs Militaires avec ces pesants Commentateurs du Droit Civil, & ces soi-disants Auteurs politiques qui ont tant barbouillé de papier, n'a cessé de se présenter à nos yeux; mais plus nous avons été convaincus par cette comparaison, de la difficulté d'acquérir la multitude des connoissances nécessaires pour posséder ces hautes Sciences, & plus nous avons vu que celle

celle des Loix avoit un Montesquieu, celle de la finance & de la politique intérieure, un Necker, & nous avons cherché inutilement sur l'Art de la Guerre, un Ouvrage qui pût être placé à côté de ces chef-d'œuvres.

Nous n'en avons pu trouver aucun qui prouvât la vérité des maximes générales de la Guerre, dans tous les temps, par des faits constants & avérés; ni qui démontrât bien complettement la meilleure maniere de former, constituer, entretenir, conduire & faire mouvoir une armée, de maniere à la rendre la plus redoutable de celles qui existent.

Réduits à n'avoir que de vains desirs pour trouver l'ensemble de ces importantes vérités, présenté d'une maniere claire & concise, nous avons formé celui (bien téméraire peut-être) de faire tous nos efforts pour parvenir à présenter aux Militaires,

aux Hommes d'État, quelques-uns de ces grands résultats.

Nous sçavons trop que c'est au génie seul, aidé d'une longue expérience, qu'il appartiendroit de présenter le grand & magnifique tableau de ce majestueux ensemble : nos vœux n'ont pas la folle présomption d'atteindre en entier à un but aussi élevé : heureux si l'on trouve que nous en ayons seulement un peu approché, & sur-tout si quelqu'homme à grand talent, adoptant une partie de ces idées & les animant du feu de son génie, leur donnoit l'extension, la profondeur & le développement dont elles sont susceptibles !

Pour ne pas redire ici ce qui a été répété mille & mille fois, nous nous abstiendrons de décrire en belles phrases l'origine de la guerre. Nous ferons grace à nos Lecteurs des foibles & impuissants efforts que des

barbares un peu plus ou un peu moins civilisés, ne cesserent de faire pour se procurer une supériorité décidée dans ces guerres continuelles, que l'injuste abus du droit du plus fort ne cessa d'exciter entr'eux.

Jusqu'à Cyrus, on ne voit que des multitudes confuses de demi-sauvages, arrachés par des despotes de leurs tristes demeures, s'élançant tantôt avec impétuosité, tantôt avec mollesse, se mêlant avec une autre multitude à-peu-près aussi confuse, & se battant avec elle corps à corps, sans observer alors, ni lignes, ni divisions, ni files, ni rangs; sans faire la moindre attention au commandement d'Officiers, aussi incapables d'en donner de salutaires, que de les faire exécuter; & ignorant absolument le grand art de donner de l'accord & de l'ensemble à des corps de troupes, pour les assujettir à des mouvements réguliers.

Par une ſuite néceſſaire de cette profonde ignorance, les plus groſſiers artifices avoient preſque toujours un effet aſſuré ſur ces négligents & imprévoyants guerriers.

Livrés ſans ceſſe au pouvoir de leurs paſſions, ils ne ſçavoient s'occuper que de l'ennemi qui étoit devant eux, & qu'ils auroient voulu traiter, comme les tigres font leur proie.

Si un chef un peu plus ruſé ſçavoit dérober à celui qu'il avoit en tête, quelques corps de troupes & les faire attaquer ſur le flanc, ou à dos de leur ennemi, ce dernier paſſant alors preſque toujours de la plus violente fureur à la plus grande lâcheté, s'enfuyoit à tête perdue, en jetant ſes armes pour aller plus vîte.

Peu à peu l'on vit s'introduire les chars armés de faux, & les éléphants. Les premiers qui les mirent en uſage, eurent des avantages ſi décidés ſur

ceux qui n'en avoient point, que tous ceux qui possédoient assez d'argent & d'industrie, s'empresserent de s'en procurer pour cesser de leur être inférieurs.

Le besoin d'avoir des armes défensives, devenant plus pressant à mesure que les offensives devenoient plus dangereuses, celles dont on s'étoit servi jusques-là furent un peu perfectionnées. Comme plus les Peuples furent robustes, plus ils se trouverent des dispositions à cette inquiétude, à cette colere, à cette injuste ambition, sources ordinaires des divisions entre les Particuliers, & par conséquent des guerres entre les despotes, les Peuples du Nord furent plus guerriers que ceux du Midi; & la pratique journaliere des combats leur y procura bientôt une légere science.

Peut-être nous accusera-t-on de la plus excessive témérité! peut-être les partisans des anciens, imbus des

éloges si magnifiques que leurs Maitres ont si souvent présentés à leur attention, trouveront-ils une audace & une témérité inouies d'oser faire des remarques critiques sur des hommes que tant de siecles ont regardé comme si instruits & si grands; mais l'objet de notre Ouvrage étant de dire des vérités, nous nous trouvons obligés de tracer ici avec impartialité, le tableau de leur Science Militaire. En le lisant, on verra sans doute que Guischardt, le Maréchal de Puységur & le Chevalier Folard parmi les modernes, ont eu quelque raison de vanter la capacité militaire des anciens, mais que ces éloges sont communément beaucoup au-dessus de ce qu'ils méritent.

Le premier de ces Auteurs, en rendant justice au travail des deux derniers, a bien fait sentir le peu de solidité de celui du Chevalier. S'il a souvent donné lieu à de justes criti-

ques, sur-tout de la part du Comte de Loos, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir fait de grands efforts pour débrouiller & éclaircir les opinions si discordantes des Auteurs qui ont entrepris cette seche & ingrate besogne. En remarquant que presque toutes les versions des Auteurs Militaires anciens sont faites par des hommes qui n'entendoient point les termes de l'Art, il a dit une grande vérité ; en traduisant Arrien & Onozander, & en démontrant les vices de la traduction de Polybe, il a rendu le plus grand service aux Officiers qui veulent acquérir des connoissances sur la maniere dont les anciens s'y prenoient pour faire la guerre.

C'est par lui qu'ils peuvent apprendre toute la précaution avec laquelle ils doivent lire les récits militaires des anciens Historiens (1); ainsi

(1) Peut-être sera-t-il utile à quelques-uns de nos Lec-

c'eſt par luï-même qu'ils ont été accoutumés à le lire avec attention, & à ſentir quelques-unes des fautes qui lui ſont échappées.

C'eſt d'après ces recherches, abſolument indiſpenſables pour s'inſtruire de l'Art Militaire des anciens, que nous verrons d'abord ces grands Maîtres avoir aſſez conſtamment un bien petit nombre de cavalerie de ligne.

Nous ferons certains qu'ils ne ſçavoient preſque jamais en former qu'une ſeule ligne d'eſcadrons plus ou moins forts, mais ayant communément huit rangs de profondeur chez les Grecs, & ſeulement quatre

teurs, de ſe rappeller quels ſont les Auteurs anciens néceſſaires à lire pour avoir connoiſſance de leur maniere de faire la guerre. Xénophon, Thucydide, Strabon, Pauſanias, Céſar, Sallufte, Joſeph, Elien, Vegece, Onozander, Arrian, Arrien, Polien ſont les plus inſtructifs ſur la guerre. Hérodote, Diodore, Tite-Live, Tacite, Quinte-Curce, Cornelius-Nepos, Suétone, Juſtin, Trogue-Pompée, Plutarque, offrent quelquefois des détails qu'il eſt bon de conſulter.

chez les Romains (1) : ces escadrons avoient entr'eux des intervalles au moins doubles de leur front, pour pouvoir caracoler, & laisser un libre passage à l'infanterie légere par laquelle commençoit d'ordinaire le combat, afin qu'elle pût se retirer derriere ces escadrons. A l'égard de la cavalerie des Numides, des Parthes & autres cavaleries légeres, elles ne paroissent avoir guere connu d'autre regle que de se porter avec rapidité sur le point que leur Commandant ou leur fantaisie leur désignoient; d'y faire quelquefois effort, mais le plus souvent de se retirer encore plus vîte qu'elles n'étoient venues.

En examinant les grandes actions de guerre des anciens, nous trouverons très-rarement des détails un peu instructifs sur l'emploi de cette

(1) Chez les Perses & autres Barbares, les escadrons étoient souvent de cent Cavaliers de front, sur huit de hauteur, & quelquefois davantage. *Xénophon*, *Polybe*.

arme. Cependant, après avoir bien pesé les récits qui nous en restent, on parvient à se convaincre que chez les Barbares & chez les Romains, jusqu'au temps d'Annibal, son effet étoit réduit à faire avancer une ligne tant bien que mal ensemble, dont les premiers rangs s'élançoient pour choquer avec le plus médiocre ensemble, un ennemi qui s'avançoit à sa rencontre, sans être mieux disposé : au moment où les plus pressés de ces escadrons ou de ces Cavaliers s'abordoient, le combat s'engageoit corps à corps, sans qu'il paroisse qu'ils aient sçu tirer parti de leur quatrieme rang, pour le faire charger avec quelque ordre sur un de ces flancs si à découvert, par ces grands intervalles : l'action venant alors à s'échauffer, les rangs restés en arriere, ne tardoient pas à accourir au plus vîte au secours de leurs camarades, pour leur aider à décider la vic-

toire, & pour prendre part à leur gloire. Dans peu de moments, ces eſcadrons n'étoient plus que des Cavaliers combattants ſans garder ni files, ni rangs, ni intervalles; l'infanterie légere s'avançant à leur ſuite, ne gardant pas plus cet ordre, alors incompatible à concilier avec la valeur, venoit completter ce chaos de Cavaliers, de chevaux renverſés, d'armes briſées, de fantaſſins foulés aux pieds, dont Lebrun nous a donné quelque idée dans ſes belles batailles d'Alexandre: après une mêlée plus ou moins longue, ſelon que l'une des deux cavaleries étoit compoſée de Cavaliers plus braves, mieux armés ou plus adroits, l'une des deux venant à l'emporter, pourſuivoit un ennemi n'ayant ni ſeconde ligne, ni corps de réſerve, avec tout l'acharnement de la fureur, la confiance & le déſordre de la victoire.

Les eſcadrons ennemis ainſi battus,

n'étoient plus que des pelotons de fuyards, se dirigeant suivant la seule impulsion du hasard, & s'éloignant à bride abattue d'un lieu qui, ayant été funeste aux plus braves d'entr'eux, étoit prêt à le devenir pour eux-mêmes.

Les Grecs, seuls de toutes ces Nations qui se battoient si habituellement, ayant senti l'utilité dont la cavalerie pouvoit être, tâcherent de l'ordonner & de l'armer de la maniere qui leur sembla la plus avantageuse.

Ils la diviserent sagement en cavalerie pesante & en cavalerie légere. Cette derniere auroit rendu presque tous les services dont elle est capable, si le goût pour les nombres quarrés n'avoit engagé les Généraux Grecs à suivre constamment les leçons des Tacticiens, en donnant à leurs épilarchies ou escadrons de cavalerie légere, les huit

hommes de profondeur, qu'ils avoient adoptés pour les escadrons de leur cavalerie pesante.

On conçoit aisément l'embarras, la lenteur & la pesanteur forcée, de corps ainsi formés : s'il falloit faire face sur un des flancs, combien de temps ne falloit-il pas pour que cette masse de chevaux pût se tourner à droite ou à gauche ?

Il paroît pourtant que ces escadrons se déployoient souvent, en faisant porter sur leur front leurs quatre derniers rangs, & c'étoit sans doute une des manœuvres les plus familieres à la cavalerie légere.

Les détails dans lesquels nos modernes se sont jettés, au sujet de l'emploi de cette arme chez les anciens, n'ont pu réparer la perte que nous avons faite du morceau d'Arrien, concernant la cavalerie ; ainsi nous ignorons à-peu-près comment Scipion, instruisant sa cavalerie sur

les principes des Grecs, pouvoit faire gagner avec quelque célérité, « *à des escadrons de seize hommes de front, sur quatre de hauteur, le front sur l'un, ou sur l'autre flanc* ».... comment il pouvoit aisément faire caracoler ces mêmes escadrons ; & ce dont nous sommes à-peu-près sûrs, c'est qu'ils n'avoient pu parvenir au grand but qu'il s'étoit proposé, « de » les faire retirer sans rompre, ni » rangs, ni files ». (*Mém. Mil. de Guis. tom. I, pag. 95.*

C'est beaucoup sans doute de l'avoir desiré ; mais n'ayant point de seconde ligne, point de corps de réserve, comment des escadrons battus & poursuivis par le vainqueur, auroient-ils pu garder, & leurs rangs, & leurs files ?

C'est pourtant avec des vices aussi essentiels, que la meilleure cavalerie des anciens a toujours fait la guerre, comme nous allons le prouver, par

l'examen de quelques-unes des plus grandes journées de l'antiquité.

L'infanterie paroît avoir été plus perfectionnée.

L'ordre de la phalange étoit sans doute un puissant moyen pour les corps peu nombreux, de résister & de battre des ennemis infiniment supérieurs en nombre.

Aussi cet ordre imaginé par les Grecs, & perfectionné par les Macédoniens, leur procura-t-il des avantages constants sur les Peuples barbares & ignorants avec lesquels ils eurent à se mesurer.

Ce fut à lui qu'Alexandre dut ses victoires sur Darius, & sa conquête de la Perse. Mais cet ordre si vanté & si redoutable, ne put tenir contre une autre ordonnance, imaginée par des Peuples ignorants dans la spéculation, mais guidés par une continuelle pratique.

La planche premiere montre la

formation de ces deux corps, & c'eſt en les ayant ſous les yeux, qu'il faut lire l'excellente comparaiſon que nous a laiſſée Polybe de ces deux fameuſes ordonnances.

« Il n'y a, nous dit cet éclairé » Tacticien, aucune ordonnance qui » puiſſe ſoutenir de front la phalange » des Macédoniens (1).... D'où vient » donc que les Romains ſe rendent » ordinairement victorieux, & que » ceux qui ſe ſervent de phalanges » ſont ſouvent vaincus & défaits? » C'eſt que le temps & le lieu des » combats ſont incertains & indé- » finis, & que *la phalange ne peut* » *rien faire, ſi elle n'a un certain* » *temps, un certain lieu & une cer-* » *taine maniere d'agir*.... Une pha- » lange doit combattre *dans des* » *plaines où il n'y a point d'arbres,* » *point de foſſés, point de ruiſſeaux*...

(1) L'ordonnance de la phalange eſt ſi nettement

Car

» Car la moindre de toutes ces choses
» est capable de rompre l'ordon-

---

décrite par Arrien, qu'il n'a pu nous rester de doutes que sur les intervalles entre les différents corps dont elle étoit composée.

On voit dans notre planche premiere, figure 5, que chaque xénagie étant de seize hommes de front, sur seize de hauteur, avoit par conséquent deux cents cinquante-six hommes, & devoit avoir quarante-huit pieds sur tous sens, à moins qu'il n'y eût un intervalle entre les deux tétrarchies, dont elle étoit composée. Ce qui nous a décidé à n'en point admettre, a été la petitesse du front, & la nécessité pour l'espece d'arme de cette troupe, qu'elle fût toujours le plus unie que possible.

A chaque xénagie il y avoit un drapeau, & deux de ces divisions formoient une pentacosiarchie.

Deux pentacosiarchies formoient une chiliarchie, & la phalange de quatre mille quatre-vingt-seize hommes étoit formée de deux de ces chiliarchies.

Le nombre des Soldats d'une phalange étoit donc à-peu-près le même que celui d'une légion, lorsqu'elle n'étoit que de quatre mille hommes, comme nous le verrons dans la note de la page suivante.

En doublant cette petite phalange, on formoit une diphalangarchie, ou une phalange doublée, qui étoit de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes.

Enfin en doublant cette diphalangarchie, on formoit la grande phalange de seize mille trois cents quatre-vingt-quatre hommes. Cette troupe étant sur seize de hauteur, avoit donc mille vingt-quatre files. En marchant à l'ennemi, *chaque file occupoit trois pieds*, comme nous l'apprend Elien (*Tact. d'Elien*, *chap. XI;*) par conséquent cette phalange ainsi formée, avec les intervalles nécessaires, entre ses différentes divisions, exprimés dans la planche premiere, fig. 5, avoit six cents trente-deux toises de front.

A la vérité, ce calcul seroit fort différent, si l'on adoptoit l'ordre du sinapisme, où le même Elien nous apprend

» nance de la phalange ... Il est pres-
» qu'impossible de trouver des plaines

---

que les Soldats n'avoient qu'*un pied & demi* de distance entr'eux. (*Ibid.*)

Mais quoi qu'en dise Guischart à ce sujet, & quoiqu'il nous assure, page 67, premiere partie des Mémoires Militaires, que les Grecs ont ainsi marché sans embarras, tandis qu'Arrien nous apprend que dans cet ordre, « le Soldat est serré » au point qu'il ne peut plus tourner », nous nous en tenons à l'autorité d'Elien, n'ayant rien trouvé dans Plutarque qui puisse éclaircir la nature de ces différents ordres, quoique Guischart cite cet Auteur avec assurance, dans la vie de Philopœmen.

Sans doute cet ordre du sinapisme a pu & dû être quelquefois employé, mais il nous sembleroit l'avoir dû être bien plutôt contre la cavalerie que contre l'infanterie.

Le corps d'armés à la légere, dont les Macédoniens avoient composé leurs asgyraspides & leurs peltastes, n'étant formé que sur huit de hauteur, occupoit par conséquent la même étendue de terrein que la phalange, lorsqu'il étoit sur les ailes, quoiqu'il ne fût que de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes. Ainsi la grande phalange occupoit donc pour le front seul de son infanterie, mille deux cents soixante-seize toises.

En donnant à chaque stade une étendue de cent vingt-cinq pas géométriques, on trouve une largeur de deux mille quatre-vingt-trois toises.

Ce front qui paroît si supérieur à celui de la phalange, cessera de paroître si disproportionné, lorsqu'on se représentera que pour rendre la phalange réguliere, suivant Arrien, il falloit lui ajouter une épitagme de quatre mille cinquante-six Maîtres.

Cette troupe placée sur les ailes de l'infanterie, étoit divisée en îles ou compagnies de huit Maîtres de front sur huit de profondeur : deux de ces îles formoient un escadron de seize Maîtres de front sur huit de profondeur ; par conséquent l'épitagme étoit composée de trente-deux escadrons, dont seize sur chaque aile.

» de vingt ſtades d'étendue (1), » ſans qu'il y ait un de ces obſtacles.

Chacun de ces eſcadrons avoit cinquante & un pieds de front, y compris l'intervalle d'une file pour placer l'étendard : ces eſcadrons avoient entr'eux un intervalle double de leur front, ſoit pour pouvoir s'étendre de moitié, en faiſant porter les quatre derniers rangs à côté des quatre premiers, (évolution qui ne laiſſant plus qu'un intervalle de la moitié de ce ſecond front, paroît leur avoir ôté la facilité de faire demi-tour à droite, autrement que par demi-eſcadrons, & par conſéquent les avoir expoſés à être culbutés par un ennemi entreprenant ;) ſoit pour pouvoir faire caracoler aiſément ces peſants eſcadrons de huit de hauteur.

D'après l'étendue du front de chacun de ces eſcadrons, leur nombre & leurs intervalles, les deux ailes de cette cavalerie devoient avoir quatre cents quatorze toiſes, & par conſéquent être pour les deux de huit cents vingt-huit toiſes.

Ce front étant joint à celui de l'infanterie
de . . . . 1276 toiſes,
formoit donc celui de . . 2104 toiſes.

Comme il ne differe que de vingt & une toiſes de celui que nous a laiſſé Polybe, il peut paſſer pour y être entiérement ſemblable. Ainſi les calculs de cet Ecrivain, ſe conformant abſolument à ceux d'Arrien, nous ont paru ſi reſpectables, que nous avons cru devoir nous régler ſur eux, & par conſéquent exécuter la figure cinquieme de notre planche premiere, ſur le principe de trois pieds de terrein pour chaque Soldat.

(1) Le ſtade avoit chez les Romains 125 pas d'étendue ; ainſi c'étoit 2500 pas ou 2083 toiſes que devoit avoir de largeur, ſuivant Polybe, une plaine où la phalange pouvoit agir : à la vérité, la phalange même en ordre de combat, n'occupoit, ſuivant Elien, que 3 pieds de largeur par chaque file, ce qui donne pour les 1024 files dont elle étoit compoſée, 512 toiſes de front : en joignant à cette

» Mais je veux qu'on en rencontre : » s'il arrive que les ennemis ne veu- » lent point y entrer, & qu'ils fas- » sent des courses de part & d'autre, » de quoi servira une ordonnance » de la sorte ? les ennemis l'em- » pêcheront aisément d'avoir des » vivres . . . . que si laissant les en- » droits qui lui sont commodes, » elle veut entreprendre quelque » chose, il sera aisé de la vaincre (1) ». Voilà donc le fruit de ces études si profondes, & de cette application *des Mathématiques à la science de la Guerre* (2) : à force *de calculer*, *d'essayer*, *de raffiner*, ils étoient par-

largeur celle des distances de ces différentes divisions, elle ne paroît avoir pu occuper que 684 toises pour les pesamment armés : en doublant ce calcul pour trouver la place de 1024 files des légérement armés, on n'a que 1368 toises. Ce calcul est si différent de celui de Polybe, ou du moins de celui qui a évalué la longueur du stade à 125 pas, qu'on se trouve livré à une incertitude vraiment désolante, pour tout homme qui s'est donné la peine de chercher à voir clair dans l'énigme de l'Hist. Militaire ancienne.

(1) Polybe, page 628.

(2) Puységur, Art de la Guerre.

venus, du temps de Philippe & d'Alexandre, à perfectionner leur ancienne ordonnance de douze de hauteur en la mettant à seize, & en la formant en phalange, c'est-à-dire, en ce corps que nous verrons si souvent, c'est-à-dire, toujours vaincu par les légions. Quoique ces derniers corps n'eussent d'autre mérite, suivant Folard, que d'avoir été imaginés par « gens qui n'avoient fait » que perfectionner ce qui avoit été » inventé avant eux (1) », nous verrons cependant que ces légions, combattant tantôt en ligne pleine, lorsque les Princes remplissoient les intervalles qu'avoient d'ordinaire les Hastaires entre leurs cohortes & manipules, soutenus par les Triaires, formant alors une espece de seconde ligne, mais trop près de la premiere pour pouvoir lui être d'une grande res-

(1) Folard, Disc. préliminaire de Polybe.

ſource : tantôt dans leur ordonnance la plus habituelle, telle qu'on la voit dans la planche premiere, qui donnant à chaque Soldat, la liberté de ſe livrer à tout ſon courage & à toute ſon ardeur (1), paroiſſent avoir eu

(1) La légion n'ayant jamais été nettement décrite que par Polybe, il nous a paru que cet Auteur méritoit d'avoir la préférence ſur les Tite-Live, les Plutarque, les Vegece, & par conſéquent ſur les Folard & même ſur les le Beau.

Dans la planche premiere, où nous avons tracé les proportions de cette fameuſe ordonnance, nous avons adopté celles qui nous ſont indiquées par Polybe, *Lib. 3.*

Cet Auteur nous apprend que la légion eſt « de quatre » mille hommes de pied, & de deux cents chevaux. Mais » lorſque le mal eſt plus grand, l'on y met cinq mille » hommes de pied, & trois cents chevaux ».

En adoptant cette derniere formation, au moment où étant déjà entrée en campagne, elle a perdu par les maladies, les bleſſures, ou la mort, deux cents de ſes Soldats, elle ſera réduite à quatre mille huit cents. D'après ce nombre, il eſt aiſé de donner à ſes diviſions bien conſtantes de dix cohortes & de trente manipules, un nombre d'hommes fixe & déterminé. A la vérité, rien ne nous apprend poſitivement ſur combien de profondeur les légions ſe formoient : nous étant bornés à l'examen des journées de Zama, des Cynoſcéphales, de Pydna & de Pharſale, ce n'eſt pas nous livrer à des conjectures ſans fondement, que de ſuppoſer le nombre des Légionnaires, porté à quatre mille huit cents. Cette ſuppoſition a pour fondement, ce que nous a appris Polybe de l'uſage des Romains, *lorſque le mal eſt grand.* J'ignore où Folard, le Maréchal de Puyſégur, Guiſchart, & ſur-tout l'érudit le Beau, ont pu prendre que le nombre des Triaires étoit de ſix cents ; comme notre

tous les avantages qu'il étoit possible de se procurer, pour le simple

---

Polybe, traduit par du Rier, n'en met que cinq cents, nous avons adopté cette derniere donnée ; d'après elle, les manipules des Triaires étant de cent soixante, comme ceux des Hastaires & des Princes, nous ont paru renfermer plus aisément les deux troupes nommées Centuries dont étoit composé chaque manipule (*Mém. sur la légion, par le Beau, 25e vol. des Mém. de l'Académie des Inscrip. & suivants*), que le nombre de soixante déterminé pour cette même division, d'après des guides modernes.

Ce même le Beau, en supposant que la légion se formoit en bataille sur trois lignes, a donné dans la même erreur, où presque tous ceux qui l'ont précédé, ont été à ce sujet : la déraison méthodique qu'il a déployée pour faire valoir cette opinion, est assez curieuse à lire pour se convaincre du danger de se préoccuper d'une idée assez fortement, pour pouvoir s'imaginer qu'on a deviné ce qu'on n'entend même pas. Nous avons tracé son ordre ordinaire, d'après les sçavantes recherches de Guischart, comparées avec tout ce que nous avons lu dans les anciens Historiens : c'est d'après ces mêmes réflexions, que nous n'avons pas hésité à donner ce même nombre de quatre mille huit cents aux légions de Scipion, lors de la bataille de Zama, quoique Tite-Live nous dise bien affirmativement que ce Général avoit porté le nombre de deux d'entr'elles, *à six mille deux cents*, lors de son passage en Afrique. En lisant ce passage avec attention, on y voit que le Proconsul ne les avoit portés à ce nombre que par des incorporations ; or puisqu'il en avoit le pouvoir dans ce moment, n'avoit-il pas encore, pour faciliter le service général, la possibilité d'incorporer dans ses autres légions, plusieurs de ceux qu'il avoit d'abord placés dans ses deux autres ? Dans le cours de ses campagnes en Afrique, le nombre de ses cohortes & de ses manipules, devant être dérangé ; ou du moins la proportion ordinaire en hauteur & en front étant altérée, s'il étoit aussi habile que les anciens l'ont dit, plus il s'est

choc. Sans doute la premiere de ces manieres de combattre avoit

---

trouvé près du grand événement de Zama, plus il a dû chercher à mettre de l'uniformité & de la régularité dans les corps dont étoit composée son armée.

Ainsi l'on voit que ce corps de quatre mille huit cents hommes marchoit à l'ennemi ayant les manipules de ses Hastaires en premiere ligne, avec des intervalles entr'eux un peu plus grands que leur front, afin que si les manipules des Princes qui étoient placées vis-à-vis de ces intervalles, à une distance dont aucun Auteur ne nous a instruit, étoient obligées de venir au secours des Hastaires, ils trouvassent leur place dans la ligne que ces derniers formoient, sans y causer le moindre désordre, ni la moindre confusion.

Les Tacticiens ne fixent point la largeur de ces intervalles: Tite-Live nous dit *qu'ils étoient d'une certaine grandeur :* ainsi l'on voit que les suppositions ont un beau champ pour s'exercer.

Les manipules des Triaires étoient derriere les Princes; tantôt au centre, s'il n'étoit question que d'appuyer sur les Hastaires & les Princes réunis en ligne; tantôt sur une des aîles, pour pouvoir se jeter à l'improviste sur le flanc ou sur le derriere de l'ennemi.

Leur destination étant de former une réserve, ils se portoient où le Général le desiroit. On les voit se porter en premiere ligne à Zama, d'après les ordres de Scipion, & charger ainsi Annibal sur le même front que les Hastaires & les Princes.

On voit même à la journée de l'Adda, que les Tribuns leur font quitter leurs piques, pour les distribuer au premier rang des Hastaires & des Princes. Le succès le plus complet prouva la sagesse de cette disposition.

Les Vélites qui commençoient l'action, en se portant en avant des Hastaires, masquoient la disposition que le Général faisoit de ses pesamment armés : dès que l'action s'engageoit, on leur donnoit le signal de se retirer, & ils venoient se placer derriere les Triaires; lorsque les légions

une partie des inconvénients de celle qui étoit attachée à l'ordre de la phalange, ainsi qu'à l'ordonnance Grecque, connue & pratiquée avant elle : sans doute que les Soldats du premier rang, après avoir tué, ou avoir

---

étoient formées en ligne pleine, ils tiroient par-dessus elles ; mais leurs coups avoient alors peu d'effet ; si les Triaires trouvoient une occasion favorable pour charger en flanc ou à dos l'ennemi, dès qu'ils avoient une légere apparence de succès, les Vélites accouroient pour les seconder.

En tout il paroît que depuis que les Athéniens eurent donné l'exemple *de charger en courant*, ils furent imités par les autres Nations, & particuliérement par les légions Romaines.

Polybe, à la vérité, n'en fait aucune mention ; mais Jules-César nous en parle expressément, comme d'une manœuvre extrêmement usitée.

Le Beau prétend que du temps de ce dernier, les légions n'étoient plus composées comme par le passé. Mais Jules-César nous disant « *in his Q. Fulginius, ex primo Hastato* », paroît avoir désigné un Hastaire ; & lorsqu'il a employé le mot de *miles secundi Hastati*, il paroît s'en être servi pour désigner le Soldat appellé *Princeps* par Polybe & Tite-Live.

Quoi que dise Guischart, du changement arrivé dans l'ordonnance de l'infanterie, depuis Marius, comme César nous parle d'un Crastinus chargeant à la tête d'un manipule de cent vingt hommes, à la bataille de Pharsale, l'incorporation des manipules dans les cohortes, dont parle cet Auteur, sans s'appuyer d'aucune autorité antérieure à Arrien, n'a pu être exécutée généralement, si elle l'a jamais été avant ce grand Tacticien, que depuis la bataille de Pharsale.

été tués eux-mêmes par leurs ennemis, n'étoient pas remplacés par ceux du ſecond, ni ceux du ſecond par les autres qui les ſuivoient, ſans que l'ordre de la légion, & ſur-tout de la phalange, ne fût conſidérablement dérangé. Sans doute que ce dérangement devenoit encore plus conſidérable, à meſure que le combat s'échauffoit, & que le nombre des morts augmentoit. Ces corps entaſſés formoient alors des obſtacles trop conſidérables, pour que des files de douze, de ſeize hommes, & des rangs de deux cents & plus dans la phalange, mais de la moitié au plus dans la légion, fuſſent mêlés & confondus, au point qu'il devenoit impoſſible à ces combattants d'exécuter aucun mouvement de ligne un peu conſidérable; les Soldats & les Officiers n'ayant l'œil que ſur ce qui ſe paſſoit devant eux à leurs premiers rangs, pour les remplacer le plutôt

qu'il feroit poffible, n'étoient d'ordinaire pas affez attentifs au commandement, pour en exécuter un qui leur auroit paru s'oppofer à leurs idées de gloire & de valeur.

En examinant la conftitution, la formation & l'armement de la légion, nous verrons que les fatigues & les travaux des Légionnaires fuppofent des forces bien fupérieures à celles qui font préfentement notre partage. Le Soldat Romain portoit conftamment en fus d'un bouclier, d'un cafque & de fon bagage, une longue & lourde épée, avec une autre plus légere fur la cuiffe droite, & les Soldats des premiers rangs avoient encore en fus deux *pilums* (1), & un pieu long & branchu : fi les Triaires n'avoient point de *pilums*,

(1) La fignification du mot latin *pilum*, ne paroît pas avoir été bien connue avant les Mémoires de Guifchart : on le traduifoit par pile, javelot ou javeline ; mais Guifchart a enfin fixé les idées fur cet objet. *Mém. Milit. p.*

ils avoient des especes de piques.

Ces faits sont trop certains pour pouvoir en douter : mais qu'il nous soit permis de ne pas croire aussi facilement que des manipules, formés sur une ligne de huit à dix de hauteur & seize de front (1); ayant entr'eux des intervalles égaux à ce front, aient pu arriver bien ensemble à la course, sans déranger leurs intervalles ou l'alignement de cette ligne. Il paroît à peu près impossible qu'ils n'aient pas été en désordre dans ce moment, & nous ne pouvons donc qu'être fort surpris, en voyant ces hommes si sçavants

(1) Nous n'ignorons pas que nous ne nous conformons pas dans ce calcul, à ceux du Chevalier Folard, & même à ceux du sçavant Guischart; mais nous ne considérons la légion qu'au moment où Polybe nous en donne la composition précise, & nous la réduisons au nombre de 4800, telle que nous supposons qu'elle devoit être lors de la bataille de Zama.

Guischart n'a point compris les Triaires dans le nombre des Soldats dont il compose ses manipules. Comme Polybe les comprend dans la légion, il m'a semblé devoir suivre plutôt un Auteur contemporain, & aussi éclairé, que ceux qui, comme les Folard, les le Beau, les Guischart, ne sont venus au monde que plus de douze siecles après l'existence des légions.

dans l'Art de la Guerre, négliger conſtamment de faire charger cette ligne en déſordre par une bonne cavalerie armée au premier rang de lances, & dont les chevaux auroient été bardés de maniere à ne pas trop craindre le jet des *pilums*.

S'ils avoient connu l'uſage des ſecondes lignes de cavalerie, la ſeconde qui auroit renouvellé l'attaque de la premiere, n'ayant plus de *pilums* à redouter, & perçant avec ſes lances les premiers rangs de ces Légionnaires, déjà diminués par la premiere attaque, auroit sûrement fait des trouées, par conſéquent trouvé des flancs ſur leſquels elle auroit pu porter ce quatrieme rang dont nous avons déjà vu l'inutilité, & décider ainſi une victoire avec la célérité qu'une cavalerie bien exercée ſçait mettre à ſes mouvements.

Preſqu'aucune bataille de l'antiquité ne nous donne l'inſtructif ſpec-

tacle d'une combinaiſon bien faite des différentes armes, & de la protection qu'elles ſe doivent réciproquement dans ces grands jours. L'effet des armes de jet pour les armés à la légere, ſe réduit aux coups de fronde, d'arc & de javelot; pour les Légionnaires, à celui des *pilums;* l'effet de ces derniers, plus meurtrier ſans comparaiſon, que tout le reſte, étoit cependant borné, parce que le Légionnaire n'en avoit que deux au plus. Quelle comparaiſon peut-on donc faire de cette arme, & de toutes les autres des anciens, avec ces bouches à feu, qui enlevent des rangs & des compagnies entieres, à une diſtance où bien des yeux ne peuvent pas même les appercevoir?

Si l'on s'arrête à leurs mouvements en ligne, on trouve quelqu'apparence d'accord dans ceux de l'infanterie; mais pour celui qui auroit dû être entre la cavalerie &

elle, on chercheroit en vain, même dans celle de César, l'accord & l'ensemble dans ces grands corps dont Frédéric nous a donné d'aussi sçavantes leçons.

Nous verrons que la science de celle du Général Romain se réduisoit à dresser des embuscades; à prendre l'ennemi à dos, lorsqu'elle avoit assez battu la cavalerie qui lui étoit opposée, pour ne plus avoir rien à craindre d'elle, & que celle même dressée par Scipion, n'exécuta ce mouvement décisif que *par un heureux hasard.* Polyb. Liv. 15, page 378.

Si quelquefois cette cavalerie étoit placée convenablement sur les ailes, on la voit souvent agir vis-à-vis le front de l'infanterie, & ajouter au malheur de sa défaite, le grand inconvénient d'être rejettée sur son infanterie dans un désordre trop décourageant & trop embarrassant pour n'être pas partagé par ce dernier corps.

En vain les armés à la légere secondoient-ils cette mal-adroite cavalerie ; en vain avoit-elle été dressée à s'ouvrir rapidement par ses flancs, le vainqueur ne lui laissoit souvent pas le temps de faire cette manœuvre, & jettoit cette cavalerie & les armés à la légere si fort en désordre sur une ligne pleine pesamment armée, qu'elle ne pouvoit guere s'empêcher de le partager, & d'être par conséquent sûrement battue, si celle des ennemis l'atteignoit alors.

Cette manœuvre de cacher ses dispositions par la cavalerie, & par les armés à la légere, paroît avoir été plus pratiquée par les Grecs que par les Romains. Ces derniers se bornoient à la simple ressource de placer une partie de leurs Vélites sur leur front : leur retraite étoit assurée par les intervalles de leur ordonnance en échiquier, s'ils étoient trop vivement pressés, ou par ceux qui étoient entre les légions,

légions, lorſqu'ils l'étoient moins : la cavalerie de ces derniers paroît le plus ſouvent placée ſur les ailes. Ainſi ſur ce point, ils avoient fait un changement avantageux dans ce qu'ils avoient pu apprendre, par l'exemple d'Epaminondas, dans ſa bataille de Leuctres.

Si nous examinons la capacité des anciens, relativement à leurs plans de campagne, nous trouverons que toujours emportés par l'ardeur de ſe battre, ils avoient le point d'honneur de ne laiſſer jamais approcher de leurs camps une armée ennemie, ſans auſſi-tôt la combattre, & qu'ainſi leurs projets ne pouvoient être, ni fort longs, ni fort étendus : quelque inférieurs en nombre qu'ils puſſent être, & quelque terribles ſuites que puſſent avoir des actions où les vaincus étoient preſque toujours exterminés en entier, on les voit aſſez conſtamment, juſqu'à Fabius, s'expoſer ſans réflexion à d'auſſi grands dangers.

Aussi la science des positions paroît leur avoir été si peu connue, que Darius, pour combattre plus à son aise contre Alexandre, fit applanir des collines qui se trouvoient dans la plaine d'Arbelles.

Enfin les Puissances anciennes, dénuées des moyens puissants que les modernes ont sçu se procurer pour faire durer la guerre, paroissent avoir borné presque toujours la science de ce grand Art à rassembler des Troupes, la plupart nouvellement levées, pour les étaler dans une plaine à-peu-près sur une seule ligne (1), & les

(1) En vain m'objecteroit-on ici ces Triaires Romains, que presque toutes les traductions désignent par la troisieme ligne : on a pu voir dans la planche premiere, leur véritable emplacement : mais lorsque les manipules des Princes s'enchassoient dans ceux des Hastaires, ces Triaires ne s'aboutissoient-ils pas à cette ligne pleine, ou n'en faisoient-ils pas souvent partie, en étendant ses flancs comme on le voit à Zama? En un mot ces Triaires destinés à prendre le flanc des troupes que les légions combattoient en face, ne peuvent être considérés que comme quelques rangs souvent un peu en arriere des autres ; mais s'y réunissant bien vîte dans le moment de l'action, au point de ne plus en être séparés ; ils étoient donc bien éloignés par conséquent de

faire choquer ſur tout leur front contre celles de leurs ennemis. Les mouvements de la cavalerie, peu, ou très-médiocrement combinés avec ceux de l'infanterie, ne pouvant être qu'une reſſource fort incertaine, c'étoit au plus ou au moins de valeur, de force & d'intelligence des Soldats, qu'ils ne craignoient pas d'abandonner leur honneur, leurs États & leurs vies.

---

former une ſeconde ligne, qui, attentive aux mouvements de la premiere, vient la remplacer au beſoin, & lui procurer les moyens de ſe remettre en ordre, ou de faire ſa retraite. *Vid. planche premiere, figure premiere & ſeconde.*



SECTION II.

Preuves des vérités qui viennent d'être exposées.

SI quelques-uns de nos Lecteurs avoient des doutes sur l'exactitude des assertions que nous venons de faire, il faut ne pas perdre un moment pour les dissiper, en les prouvant par les faits les plus avérés dans l'Histoire ancienne.

C'est à un habile Militaire que nous sommes redevables de la premiere relation un peu intéressante d'une bataille rangée. Si la capacité qu'il donne à son Héros n'est pas, en grande partie, beaucoup plus l'ouvrage d'une imagination brillante que celui de l'exacte vérité, il est difficile de concevoir comment du sein de la barbarie, on a pu

arriver tout-à-coup aussi près de la perfection.

Xénophon nous représente Cyrus rangeant en bataille son infanterie armée de cuirasses, de pertuisanes, de haches & d'épées, sur douze hommes de hauteur, au lieu de vingt-quatre, qui étoit son ordonnance habituelle (1).

Le grave Rollin qui s'est le plus souvent borné à traduire la Cyropédie, excepté sur l'article des dates, où il démontre son inexactitude, nous dit que cette armée ainsi rangée occupoit un front d'une lieue & demie (2).

Derriere la premiere ligne étoient placés les armés à la légere, pour tirer par-dessus la tête de ces douze hommes de hauteur.

Une autre ligne étoit formée de

(1) Cyropédie, Lib. 6, page 166.

(2) Hist. de Cyrus, tom. 2, page 215.

ſes meilleurs Soldats, pour remplir la fonction que nous donnons à nos ſerre-files. Xénophon ne nous apprend point ſi le nombre de ces Soldats étoit aſſez grand pour être ſur pluſieurs de hauteur (1).

En arriere de ces ſerre-files étoit une autre ligne de tours de dix-huit à vingt pieds d'élévation, contenant chacune vingt Archers : elles étoient tirées par ſeize bœufs ; mais il n'eſt point parlé du nombre de ces tours.

Derriere elles, les chariots de l'armée & les chevaux de ſomme formoient encore deux autres lignes.

Le tout étoit fermé par deux mille hommes d'infanterie ; deux mille chevaux ; & un corps de chameaux montés par des Archers Arabes.

Un homme de guerre remarquera bien vîte, dans cette diſpoſition, la difficulté de trouver un terrein aſſez

(1) Cyropédie, Lib. 5.

grand pour pouvoir y faire marcher de front, avec quelque ordre, une armée dont le front étoit aussi étendu, & dont la profondeur augmentée encore par le terrein nécessaire pour placer trois divisions de chars armés de faux, en avant du centre, & des extrémités des deux ailes, devoit être de plus d'un gros quart de lieue.

Cette difficulté est encore bien plus considérable, lorsqu'on pense que l'armée de Crésus devoit être de quatre cents quatre-vingt mille hommes, qu'elle occupoit un front de près de deux lieues, & qu'elle étoit également en marche, au travers du nuage affreux de poussiere, élevé dans toute la plaine par une multitude aussi incroyable, dans un terrein où il ne pleut presque jamais. Étoit-il possible que le Général fût assez instruit des manœuvres de l'ennemi, pour régler les siennes en con-

séquence? Si Crésus avoit envoyé quinze à vingt mille chevaux pour charger en queue, quelles forces Cyrus auroit-il eues à leur opposer? Xénophon pourtant n'hésite pas à nous assurer que Cyrus, *voyant* les deux ailes ennemies s'avancer à lui, tandis que le centre faisoit halte, marcha par sa droite aux ennemis qui vouloient lui gagner le flanc, avec assez de célérité pour tomber sur le leur, & le charger avec tant de vigueur, que l'ayant mis en désordre, sa division de chariots armés de faux, acheva de les mettre en déroute.

Cet Historien qui a placé des chameaux avec de la cavalerie Persane, malgré cette répugnance qu'il nous assure que les chevaux ont pour l'odeur de ces animaux, trouve cependant encore assez de ces chameaux pour en mettre à l'aile gauche: leur terrible odeur suffit à-peu-près seule pour renverser toute cette aile, &

ces monstrueux escadrons que Polybe nous apprend avoir été de cent au moins de front, sur huit à dix de hauteur.

Pour le corps de bataille, comme il étoit composé de bataillons Egyptiens, assez bons & assez puissants alliés *pour avoir envoyé par mer à Crésus cent vingt mille hommes*, dont il n'avoit sans doute pas grand besoin; & comme ces étrangers étoient armés pesamment, ni les chars armés de faux, conduits par cet Abrate si intéressant; ni l'infanterie Persane sur douze de hauteur, ne purent pénétrer dans ces bataillons de cent hommes de front, sur cent de profondeur. Comme plus un Héros court de dangers, plus il devient intéressant, on nous apprend que Cyrus eut son cheval tué sous lui, & qu'il se trouva au milieu des bataillons ennemis : mais comme il se tira à merveille du milieu des piques & des épées Egyptiennes,

touché de la valeur de ces braves gens, il finit par leur offrir, & leur faire accepter de passer à son service (1), (2).

(1) Xénop. in Cyrop. Lib. 6.

(2) Si l'on s'en rapportoit à Hérodote, (*Herodote in Clio*,) dont l'Histoire a été écrite bien avant celle de Xénophon ; cette habileté, cette prévoyance, & sur-tout cette belle disposition n'auroient existé que dans la tête de ce dernier Historien.

Voici la substance du récit d'Hérodote.

Crœsus s'étant décidé sur la foi d'un oracle, à faire la guerre aux Perses & aux Medes, passe le fleuve Halis, & s'avance dans la Cappadoce, jusques auprès de Synope. Cyrus ainsi provoqué, ne tarda pas, suivant l'usage de ces temps barbares, d'accourir à sa rencontre. L'ayant joint auprès de Ptéria, les deux armées se livrerent un combat si rude, qu'il ne finit qu'à la nuit. Comme le succès avoit été indécis, Crœsus voyant le lendemain que Cyrus ne s'efforçoit plus de rien entreprendre, se retira vers Sardes.

Loin d'avoir avec lui ces Egyptiens & ces Babyloniens dont parle Xénophon, Hérodote nous dit qu'il projettoit de les faire venir, suivant le *traité fait entre lui & Amasis, Roi d'Egypte*, & celui des Assyriens. Plein de ces idées, il revient à Sardes, & y casse l'infanterie mercenaire, dont il n'avoit pas été content lors de sa bataille avec Cyrus.

Ce dernier averti de cette imprudente réforme, prend le parti de marcher au plus vîte sur la Ville où s'étoit retiré Crœsus. Son arrivée imprévue surprit beaucoup les Lydiens & le Roi : le point d'honneur d'alors ne permettant point de refuser le combat, Crœsus rassemble à la hâte tout ce qu'il peut de Troupes Lydiennes qui passoient *alors pour la plus forte & vaillante Nation de l'Asie* : comme leur principale force étoit en cavalerie, Harpagus conseille à Cyrus de lui opposer les chameaux de son armée, *dont l'odeur est insoutenable pour les chevaux*. Ce conseil ayant été suivi, les Lydiens ne purent jamais faire avancer leur cavalerie : l'odeur des chameaux la faisant cabrer & reculer, leurs

Si nous nous sommes arrêtés sur des faits aussi peu constants, c'est que nous avons cru nécessaire de faire

---

escadrons furent mis en désordre, & malgré leur courage, ces braves Lydiens finirent par s'enfuir à Sardes.

Ce dernier récit différant essentiellement dans les faits, a l'avantage de cadrer à merveille avec la simplicité & l'ignorance de ce temps.

On y voit des Guerriers plus ou moins valeureux, s'élancer au combat, sans observer plus d'ordre que nous ne l'avons ci-devant remarqué.

Nous les voyons conduits ou plutôt aveuglés par le point d'honneur de leur temps, livrer bataille, sans faire attention s'ils pouvoient espérer de la gagner.

Dans cette narration simple & vraisemblable, il n'est nullement question de cet envoi de cent vingt mille Egyptiens, quoique ce Royaume depuis Sésostris n'eût de Soldats que pour sa défense. (*Rollin*, *Hist. ancienne*, *tom I*, *pag. 93.*) Nous n'y trouvons point un aussi gros corps, composé en entier d'infanterie, tandis que les Egyptiens sont cités même dans l'ancien Testament, comme de très-habiles Cavaliers.

Il ne nous parle point du renoncement qu'ils font à leur Patrie, à tous les objets qui ont été, & qui l'étoient encore bien plus dans ces temps, si chers à l'homme. Cet Abrate, cette Panthée si dignes de figurer dans un Roman, n'y sont pas même nommés : ainsi tout concourt à faire penser que Xénophon donnant carriere au feu de son imagination, a formé le plan d'un Livre moral, dans lequel il a placé quelques faits connus de la vie de celui qu'il a choisi pour en être le Héros. A l'aide de ces vérités, il nous a laissé un modele de perfection qui n'a pas plus de réalité que notre Télémaque & Grandisson. Les Grecs sçavoient encore mieux que nous :

« Qu'une morale nue apporte de l'ennui.
» Un conte fait passer le précepte avec lui ».

remarquer, que dès le temps de Xénophon, si ce n'est celui de Cyrus, les ruses de la guerre étoient assez connues pour que les Généraux cherchassent à former l'ordre de leur armée, dans la forme d'un croissant, lorsqu'ils étoient supérieurs en nombre.

Cette idée de chercher à envelopper son ennemi, est donc si simple & si naturelle, que dès les premiers moments où l'on a fait la guerre, les flancs, & sur-tout le derriere d'une armée, ont été les points les plus foibles; & que lorsqu'une armée a pu prendre cette position vis-à-vis d'une autre, elle a presque toujours été victorieuse.

La retraite des dix mille Grecs au travers du vaste Empire des Perses, n'a été si vantée que par le succès brillant qui la couronna.

Les manœuvres dont ils firent usage, quoique décrites par un de leurs chefs, n'offrent pas une grande

inſtruction. Marchant d'abord très-peſamment en bataillon quarré, ils ſubſtituent à cet ordre gênant pour la marche, celui des colonnes : leur cavalerie n'étoit compoſée que de cinquante chevaux de bagage : en la faiſant ſoutenir par une réſerve de ſix cents Fantaſſins, ils traverſerent les rivieres & les montagnes de la Médie, de l'Arménie & de la Colchide, pour arriver ſur les bords de la Mer-Noire, ſans que les Peuples mols & efféminés auxquels ils avoient affaire, euſſent jamais aſſez de courage pour pouvoir leur faire eſſuyer la moindre perte (1).

Le mépris naturel des Grecs pour les Barbares, ne put qu'être alors exceſſivement augmenté : dès ce moment ils ne craignirent plus l'inégalité de nombre, quelque forte qu'elle pût être ; & des ſuccès conſtants

(1) Xénophon.

les confirmerent dans cette opinion.

Arrêtons-nous un moment sur des faits plus certains que le récit de la bataille de Thimbrée.

Comme les journées de Leuctres & de Mantinée, gagnées par le Disciple de Xénophon, sont au nombre de celles qui ont le plus obtenu le suffrage des sçavants Militaires anciens, il auroit été bien à desirer que l'éclairé Guischart, nous eût servi de guide dans l'examen que nous allons en faire. Privés d'un secours aussi important que nécessaire, essayons de suppléer à son silence.

Le petit nombre des deux armées (1), & le moment où elles combattirent, ne leur donnoient, sans nul doute, ni les moyens, ni la capacité d'observer toutes les regles

(1) Celle des Thébains n'étoit que de huit mille hommes, selon Diodore & Plutarque. Pour les Lacédémoniens, ils étoient au nombre de onze mille, & de plus, *d'un gros renfort de Lacédémoniens naturels*, & de quelques-uns de leurs alliés. (*Plutarque, in Epaminondas, pag. 1055*).

connues & pratiquées du temps d'Arrien : ainsi nous lisons dans Xénophon, que les Lacédémoniens avoient formé leur ligne d'infanterie sur *douze de hauteur*, tandis qu'Epaminondas avoit porté *jusqu'à cinquante*, la hauteur des files de son aile droite.

Ce mouvement, qui rétrécissoit si fort le front d'une armée aussi petite, paroît avoir été exécuté avec autant de précision que de célérité.

« Epaminondas (marchant sur les » hauteurs de la plaine de Leuctres) » étant arrivé *au pied du Mont*, fit » mettre bas les armes, comme s'il » eût voulu camper. L'armée Lacé- » démonienne qui le voyoit venir à » elle, & qui avoit été incertaine » si elle lui livreroit bataille, trouva » ce délai de son goût : les Officiers » laisserent la liberté à leurs Soldats » de s'écarter de leurs rangs ; mais » tout-à-coup Epaminondas remet- » tant sur une ligne l'armée qui étoit

» en colonne (c'eſt-à-dire, en faiſant mettre ſa colonne en bataille) & renforçant l'*endroit où il étoit*, (à la gauche) il fit reprendre les armes & marcher aux ennemis.

» Ces derniers, ſurpris d'une attaque auſſi imprévue, ſe préparent *à la hâte*, & ſont plus en état d'être vaincus que de vaincre » (1).

Cette préparation, *ſi à la hâte*, ne donne pas une grande idée des talents militaires de Cléombrotte, Roi & Général des Lacédémoniens: ſans doute que cette extrême précipitation, & le peu de connoiſſance qu'avoient les Lacédémoniens de l'emploi de la cavalerie, furent les cauſes qui engagerent ce Roi à placer la ſienne en avant de ſon infanterie.

Si la cavalerie Theſſalienne étoit par eſcadrons de ſeize de front, ayant entr'eux des intervalles doubles de

(1) Xénophon, Lib. 6.

leur

leur front, sur huit de profondeur (1), une ordonnance aussi réguliere devoit l'emporter sur une dont les escadrons étoient plus ou moins forts, plus ou moins éloignés, & qui surtout « étoit composée des plus lâ-» ches & des moins vigoureux » (2). Aussi voyons-nous que la cavalerie des Thébains mit bientôt en déroute celle des Lacédémoniens. Cette cavalerie battue, & sans doute vivement poursuivie, « vint se jeter sur » l'infanterie (qui avoit été placée » si mal à propos derriere elle,). & » la renversa avant qu'elle se fût » ébranlée, pour donner » (3).

Epaminondas paroît avoir sçu profiter habilement de ce moment si fa-

(1) Comme il faut sans cesse supposer, pour se faire quelqu'idée de la maniere de faire la guerre chez les anciens, nous supposons que quoique les Grecs ne missent pas encore alors en pratique les regles qu'ils adopterent ensuite pour la formation de la phalange, les Thessaliens sçavoient déjà celles qui concernoient les escadrons. (*Vide planche 1, fig. 4.*

(2) Xénophon, suite *de Lib. 6.*

(3) *Ibid.*

vorable, en parcourant ſur le champ, avec la plus grande vîteſſe, les cinq cents pas de diſtance que les armées avoient coutume de laiſſer entr'elles. Il n'employa, à cette attaque, que ſon aile gauche, dont il avoit porté la hauteur des files à cinquante (1). Ce mouvement auſſi rapidement exécuté, fut parfaitement ſecondé par le bataillon ſacré. Ce dernier corps étoit de trois cents hommes d'élite, avec leſquels ſon Commandant Pélopidas « courant de grande roideur ... alla » charger Cléombrotus avant qu'il » pût déployer & élargir la pointe » droite de ſa bataille, & la joindre » derechef en un tenant, de ſorte qu'il » trouva les Lacédémoniens, non » encore placés à leurs rangs, & les

(1) Folard met trois mille hommes à cette gauche. Comme les files étoient de cinquante de hauteur, cette aile n'avoit donc que ſoixante files de front, ou cent quatre-vingt pieds, ce qui ne fait que les deux tiers de celui d'un de nos bataillons actuels. C'eſt ici pourtant une des belles manœuvres des anciens.

» choqua en ce désarroi, qu'ils étoient
» encore pêle-mêle les uns parmi les
» autres » (1).

Dans ce moment décisif, Epaminondas arrivant avec la pointe de sa gauche, choqua les Lacédémoniens; les écrasa par la pesanteur de ces cinquante hommes, & perça au travers de cette ligne de douze de hauteur, qui avoit étendu ses deux ailes pour l'envelopper. La droite des Thébains « dressée d'une façon nouvelle, &
» non *auparavant pratiquée d'autre*
» *Capitaine*, ... ayant ordre de
» n'attendre pas le choc des en-
» nemis, avoit reculé, lorsqu'ils
» s'étoient avancés » (2).

Ainsi l'affaire se passant entre la droite des Lacédémoniens, dérangée d'abord par les fuyards de la cavalerie; chargée en flanc presqu'au

(1) Plutarque, *in Pelopidas*, pag. 562.
(2) *Ibid.* Plutarq. *in Epaminondas.*

même inſtant par le bataillon ſacré ; enfoncée par la peſanteur de la gauche Thébaine, un moment après, fut bientôt miſe entiérement en déſordre ; perdit ſon Roi qui s'efforçoit de le faire ceſſer ; & finit par prendre la plus honteuſe & la plus dangereuſe fuite.

La cavalerie, maîtreſſe de la plaine, n'eut plus qu'à percer de ſes lances, ou ſabrer des fuyards ; tandis qu'Epaminondas, tombant ſur le flanc du reſte de la ligne, augmenta ſi rapidement l'effroi qui commençoit à la gagner, qu'elle fut auſſi entiérement rompue & miſe en fuite que ſa droite, & livrée également à la merci de la cavalerie.

La manœuvre de faire recourber ſes deux ailes, en forme de croiſſant, pour parvenir à envelopper ſon ennemi, paroiſſoit, en ces temps, avoir quelque mérite pour une armée auſſi peu nombreuſe, & auſſi profonde

que l'étoient celles des anciens. Nous l'avons déjà vue mise en usage, à la bataille de Thimbrée, avec assez peu de succès : il paroît qu'elle ne pouvoit être utile, que lorsqu'elle parvenoit à faire gagner le flanc de son ennemi, mais que si l'armée qui l'employoit étoit elle-même prévenue, & prise sur le temps, elle devenoit alors très-dangereuse.

Nous venons de voir que ces Lacédémoniens, « souverains Maîtres » & Ouvriers de tout ce qui appar- » tient à l'Art & à la Discipline Mi- » litaire » (1), laissent tranquillement descendre du haut des côteaux une armée ennemie, & lui permettent de se mettre bien à son aise dans la plaine, soit pour s'y camper, soit pour s'y former en ordre de bataille.

Quelque décidés qu'ils fussent à la donner, ils prennent pour véritables,

(1) Plutarq. *in Epaminond.*

les démonſtrations d'Epaminondas, & perſuadés qu'il a le projet de camper, des Généraux laiſſent leurs Soldats s'écarter ſi fort de leurs rangs, qu'ils ne parviennent qu'à grande peine à les raſſembler, & que leur ordre de bataille ſe reſſent infiniment de la précipitation avec laquelle il avoit été formé.

Leur cavalerie eſt ſi peu judicieuſement placée, que venant à être battue, comme elle devoit l'être par l'infériorité de ſa compoſition & de celle de ſes manœuvres; elle eſt pouſſée ſi vivement, qu'elle ne ſçait que fuir derriere elle, & qu'y trouvant l'infanterie qui ſe formoit à *grande hâte*, elle y met le plus grand déſordre.

Si les Thébains furent victorieux, il eſt difficile de trouver d'autres cauſes à leur victoire, que celles dont nous venons de parler.

La manœuvre d'Epaminondas de

faire avancer son aile gauche, renforcée de ses meilleurs hommes, & de faire refuser sa droite, « parut » alors toute nouvelle, & non pratiquée encore par d'autres Capitaines » (1). Lorsqu'on s'en représente le petit front, & la facilité qu'il dut avoir à attaquer avec avantage des Soldats plus en état d'être vaincus que de vaincre, on reconnoît trop aisément l'effet de l'imprévoyance, & le peu de connoissance des vrais principes de l'Art, pour accorder un très-grand mérite de Général à celui qui remporte cette victoire, par une telle manœuvre.

Peu de temps après que cette journée, si brillante aux yeux de l'antiquité, eut arraché aux Lacédémoniens l'Empire de la Grece, l'entreprenant Epaminondas, ayant fait alliance avec les Arcadiens, & ren-

(1) Plutarque, *ibid.*

forcé son armée, jusqu'au point de la porter à quarante mille hommes, vint défier ces fiers Spartiates au combat, jusques sous les murs de Lacédémone.

Agésilaüs donna, dans ce moment critique, l'exemple d'une prudence & d'un sang-froid dont nous verrons bien peu d'exemples. Il eut assez de fermeté, & sçut assez bien se faire obéir par des hommes, regardant, comme un sanglant affront, d'être provoqués à la bataille sans l'accepter, pour les obliger de rester dans leurs murs, & d'être les tristes spectateurs des ravages que commettoit une armée maîtresse absolue de ses mouvements, dans de fertiles campagnes qui n'avoient pas vu l'ennemi depuis plusieurs siecles.

A la journée de Mantinée, nous voyons Epaminondas parvenir à former une disposition d'attaque à sa droite, sans doute à-peu-près comme

il avoit fait celle de Leuctres à sa gauche, sans que ses ennemis lui en opposent aucune autre que leur disposition habituelle sur une ligne à-peu-près égale. Le nombre des deux armées étoit infiniment supérieur à celui de Leuctres, & elles méritoient de porter ce grand nom (1).

La cavalerie étoit de part & d'autre, sur les ailes. Les Lacédémoniens avoient donné à la leur beaucoup de hauteur, « comme si c'eût été de » l'infanterie pesamment armée, sans » l'entre-mêler de gens de pied, au » lieu qu'Epaminondas, *resserrant* » *aussi la sienne pour redoubler son* » *effort*, la fortifia de part & d'autre » d'infanterie légere pour tirer en » flanc ».

(1) Les Spartiates avoient dans cette journée, vingt mille Fantassins & deux mille chevaux, selon Diodore (*Diodore de Sicile*, *Liv. 15*); tandis que, suivant Plutarque (*Plutarq. in Epamin. pag. 1010*,) ces derniers avoient vingt-cinq mille combattants à pied. Ces deux Auteurs sont d'accord sur le nombre de trente mille Fantassins, Thébains & alliés, ainsi que de trois mille Cavaliers.

Sans doute que d'après cette grande hauteur de la cavalerie Lacédémonienne, & ce resserrement de la Thébaine, ils avoient porté la hauteur des files au moins à huit. Tout Militaire se fera aisément une idée de cette belle disposition. Malgré tous ces inconvénients, celle des Béotiens, placée à la droite Thébaine, mit bientôt en fuite celle des Mantinéens qui lui étoit opposée.

Epaminondas, profitant de ce commencement de succès, marcha alors à grands pas avec sa droite, composée de Thébains, sur le centre de l'armée ennemie, formé en entier de Spartiates.

Sa manœuvre étoit, à ce que croient les Tacticiens modernes, à-peu-près une grande conversion. Cette opinion paroît avoir pour fondement ce récit de Xénophon, qui nous apprend « que la droite Thébaine cho-
» qua la ligne Lacédémonienne avec

» sa pointe, comme une galere cho-
» que celle qu'elle attaque avec la
» pointe de son éperon » (1) (2).

---

(1) Xénophon, Lib. 7.

(2) Ce mouvement est aisé à comprendre, en se représentant une ligne ayant cinquante hommes de hauteur, se portant obliquement à droite, en faisant avancer les files de la droite, de maniere à ce que la premiere formant la ligne, soit plus en avant que celle qui la suit; on verra que toute cette droite a choqué la ligne Lacédémonienne avec cette pointe à-peu-près vers son centre, *comme une galere en choque une autre avec la pointe de son éperon.*

Si cette derniere voulut éviter le malheur qui lui étoit arrivé à Leuctres, par sa manœuvre de croissant, elle n'en a peut-être fait aucune, & elle s'est seulement hâtée de se mettre en bataille sur une ligne droite, position où les Thébains sont venus l'attaquer.

Dans cette supposition, l'armée Lacédémonienne, sans doute un peu troublée de se voir abandonnée par sa cavalerie, auroit laissé aux Thébains tout le temps nécessaire pour manœuvrer.

Ainsi ces derniers ont pu faire exécuter un mouvement de grande conversion, à la droite de leur ligne, pendant lequel ils auront fait doubler cette aile droite par celle qui étoit à sa gauche, en remplaçant cette gauche sur le terrein qu'elle quittoit, par les armés à la légere, qui avoient ordre, comme à Leuctres, de ne point s'avancer, & de rester ainsi à cinq cents pas au moins des ennemis. Sans doute ce mouvement auroit été plus court par un à droite, & une marche oblique de toute cette partie de la ligne, dirigée sur la ligne Lacédémonienne, jusqu'à ce qu'étant parvenue près d'elle, une halte, front, l'auroit mise en état de faire pénétrer sa pointe qui, étant de cinquante hommes, avoit trop d'avantage sur une de douze, pour ne pas la percer bien vîte; aussi-tôt que la tête de cette phalange auroit pénétré au-delà de cette ligne, les Généraux étant les maîtres de faire exécuter un à droite & un à gauche

A la gauche, ſelon le même Xénophon, les Thébains s'étoient contentés de tenir leurs ennemis en reſpect, & c'eſt d'après cette idée que Folard a rédigé le plan qu'il nous a donné de cette bataille.

Diodore, ſuivi ſans doute ici par Plutarque, nous parle du combat que rendit cette gauche; combat qui, ayant été d'abord un peu à l'avantage des Thébains, finit par être glorieux pour les Athéniens par leur belle retraite, & par la défaite entiere qu'ils firent de quelques troupes d'infanterie. Il y a quelque apparence que ces troupes ainſi détachées, étoient deſtinées à ſoutenir la cavalerie, & que s'étant trop avancées, elles ſe trouverent à la merci de la

à chacune des lignes doublées, il leur étoit alors ſi facile de porter tel nombre de files ſur le flanc de la ligne ennemie, qu'il eſt ſurprenant qu'étant attaquée en même-temps de front, par le reſte de cette colonne, cette ligne Lacédémonienne ait pu ſe défendre aſſez vigoureuſement, pour obliger un Généraliſſime à venir ſe jeter au milieu du péril, & à combattre comme un ſimple Soldat.

cavalerie Athénienne, lorſque celle des Thébains, contente de l'avoir fait reculer, alla attaquer l'infanterie de la droite ennemie. Malgré l'avantage de la ſupériorité d'au moins ſix mille hommes; malgré celui de la victoire de la cavalerie de l'aile droite, & celui que devoit leur procurer ce grand quart de converſion, les Thébains eurent bien plus de peine à cette journée qu'à celle de Leuctres.

« Elle demeura longuement entre » deux fers, juſqu'à ce qu'Epaminon- » das .... eſtimant qu'il étoit beſoin » que la réſolution de cette droite » dépendît de ſa propre & particu- » liere vertu, délibéra d'y employer ſa » vie. Si... ayant dreſſé une compagnie » bien ſerrée, s'en alla jeter à tête baiſ- » ſée dedans la plus forte preſſe des » ennemis, marchant le premier... » avec une javeline au poing, de » laquelle, au premier coup qu'il tira, » il porta par terre le Capitaine des

» Lacédémoniens..... & finalement
» il ouvrit la bataille des ennemis.....
» mais étant ſuivis de trop près.....
» ils ſe rallierent..... & lui cou-
» rurent ſus.... alors un Laconien
» lui donna un coup de javeline à
» travers l'eſtomac » (1). Cette bleſſure qui fut mortelle, empêcha les Thébains de combattre avec le même ordre qu'ils avoient obſervé juſqu'alors. La triſte nouvelle de la bleſſure de leur Général étant bientôt ſçue de tous les Soldats, leurs Chefs, atterrés comme eux de la perte de ce grand Homme, firent ſonner la retraite.

Tout homme de guerre, en liſant le récit de cette bataille, ſera sûrement ſurpris que l'armée Thébaine, ayant tous les avantages dont nous venons de parler ſur celle des Lacédémoniens, n'ait eu ſur elle que le

(1) Plutarque, *in Epaminondas.*

mince avantage d'avoir en ſon pouvoir les corps « des Spartiates qui » avoient été tués après avoir été » rompus . . . . tandis que les Athé» niens ayant défait ceux de Négre» pont & de leurs alliés . . . . tenoient » leurs morts en leur puiſſance » (1).

Comme les Thébains & leurs alliés combattirent certainement avec autant de courage qu'à Leuctres : comme ils y avoient bien d'autres avantages, ce ne peut donc être qu'à la forme de leur attaque qu'on doit attribuer cette indéciſion de ſuccès, qui engagea le Généraliſſime à faire le métier de Soldat, pour décider cette journée en ſa faveur.

A Leuctres, ce Général, ſi bien ſecondé par Pélopidas, avoit gagné le flanc droit de ſon ennemi ; ici, quoiqu'il lui fût aſſez facile de gagner le flanc gauche des Lacédé-

(1) Plutarq. *in Epamin.* pag. 1072.

moniens, il préféra de diriger son attaque sur le milieu, à-peu-près, de leur ligne, & il exécuta ainsi une *attaque centrale.*

Rien ne prouve mieux combien cette manœuvre est dangereuse, que l'événement de celle-ci.

Le besoin absolu d'une seconde ligne & d'un corps de réserve, se fait encore sentir bien vivement au récit de cette journée.

Si les Lacédémoniens avoient eu au moins l'un de ces deux moyens, l'attaque centrale auroit encore bien plus mal réussi.

Pour s'en convaincre, il faut considérer que cette ligne Thébaine arrivant en pointe, & pénétrant au milieu de celle de ses ennemis, ne pouvoit obtenir cet avantage, sans offrir au-delà de cette ligne percée, des guerriers mal en ordre & trop peu serrés, pour ne pas être pris en flanc, & de front par une seconde ligne arrivant

arrivant en bon ordre au ſecours de la premiere.

Si, dans ce moment, les Lacédémoniens avoient ſçu tirer parti de leur cavalerie, ils en auroient porté quelques eſcadrons ſur cette tête de ligne, auſſi en déſordre : &, en combinant cette charge avec celle de leur ſeconde ligne, les Thébains n'auroient certainement pas eu beau jeu. Mais, au lieu de ces judicieuſes diſpoſitions, les Soldats furent abandonnés à toute leur ardeur, & les Thébains, « qui étoient plus forts & » plus robuſtes, contraignirent les » Lacédémoniens de prendre la » fuite » (1).

Ainſi l'on voit que les manœuvres furent bien peu combinées depuis le moment du choc, & que ce fut à la force ou à l'adreſſe de chaque combattant, que les Thébains furent redevables de la victoire.

---

(1) Plutarque, *ibid.*

Le Général s'abandonna auſſi à la ſienne, comme nous l'avons déjà remarqué : s'il peut être un peu excuſé par la circonſtance critique où ſe trouvoit ſon attaque, il n'en eſt pas moins conſtant que les Généraux de ce temps, s'expoſant ſans nul ménagement au danger, paroiſſent avoir confondu la bravoure du Soldat avec la gloire d'un Chef. Toujours empreſſés de ſe meſurer corps à corps avec leurs ennemis, plus ils en avoient tué de leurs mains, & plus ils avoient de prétentions fondées à la gloire. Lorſqu'on penſe que tous les Généraux Grecs étoient tantôt à la tête des armées, & tantôt comme de ſimples Officiers, on verra l'une des raiſons de leur maniere de penſer ſur cet objet.

Les Thébains ayant eu l'audace de combattre ſeuls ſous leurs murs, contre toute l'armée Macédonienne, commandée par Alexandre, repro-

choient à ce Prince *d'avoir conſervé un corps de troupes, pour ne donner que lorſque ſa premiere diviſion commenceroit à ſe fatiguer* (1). Si le fait eſt conſtant, il prouve ſans replique, combien toute idée de manœuvre étoit étrangere à ces hommes qui ne connoiſſoient d'autre moyen de vaincre, que par la ſupériorité de la force phyſique. On a ſans doute quelque peine à croire que des Soldats dont les peres avoient été dreſſés par le vainqueur de Leuctres, fuſſent aſſez ignorants dans l'art des combats, pour faire férieuſement un pareil reproche.

Cette ignorance, ces préjugés étoient ſi généraux, que nous voyons Alexandre lui-même, n'ayant preſque jamais fait que commander des armées, s'expoſer avec encore plus de témérité que les autres Généraux de ſon temps.

(1) Diodore, Lib. 17.

Lorſqu'il força le paſſage du Granique, on le vit ſe porter ſur les ennemis ; prêt à ſe mêler dans leurs eſcadrons, s'ils avoient oſé l'attendre (1). Il en fit autant à la bataille d'Arbelles. Ce fut là qu'il paroît avoir placé une eſpece de ſeconde ligne, pour protéger ſon flanc : ayant attaqué en oblique, un ennemi qui ne ſçut que l'attendre en ligne pleine ; & qui ayant eu la maladreſſe d'enchaſſer d'énormes eſcadrons de quatre-vingt au moins de profondeur entre les bataillons, eut encore celle de faire ſortir ces corps ſi lourds & ſi peſants de ſa ligne, *& d'y laiſſer par conſéquent de grandes trouées*, cet heureux Général

(1) Si l'on en croyoit Diodore, ce paſſage ſi fameux, ſi vanté, ſe réduiroit à avoir ſçu profiter du peu de vigilance des Barbares, à veiller ſur le fleuve pendant la nuit, pour y avoir paſſé pendant ce temps, & pour avoir attaqué ces négligents Soldats, dans le premier moment de la ſurpriſe où ils ſe trouverent de voir les Macédoniens ſi près d'eux. L'action ainſi racontée n'eſt pas ſans doute ſans quelque mérite ; mais un fils de Jupiter devoit la trouver bien commune pour lui.

n'eut qu'à y faire entrer ses escadrons pour se trouver sur les flancs des bataillons ennemis (1).

A l'attaque de je ne sçais quelle Ville, désignée dans Quinte-Curce par le nom inconnu de Ville *des Oxidraques*, ce même Alexandre voulant emporter lui-même cette bicoque, monta l'un des premiers à l'escalade. La foule de ses Soldats, empressés à le suivre, ayant fait rompre les échelles sous leur poids, ce superbe conquérant; ce vainqueur du grand Monarque; faisant l'aventurier comme un Soldat de dix-huit ans, se jette tout armé dans la Ville, & s'y trouve presque seül à soutenir les efforts de tous les habitants. Un d'eux le perce d'une fleche, & le voyant chanceler & tomber, veut

(1) Quinte-Curce rapporte un peu différemment cette bataille. Son récit fait moins d'honneur à la capacité d'Alexandre, que celui d'Arrien expliqué par Guischart. Ceux qui douteroient de sa grande capacité, seront sûrement les partisans de Quinte-Curce.

aussi-tôt lui arracher sa dépouille ; mais la vigueur d'Alexandre se ranimant tout-à-coup, lui donne encore assez de force pour immoler cet ennemi à sa vengeance.

De nos jours, de telles actions ne seroient que des témérités impardonnables dans un Général. S'il est des moments où il puisse se livrer à toute sa valeur, il faut qu'il soit question d'un effort extraordinaire, pour réparer les accidents imprévus qui mettent quelquefois l'armée la mieux conduite sur le point d'être battue.

Dans ce même temps, la diversité des langues, des manieres, isoloient si bien les différentes Nations, que les Généraux, n'ayant que de très-foibles lumieres, par le moyen de quelques déserteurs, & par celui des espions, ignoroient entiérement les desseins des ennemis ; leurs forces ; & les endroits où ils pourroient les rencontrer.

La conduite d'Alexandre prouve inconteſtablement ces vérités. Privé d'inſtructions à cet égard, il court après Darius : paſſe l'Euphrate, le Tigre ; traverſe les pays immenſes arroſés par ces fleuves ; & ce n'eſt qu'à l'extrémité de l'Aſſyrie qu'il ſe trouve tout-à-coup à une journée de ſon ennemi.

Mais c'eſt avoir aſſez arrêté nos regards ſur le déplaiſant ſpectacle de l'ignorance & de la foibleſſe, ſuccombant ſans ceſſe ſous l'audace, la témérité & la vigueur.

Il eſt temps d'abandonner ces tourbes *confuſes de Barbares*, dont l'un n'*avoit rien qu'un javelot*, *l'autre qu'une fronde* (1), abrutis & dégradés par les chaînes de l'eſclavage, au courage, à l'expérience, & aux armes ſi ſupérieures des Macédoniens.

Hâtons-nous de voir ces vainqueurs

(1) Quinte-Curce, de Vaugelas, pag. 347.

de l'Orient se mesurer avec ceux de l'Occident.

En voyant lutter l'ordonnance de la phalange avec celle de la légion, nous jouirons du spectacle le plus intéressant pour tout Militaire.

C'est dans la journée des Cynoscéphales, entre Flaminius & Philippe, Roi de Macédoine, que nous pouvons commencer cette comparaison.

Ces deux Capitaines avoient tous deux une grande réputation : ainsi il est à présumer qu'ils sçurent employer leurs forces, de la maniere qu'ils crurent en pouvoir tirer le meilleur parti.

Philippe, à la vérité, paroît avoir été presque forcé à livrer bataille dans un terrein peu favorable à l'ordonnance de la phalange.

Ayant trop long-temps fait soutenir ses armés à la légere, il se laissa éblouir par l'avantage qu'ils remportoient sur ceux des Romains,

au point de mener sa phalange au combat, sur des sommités de monticules, auxquelles elle ne pouvoit arriver que fort en désordre, & d'où elle ne pouvoit se retirer, en cas de malheur, sans risquer d'être exterminée en entier.

Il falloit faire monter sur les montagnes appellées Cynoscéphales, cette troupe, dont « *la force consistant dans* » *la pression des rangs, écu contre* » *écu & le fraisement sur tout le* » *front*, de piques qui la *débordoient de dix-huit pieds*, devenoit aussi foible, lorsque les rangs étoient désunis, qu'elle étoit redoutable en chargeant de front.

La difficulté du terrein montagneux obligea Philippe de la faire rompre, pour pouvoir la diriger en deux colonnes sur la sommité de la montagne, où il espéroit d'arriver assez à temps, pour pouvoir rejoindre *ses colonnes*, éloignées l'une de

l'autre par la difficulté du terrein : réformer sa phalange, & tomber avec elle sur les Romains, qu'il paroît n'avoir pas cru trouver encore arrivés à ce sommet.

L'exactitude de ce calcul tenant à des événements aussi incertains que la continuité de l'avantage des troupes légeres, ne fut pas d'abord sans quelqu'apparence.

La tête de sa colonne droite étant parvenue sur la sommité, tomba sur ce Flaminius, accusé d'avoir préféré d'invoquer *les Dieux*, *à combattre vigoureusement l'ennemi* (1), & fut secondée par les armés à la légere, qui « s'étendoient au-dessus » des pointes de l'armée Romaine... » Les Macédoniens accablerent l'ennemi par la pesanteur de leur ordonnance. . . . ., repousserent la » pointe gauche, en tuerent plu-

(1) Plutarque, vie de Flaminius, pag. 752.

» ſieurs, & obligerent les autres
» de ſe retirer peu-à-peu du com-
» bat » (1).

« Lorſque Flaminius eut reconnu
» que les ſiens ne pouvoient ſoutenir
» la phalange . . . ., il courut à la
» pointe droite, & ayant mis les
» éléphants en-devant des ſiens, il
» commanda aux Enſeignes de mar-
» cher contre l'ennemi. Comme les
» Macédoniens n'avoient point de
» Capitaine pour leur donner l'or-
» dre », (2) (qu'étoit donc devenu
ce Nicanor, chargé par Philippe de
conduire ſa gauche ?)

« Comme ils ne purent ſerrer leurs
» files, ni approcher leurs rangs,
» à cauſe que le lieu étoit haut &
» bas. . ., & qu'ils étoient ſi preſſés
» qu'ils s'entre-heurtoient & empê-
» choient... ; comme l'effort du total
» de l'ordonnance Macédonienne

(1) Polybe, Lib. 17.

(2) Plutarque, *in* t. 2. Flaminius, pag. 734.

» confiſte plus en la diſpoſition &
» liaiſon des files & des rangs, qui
» s'enforciſſent les uns les autres,
» qu'en la prouëſſe & valeur de
» chacun homme à part, cette aile
» gauche, dont les uns, ſuivant leurs
» combattants, étoient loin de l'en-
» nemi, les autres venant d'arriver
» ſur les montagnes, y paroiſſoient
» ſur leur ſommet » (1), & étoient
par conſéquent bien loin de former une phalange tant ſoit peu réguliere, elle ne put ſeulement ſoutenir le premier effort des Romains, & prit la plus honteuſe fuite.

Un Tribun, dont l'Hiſtorien a négligé de faire connoître le nom, voyant que « Philippe s'étoit beau-
» coup avancé au-delà de ſa bataille,
» laiſſa l'aile droite, à qui la victoire
» étoit déjà aſſurée » ; & profitant de cette faute de Philippe, qui ſans

(1) Polyb. Lib. 17, pag. 624.

doute avoit contribué à la défaite de cette aile gauche, « *au-delà de la-* » *quelle il s'étoit beaucoup avancé* », » alla, avec à-peu-près vingt Enſeignes, attaquer l'aile droite des Macédoniens en queue.

Comme « la phalange ne peut ſe » retourner, ni combattre homme » à homme », les manipules Romains les chargerent avec tant de force, & furent ſi bien ſecondés par l'agilité & la promptitude naturelles à leur ordonnance, que cette aile droite victorieuſe fut bientôt contrainte de prendre la fuite, & que ſon Roi fut obligé d'en faire autant avec quelque cavalerie.

Les inconvénients & les vices de la phalange ſont donc bien clairement démontrés par le ſuccès de cette bataille.

On y voit encore le peu d'effet que faiſoit la cavalerie, puiſqu'il n'eſt queſtion dans la relation de cette

affaire que de la ſeule infanterie. A la vérité, le pays montagneux où elle ſe paſſa, peut en avoir été la principale cauſe.

Il ne paroît point non plus que Philippe ait fait uſage de cette ſeconde ligne, qu'Alexandre avoit diſpoſée avec jugement à la bataille d'Arbelles : auſſi le carnage fut-il très-grand, puiſqu'il y eut plus de huit mille Macédoniens tués, & plus de cinq mille priſonniers, tandis que les Romains, malgré le déſavantage de leur avant-garde, & celui plus ſérieux de leur gauche, ne perdirent que ſept cents hommes.

Polybe ayant décrit cette bataille avec ſa ſagacité ordinaire, nous aurions eu aſſez de facilité pour ſuppléer à l'indifférence avec laquelle le Chevalier Folard & Guiſchart ont regardé cette journée, & qui ſans doute les a empêchés d'en donner un plan. Comme il nous a paru très-

intéreſſant de pouvoir comparer les deux plus fameuſes ordonnances militaires des anciens, pour fixer nos idées ſur le degré, plus ou moins élevé, de connoiſſances, où ces grands maîtres ſi vantés étoient parvenus, nous avons cru qu'il ſeroit utile de nous rendre un compte très-exact des actions où elles ont déployé, de part & d'autre, leurs forces reſpectives.

La journée des Cynoſcéphales, dont nous venons de parler, ne nous a ſemblé rendre que bien incomplettement tout ce que l'on pouvoit exécuter avec une phalange, parce qu'elle ne s'eſt paſſée que dans un terrein raboteux, inégal, & haché par des monticules. D'après ce que nous avons obſervé ſur la formation & ſur l'armement de ce corps, il étoit loin de pouvoir déployer, dans pareille poſition, toute la force dont il étoit ſuſceptible.

Il nous a donc fallu essayer d'arracher de la courte relation que fait Tite-Live de la bataille de Pydna, entre Paul-Emile & Persée, & de celle qu'on trouve dans Plutarque, une comparaison un peu instructive des forces respectives de la légion & de la phalange Macédonienne. Le plan que nous risquons d'en tracer, n'auroit aucune base fixe, si nous n'avions pour guides que ces Auteurs; mais comme la maniere de se ranger en bataille, & celle de combattre des Grecs & des Romains sera assez connue, lorsqu'on aura jetté les yeux sur les figures de la planche premiere, c'est d'après ces connoissances que nous avons établi nos suppositions.

Persée, après avoir fermé pendant quelques jours, le chemin aux Romains, en occupant en force une rive du fleuve Enipée, avoit perdu cet avantage par son peu de prévoyance à éclairer

éclairer les démarches du Général ennemi. Paul-Emile étoit parvenu à en ſurprendre le paſſage, en envoyant un détachement ſur le derriere des Macédoniens, que Perſée, ne conſidérant que ce qu'il avoit devant les yeux, avoit négligé de faire ſurveiller. Averti de cette manœuvre par un transfuge, « il dépêcha ſeulement » un de ſes Capitaines nommé Milon, » avec huit mille étrangers & deux » mille Macédoniens ». Polybe, cité par Plutarque, mais dont nous avons perdu la relation de cette journée, dit que *ce détachement fut ſurpris* : ce qui paroît certain, c'eſt que le détachement Romain s'établit derriere Perſée ; alors, au lieu d'aller accabler ces neuf à dix mille hommes au plus, « il délogea à grande hâte..., » ne ſçachant où il en étoit », il abandonna ces forts retranchements, & ce rivage du fleuve Enipée, que Paul-Emile « eſtimoit impoſſible de

» gagner », pour se retirer en arriere, du côté de Pydna.

Il fut suivi dans sa retraite par le Consul. Et comme Persée, cédant enfin à l'esprit du temps, se décida à livrer bataille, il attendit fiérement les Romains, à peu de distance des murs de Pydna. Les Légions qui arrivoient avec l'intention de charger tout de suite, furent arrêtées par les ordresde leur Général. Le bon ordre de l'armée ennemie, & sa position lui ayant paru de nature à être respectés, il fit travailler à l'enceinte du camp, les derniers rangs de ses Légions, pour y faire entrer les premiers après eux, à la vue de l'ennemi, en protégeant cette manœuvre par sa cavalerie & ses armés à la légere.

La position de Persée paroît avoir été entre deux petites rivieres, nommées *l'Oëson & le Leucos*, qui, quoique peu profondes, parce que

c'étoit ſur la fin de l'été, « l'étoient » néanmoins aſſez pour donner » quelque empêchement aux Ro» mains » (1). Ce lieu offroit une plaine ſuffiſante « pour y placer un » bataillon de gens de pied, qui » demande la campagne unie & » raſe » (2). Pydna étoit placé derriere la gauche des Macédoniens, près de l'endroit où l'Oëſon va ſe joindre au Leucos : il paroît donc que cette poſition étoit bien choiſie, pour charger avec avantage les Légions qui auroient voulu traverſer la petite riviere, pour aller aux Macédoniens, & pour faire agir la phalange, dont l'effort auroit été auſſi puiſſant qu'il pouvoit l'être, en allant donner avec enſemble ſur des troupes dont les rangs auroient été dérangés par le paſſage de cet obſtacle, quoi-

(1) Plutarque, *ibid.*
(2) *Ibid.*

qu'il n'y eût *de l'eau que jusqu'au genou* (1). Ces considérations paroissent avoir inspiré les Augures, & les avoir empêchés de trouver aucun signe de victoire dans les vingt bœufs que Paul-Emile immola, pour n'en découvrir que dans le vingt-unieme ; encore ne l'annoncerent-ils qu'*au cas où l'on se borneroit à se défendre* (2).

Il n'en falloit pas moins alors que des craintes religieuses pour pouvoir arrêter le Soldat ; & cette discipline Romaine si vantée, n'y pouvoit suffire sans ce puissant secours. Il falloit donc engager l'ennemi à venir attaquer : quoique Tite-Live nous dise que le Consul & le Roi avoient la plus grande envie de combattre ; pour que cette assertion fût vraisemblable, il faudroit que nous n'eussions pas lu dans Plutarque, que le Leucos *pouvoit donner quelqu'empêchement aux Romains.*

(1) Tite-Live, Lib. 4, cinquieme décade.
(2) Tite-Live, tom. 13, pag. 421.

Un motif auſſi fait pour être apprécié par un Militaire, étoit ſans doute celui qui avoit paſſé de Paul-Emile aux Augures. Cette anecdote nous montre comment les hommes ont preſque toujours été menés. Mais ſi la prudence du Conſul mérite d'être louée, on peut difficilement en dire autant de l'inaction où il paroît avoir été deux ou trois jours, pendant qu'il lui étoit ſi facile de tourner l'armée ennemie par ſon flanc droit.

Les eaux du Leucos diminuant à meſure qu'on remonte vers ſa ſource, lui permettoient de le paſſer en marchant trois ou quatre lieues par ſa gauche : alors, profitant de la mobilité de ſon ordonnance, il auroit chargé la plus grande partie de cette phalange en flanc, avant qu'elle eût pu lui oppoſer ſa formidable ordonnance de front.

Ç'auroit alors été à ſa capacité qu'il auroit été redevable de la gloire de cette journée ; mais il paroît ne l'avoir

été qu'à un hasard, qui prouve mieux que tout ce que nous avons pu dire, l'indiscipline & le peu d'ordre qui regnoient alors dans les armées.

Soit qu'un cheval échappé, ou des fourageurs chargés aient commencé l'escarmouche, il paroît du moins certain que les Macédoniens furent assez imprudents pour passer cette petite riviere du Leucos, & venir charger les Romains.

Il est aisé de juger du désordre où leur phalange se trouva après ce passage. Mais malgré cet état de foiblesse, elle fit reculer une cohorte Pélignienne qui voulut pénétrer au travers de ce gros de piques, pour recouvrer leur enseigne, que leur Commandant y avoit jettée. Paul-Emile, quoiqu'effrayé « de cette haie de pavois & de ce front de bataille, » dont il sortoit tant de fers de » piques, & si drues (1), remarqua

(1) Plutarque, *ibid.*

que ce bataillon « étoit rompu & » entr'ouvert en plusieurs endroits... » il départit ses gens par *petites trou-* » *pes*, & leur enjoignit qu'ils se » jettassent habilement entre deux..., » & qu'ils s'attachassent ainsi à eux, » non point par une charge continue, » *d'un tenant par-tout* ».

Des mesures aussi sages furent bien vîte couronnées du succès le plus complet. La droite, composée des alliés & des éléphants (1), avoit

(1) Il n'est point dit dans les Auteurs cités, quel étoit le nombre de ces alliés ; « mais comme nous sçavons que » la légion avoit été portée, dans la guerre contre Annibal, » à cinq mille hommes ; *à quoi l'on ajoute autant d'infan-* » *terie de la Nation Latine, & pour l'ordinaire trois fois plus de* » *cavalerie :* & que la coutume est de donner à chaque Consul, » la moitié de ce secours avec deux légions », (*Polyb. Liv. 3, pag. 215*) il a été facile de fixer ce nombre. Comme on lit encore dans le même Auteur, « que le secours des al- » liés, pour ce qui regarde les gens de pied, est ordinaire- » ment égal aux légions Romaines, mais les gens de cheval » sont au double ; ..... que l'on donne à chaque Consul, » la moitié des troupes auxiliaires des alliés, & deux » légions Romaines » : il n'étoit pas possible de nous tromper.

Si nous donnons ici cinq mille aux légions Romaines, & que nous les supposions augmentées de même dès la bataille de Zama, comme nous le verrons dans un mo-

affaire à des Thraces & à des mercenaires : la cavalerie, qui sans doute

---

-ment, nous n'ignorons pas que, suivant Tite-Live, *Lib. 9, troisieme décade*, Scipion prêt à passer en Afrique, fait la revue de ses troupes « l'un après l'autre ; laisse ceux qu'il » ne croyoit pas propres pour ce voyage, & met en leur » place quelques-uns de ceux qu'il avoit amenés d'Italie.... » de sorte que chacune de ces légions avoit six mille deux » cents hommes de pied ». Cet arrangement fait voir que le Consul augmentoit ou diminuoit à volonté, le nombre d'hommes dont étoient composées ses légions : il paroît donc un peu difficile de déterminer ce *nombre avec précision ;* nous avons pourtant cru pouvoir le fixer à cinq mille hommes, réduits à quatre mille huit cents, par les accidents de la guerre. C'est d'après cette supposition que notre planche premiere est faite. Nous aurions sans doute desiré pouvoir mettre une exactitude plus rigoureuse ; mais toutes nos recherches, même *après avoir lu M. Lebeau*, n'ont pu nous faire arriver à des résultats plus satisfaisants. Si le nombre des Soldats de la légion n'est nullement fixé dans les Auteurs, celui des phalangistes ne l'est pas davantage, sur-tout dans cette journée de Pydna, sur laquelle nous avons si peu de détails. Plutarque, comme Grec, parle mieux de l'ordonnance Grecque, que de la Romaine. Les quatre corps dont il parle, ont un rapport marqué avec les deux doubles phalanges, & les deux d'armés à la légere, qu'Arrien nous apprend avoir dû être placées quelquefois aux ailes, (*Tactique d'Arrien, Mém. Milit. seconde partie,*) quoique leurs files ne fussent que de huit. A la vérité, ce même Plutarque ne donne que trois mille Macédoniens au corps de la phalange de cette Nation ; mais ce nombre ne se rapportant nullement à celui qui nous est indiqué par Arrien, nous avons préféré de nous conformer à ce dernier Auteur, d'autant plus que Plutarque nous a dit, pag 470, que Persée n'avoit dans son camp « guere moins que quarante mille hommes de pied ». Or ce nombre semble trop considérable, pour qu'il n'ait eu que trois mille Macédoniens : nous lui supposons donc une

étoit à l'extrémité de l'aile gauche ennemie, ne paroît pas l'avoir soutenue, soit qu'elle fût effrayée par les éléphants, ou découragée par la retraite honteuse de son Roi à Pydna. L'infanterie de cette gauche, ainsi abandonnée aux efforts des Latins & des éléphants, prit la fuite, comme le dit Tite-Live. Ce mouvement, comme on le voit, fut plus l'ouvrage de la nécessité que de la foiblesse; ce que ne dit pas cet Historien, sans

---

phalange aussi forte que celle dont Arrien nous a donné les proportions, & par conséquent dans la planche seconde, on lui donne vingt-quatre mille cinq cents soixante-seize hommes d'infanterie, parce que les Macédoniens *ayant perfectionné cette ordonnance*, doivent être supposés l'avoir employée dans toute sa perfection.

Ainsi l'on voit que ce n'est que sur des *suppositions*, qu'on peut se former une idée des ordonnances militaires des anciens.

Sans doute c'est laisser un vaste champ à l'imagination; mais en s'éclairant ainsi par la réflexion, on peut, du moins nous le croyons, parvenir à se faire une idée un peu claire de tout ce qui peut paroître une espece d'énigme à tout bon esprit, qui ne voulant s'arrêter qu'à des vérités, est troublé, ou entraîné par l'Auteur qui *suppose* le plus conformément à ses idées, parce qu'il ne s'est pas donné la peine de faire les recherches auxquelles nous nous sommes livrés.

doute pour ne pas diminuer la gloire de sa Nation. Toute cette gauche étant en déroute, la phalange Macédonienne attaquée de front, en flanc & à dos (1), fut toute mise en pieces (2). A l'égard de ces vieilles bandes, aux écus de cuivre (3), qui formoient la droite de l'infanterie, il paroît qu'elles furent moins maltraitées que le reste. Les Historiens se taisent sur la maniere dont se comporta la cavalerie de cette aile. On peut conjecturer, que n'étant point intimidée dans le commencement du combat comme celle de la gauche, par la retraite si précipitée de son Roi, elle facilita l'espece de retraite que firent ces Peltastes ou ces Argiraspides, jusqu'à ce qu'ayant apparemment sçu ou vu la retraite de celle

(1) Tite-Live, *ibid.*
(2) Plutarque, *ibid.*
(3) Plutarque, *ibid.*

de la gauche, elle imita ce honteux exemple.

Nous apprenons de Plutarque, que la cavalerie fut maltraitée par les gens de pied dans sa retraite, & que ces derniers « appelloient les Cavaliers » traîtres, lâches & méchants, &, » qui pis est, en abattoient quelques-uns de leurs chevaux en terre, » & les battoient à bon escient ».

Tite-Live dit que la cavalerie presqu'entiere se retira du combat, & que le Roi s'enfuit des premiers.

Ainsi cette bataille, étant donnée par des troupes assez indociles, & assez indisciplinées pour courir au combat & franchir une riviere contre la volonté & le desir de leur Général; pour arriver sur un ennemi bien ensemble & bien préparé à les recevoir, dans le désordre qui est inévitable à toute troupe qui marche en avant, & qui l'étoit bien plus encore, à une phalange qui avoit tant de dif-

poſition « à s'ouvrir & à ſe rompre », ne pouvoit avoir d'autre iſſue que celle d'être gagnée dans environ une heure de temps (1).

Voilà donc tout ce qu'avoient ſçu imaginer ces Tacticiens ſi vantés des Grecs : voilà donc cette phalange, qui, conduite par Philopemen, avoit été ſi admirée aux jeux publics de la Grece ; qui avoit toujours triomphé non-ſeulement des Barbares, mais de ceux des Grecs qui n'avoient pas ſçu adopter une ordonnance auſſi vantée. La voilà détruite ſans retour par cette autre ordonnance, qui a ſi fort excité l'enthouſiaſme de Vegece, & des autres Tacticiens de l'antiquité.

Sans doute l'Ecole de Tactique inſtituée à Pella, & payée très-largement par les Rois de Macédoine (2), ainſi que les autres de la Grece ;

(1) Plutarque, *ibid.*
(2) Préface d'Arrien par Guiſchart.

n'étoient pas ſans quelque mérite ; mais en voyant l'effet qu'elles ont produit, on a peine à confirmer les magnifiques éloges que leur a prodigués le Maréchal de Puyſégur. On vient de voir que ces Maîtres qu'il a ſi fort vantés, connoiſſoient ſi peu l'uſage des différentes armes, qu'ils n'imaginerent jamais de faire ſoutenir les flancs de cette phalange ſi facile à déranger, par des troupes de cavalerie, au lieu de les en tenir éloignés en les plaçant ſur les ailes de ces Peltaſtes, rangées ſur une ſeule ligne, comme nous l'avons déjà remarqué.

Si une vingtaine de ces eſcadrons avoient été placés ſur les flancs de cette phalange ; qu'ils euſſent été formés ſur une premiere ligne de ſix eſcadrons, ſoutenue par une ſeconde de quatre (1), alors les Cavaliers,

(1) Ces ſix eſcadrons étant de cent vingt-huit Maîtres, ſur huit de hauteur, avec des intervalles doubles de leur

fondant avec la force de leurs chevaux & de leurs lances, ſur ces Romains qui venoient combattre d'homme à homme, ſur les flancs ou ſur les derrieres de la phalange, il paroît que la victoire auroit été bien plus douteuſe, & que l'ordonnance Romaine, étant obligée de combattre *ſeulement de front*, en trouvant les flancs ſi bien défendus, n'auroit pu ſoutenir le choc de la phalange Macédonienne.

Cette même ordonnance Romaine, qui avoit triomphé de toutes celles

front (*planche premiere*, *fig. quatrieme*) auroient occupé cent quarante-quatre toiſes de largeur ſur chaque aile ; le front de la grande phalange ſans les armés à la légere, étoit de ſix cents dix-ſept toiſes (*ibid*) ; ce qui joint aux eſcadrons ſuppoſés ſur ſes ailes, & à la diſtance entre l'infanterie & la cavalerie, auroit fait une largeur de neuf cents vingt & une toiſes. En joignant à cette étendue de front, celle que les armés à la légere, & le reſte de la cavalerie auroit occupée, on voit qu'une ordonnance auſſi peſante ne pouvoit ſe porter en avant d'elle, qu'avec un très-grand déſavantage, & que les Maîtres ſi vantés pour l'avoir imaginée, n'ont mérité de l'être, que tant qu'ils n'ont eu affaire qu'à ces tourbes de Barbares dont Quint-Curſe a ſi bien apprécié le déſordre conſtant, l'indiſcipline & la foibleſſe.

de l'Occident, après avoir été près de ſuccomber ſous le génie d'Annibal, finit par l'emporter ſur celle des Carthaginois, à la journée de Zama. Les deux Capitaines qui y combattirent, étant au rang des plus fameux de l'antiquité, voyons ſi leur conduite répond à leur grande réputation.

La diſpoſition d'Annibal paroît d'abord aſſez judicieuſe, il forme une premiere ligne de ſes étrangers dont il eſt sûr, pour commencer à fatiguer les Romains; & il deſtine une ſeconde ligne à ſoutenir les efforts de cette premiere, tandis qu'à la tête de la troiſieme, il attend le moment favorable pour décider la victoire, par les efforts de cette troiſieme ligne, compoſée de l'élite de ſon armée.

Cette diſpoſition a ſans doute une brillante apparence, mais en l'examinant avec attention, on y trouve le défaut d'avoir formé la ſeconde ligne

trop pleine, pour que la premiere ait pu se retirer en sûreté, par les intervalles qui auroient dû s'y trouver, entre les cohortes & les légions; & sur-tout celui de n'avoir composé cette seconde ligne, que de nouvelles levées, faites à la hâte, sans mêler au centre & aux ailes quelques-unes de ces cohortes de vieux Soldats dont l'exemple & l'autorité auroient sans doute décidé la ligne entiere à marcher bravement au secours de la premiere, qui avoit d'abord eu quelque avantage. Faute de cette sage précaution, la seconde ligne n'avançant point, lorsque la premiere fut pressée par celle des Romains, les étrangers, peu au fait de la maniere de combattre sur plusieurs lignes, crurent qu'on ne leur en avoit fait former une séparée, que pour les sacrifier: se croyant trahis, ils n'écouterent plus que leur rage, & tournant le dos à leurs ennemis, ils se jetterent en désespérés sur

ſur la ſeconde ligne ; le carnage horrible qui ſe fit alors entr'elles, ayant donné beau jeu aux Romains, leurs Haſtaires qui pourſuivoient la premiere ligne Carthaginoiſe, vinrent tomber ſur ces lignes combattant ſi mal-à-propos entr'elles.

Le danger leur redonnant un moment de vigueur, elles aſſaillirent la ligne Romaine, malgré le déſordre où elles étoient : ce choc l'auroit peut-être fort embarraſſée, ſi les Princes ne fuſſent pas arrivés à propos, pour maſſacrer tout ce qui étoit paſſé de Carthaginois par les intervalles, & ſur le flanc des Haſtaires, & ſi ces derniers, ſe ſentant ſecourus, n'euſſent pas redoublé d'efforts, & taillé en pieces, ou mis en fuite le reſte de ces deux premieres lignes.

Pendant ce temps, la cavalerie Romaine, ſi bien inſtruite par Scipion, à arriver au galop ſur l'ennemi, ſans déranger *ni ſes rangs, ni ſes files*,

avoit sçu profiter du désordre où les éléphants des Carthaginois, repoussés en partie sur leur cavalerie, avoient mis toute celle de l'aile droite : Loélius, qui commandoit la Romaine, saisit avec capacité le moment décisif où les escadrons Carthaginois, la plupart formés à la Grecque sur huit de hauteur, n'avoient pu remettre de l'ordre & de l'ensemble dans des masses aussi faciles à se confondre : chargés alors avec vivacité & avec quelque ensemble, leurs pelotons inégaux & irréguliers, présentant de tous côtés des flancs aisés à gagner, étoient loin de pouvoir se dédoubler, suivant l'esprit de l'ordonnance Grecque, pour gagner le flanc de l'escadron ennemi, comme ils l'avoient fait avec tant de succès aux journées de Trazimene, de Cannes, & sur-tout de Trébie.

Les Romains, profitant avec ardeur de ce commencement de désordre,

culbuterent tellement toute cette cavalerie, qu'elle s'enfuit à toute bride, sans pouvoir, ni même sans penser à venir se reformer sous la protection de cette troisieme ligne d'infanterie, éloignée d'une stade de la seconde (1).

(1) Folard a manqué ici de respect pour l'antiquité; selon lui, les dispositions d'Annibal dans cette journée, *sont au-dessous du médiocre*. Il n'a pas manqué de supposer que celle de Scipion, ayant d'abord été de placer *les Princes*... non vis-à-vis de l'espace vuide qui étoit entre les compagnies des Hastaires, comme *c'est la coutume des Romains*, mais les uns après les autres, en forme de file, avoit attaqué & battu les ennemis, étant ainsi en colonnes. Préoccupé par cette idée, il n'a pas voulu voir que Scipion n'avoit pris cette premiere disposition, qu'afin d'offrir aux éléphants des Carthaginois, un passage libre & facile. Il n'a pas voulu lire Polybe, qui lui auroit appris qu'effectivement, « partie des éléphants sortit par les espaces » qu'on avoit laissés entre les troupes ». Il y auroit encore vu, que si la premiere attaque se fit en colonne, elle fut d'abord désavantageuse aux Hastaires, sans doute parce que les étrangers hardis *& agiles*, les attaquerent par les flancs, endroit seul par lequel des gens médiocrement armés, pouvoient *blesser un grand nombre de légionnaires:* comme Polybe dit expressément que malgré ces blessures, la ligne s'*avançoit toujours*, parce que ceux qui étoient derriere eux, les encourageoient en les suivant, « & ensuite que les » fuyards de la premiere ligne & les Soldats de la seconde » s'étant emportés contre les Hastaires, mirent du désordre » dans leurs rangs : lorsque les Capitaines des Princes » eurent vu ce désordre, ils s'opposerent à leur furie » (*ibid*). Il est donc clair que les Princes étoient derriere les Hastaires au commencement de l'attaque, & avoient par conséquent conservé la premiere disposition que nous

Pendant ce temps, l'aile droite Romaine composée de Numides sous Massinissa, avoit eu autant de succès vis-à-vis de la Numide qui tenoit pour les Carthaginois. Ces deux ailes décidément victorieuses, poursui-

---

venons de voir leur avoir été donnée, seulement à cause des éléphants.

Mais dans ce moment, les flancs des Hastaires étant découverts, s'ils parvinrent à se dégager avec *beaucoup de blessures*, de la premiere attaque des mercenaires, par la raison que nous venons de transcrire de Polybe, ils y furent si vivement attaqués par ces pelotons de Soldats, n'ayant d'autre regle que le désespoir, qu'il fallut que les Princes fissent un à droite, & se trouvant vis-à-vis des intervalles qui découvroient le flanc des Hastaires, ils fissent front, & marchassent pour s'enchâsser avec eux.

C'est la seule manœuvre qu'on puisse leur supposer, par laquelle ils aient pu *s'opposer efficacement* à la furie de ces désespérés.

Il paroît que la seule apparence de cette manœuvre fut suffisante pour jeter la terreur dans l'esprit des Carthaginois, puisque Polybe continue, en disant, « qu'une grande » partie fut taillée en pieces par les Hastaires » (*ibid*), & qu'il ne parle point dans ce moment des Princes. Ainsi l'attaque avoit commencé véritablement en colonnes; mais comme chacune d'elles offroit des flancs, quoi qu'en puisse dire un Tacticien moderne, qui prétend être parvenu à composer des corps plus longs que larges, & avoir mis entr'eux des intervalles considérables, sans pour cela qu'ils aient l'inconvénient de pouvoir être pris en flanc, celles de Scipion, ayant eu le succès pénible dont nous venons de parler, furent changées pour l'attaque d'Annibal, & furent mises en une seule ligne pleine, formée, comme nous l'avons dit, d'après Polybe.

virent les fuyards, *comme c'étoit la coutume*, ſans qu'un ſeul de leurs eſcadrons reſtât pour ſeconder les efforts de l'infanterie.

Scipion alors réduit à ce dernier corps, arrêta ſagement la pourſuite des Haſtaires & des Princes qui s'emportoient trop vivement à la pourſuite de la ſeconde ligne. Graces à la diſcipline ordinaire des légions, il en vint facilement à bout. Voyant la troiſieme ligne des Carthaginois, conſervée en bon ordre, par la précaution d'Annibal de lui faire préſenter la pointe des piques aux fuyards de la ſeconde, il acheva de former ſon armée ſur une ſeule ligne pleine, les Haſtaires ayant fait entrer les Princes dans leurs intervalles, avoient les Triaires ſur leurs deux flancs: dans cette ordonnance, qui n'avoit pas la moindre reſſource, en cas de défaite, & qui ne donnant nuls moyens de manœuvrer, abandonnoit

le ſort de la journée à la force & à la bravoure des Soldats, ce Général dont on a tant vanté la capacité, & qui la prouvoit ſi médiocrement alors, marcha fiérement à l'ennemi.

Annibal ne paroît pas avoir pu, ni même voulu rétablir ces deux lignes défaites, quoiqu'il ſemble qu'il avoit le temps d'en former une ſeconde ligne, ou un corps de réſerve derriere lui ; il n'eſpéra plus la victoire que du courage & des efforts de cette troiſieme ligne.

Cette imprudente eſpérance, dans un moment où la défaite de ſes deux premieres lignes & celle de ſa cavalerie auroient dû l'engager à s'empreſſer de ſe retirer avec quelque ordre, pendant le temps qu'employoit Scipion à remettre ſon armée en bataille, ne fut pas de longue durée.

La cavalerie Romaine, revenant de la pourſuite, par un *haſard heureux*, donna *ſur la queue de la ba-*

taille (1), & dès ce moment son ordonnance fut bientôt mise dans un si grand désordre, que les Soldats, effrayés de voir leurs camarades percés de lances, hachés à coups de sabre, ou foulés aux pieds des chevaux, ne chercherent plus qu'à se sauver par une prompte fuite : mais cette honteuse ressource ne put les dérober au carnage, & vingt mille d'entr'eux resterent sur le champ de bataille, tandis que les Romains n'en perdirent que mille cinq cents, ou deux mille au plus (2).

Après avoir médité les dispositions des deux Généraux dans cette journée si fameuse, chez les anciens, on voit que si Annibal y peut mériter quelque éloge, c'est dans la disposition de son infanterie en trois lignes; disposition, au reste, qui peut avoir été

(1) Polybe, Lib. 15, pag. 575.
(2) Polybe.

puiſée dans celle qui étoit habituelle aux Romains : à l'égard de celle de ſa cavalerie, elle ne pouvoit être plus mauvaiſe, puiſqu'elle fut miſe en fuite de ſi bonne heure, & que n'ayant pas eu la capacité de lui donner quelques moyens de ſe rallier, elle diſparut, ſans retour, du champ de bataille.

Après cet événement & le malheur arrivé à ſes deux premieres lignes, comment ce grand Général put-il encore concevoir quelque eſpérance? Si au lieu de marcher aux Romains, il avoit profité du temps qu'il leur falloit pour mettre leur armée ſur une ſeule ligne pleine, il eſt aſſez apparent qu'il auroit pu faire une retraite très-glorieuſe avec ſa troiſieme ligne, & faire rallier en arriere d'elle une partie des fuyards des deux premieres.

Le choix de la vaſte plaine de Zama, étoit ſans doute un obſtacle à ce

projet : mais s'il fit la faute de se porter trop en avant des défilés, pour pouvoir s'y retirer, il méritoit d'être puni aussi sévérement qu'il le fut.

A l'égard de Scipion, il nous paroît difficile d'approuver la manœuvre par laquelle il s'étala sur une seule ligne d'infanterie, pendant qu'il voyoit sa cavalerie victorieuse : rien n'annonce qu'il eut la prévoyance de faire donner l'ordre à cette cavalerie de n'envoyer que quelques escadrons à la poursuite, & de lui amener les autres, pour combiner leurs efforts avec ceux de son infanterie : cet accord des armes n'étant presque point connu des anciens, il ne paroît pas y avoir du tout pensé. Au lieu d'attendre au moins le retour de cette cavalerie, pour attaquer Annibal avec l'avantage d'avoir toutes ses forces réunies, il ne pensa qu'à fondre sur lui, sans faire aucunes dispositions qui pussent lui assurer sa retraite, en cas de malheur.

Si par une ſuite du déſordre des combats de ce temps, la cavalerie Carthaginoiſe après avoir paru battue, avoit fini par battre la Romaine, au moyen de quelque embuſcade, & qu'elle fût revenue charger Scipion en queue, comme Annibal le fut par celle des Romains, que feroit devenu ce grand Scipion? Il y a toute apparence qu'il n'auroit pas porté le grand nom d'Africain; & nous venons de voir combien il l'auroit alors peu mérité.

Pour achever le tableau de l'état de l'Art Militaire chez les anciens; il nous faut encore conſidérer avec quelque attention, la fameuſe journée de Pharſale.

Cette bataille, encore plus importante par la grandeur des intérêts des combattants, que par les talents militaires qu'ils y déployerent, nous eſt connue principalement par le récit que nous en a laiſſé celui qui la gagna. Frontin

nous a également donné quelques obſervations, bonnes à joindre à celles que Plutarque nous a de même appriſes ſur cette grande journée; c'eſt à-peu-près à ces ſeuls Écrivains, que nous ſommes réduits pour avoir des détails un peu authentiques ſur une bataille qui fixa le ſort du monde connu.

Le Maréchal de Puyſégur, ayant voulu nous faire connoître à fond cette importante action, nous a tracé un plan de cette bataille. Par malheur, le terrein paroît lui avoir été aſſez peu connu, ainſi qu'à l'Auteur de la Diſſertation ſur cette bataille, inſérée dans le ſupplément de Folard. Il ne l'eſt pas même encore d'une maniere bien ſatisfaiſante, malgré les ſçavantes recherches géographiques du ſçavant Damville.

Tout ce que nous en ſçavons, c'eſt que Pharſale eſt dans une plaine, à laquelle elle donne ſon nom. Cette plaine eſt ſi peu loin de Scotuſſe, que

César, las de provoquer inutilement Pompée au combat, avoit ordonné qu'on ſe mît en marche, pour s'y rendre, ſuivant Plutarque, lorſque ſes Coureurs lui ayant rapporté que Pompée étoit enfin décidément ſorti de ſes retranchements, il réſolut de ne pas perdre cette occaſion de le combattre.

Dans la plaine de Pharſale, coule un ruiſſeau dont les bords ſont aſſez eſcarpés : le camp de Pompée étoit placé de maniere à s'aſſurer la libre diſpoſition de ſon eau : ce Général paroît s'être ſervi avec capacité de ce ruiſſeau, pour y appuyer ſon aile droite, & en couvrir le flanc : de cette maniere, il eut la poſſibilité de porter les ſept mille hommes de cavalerie, que César & Plutarque lui donnent, entiérement ſur la gauche (1).

(1) Dans le calcul que Céſar nous a laiſſé de ſes forces à cette bataille, il paroît s'être gliſſé de l'inexactitude.

Ses Légions, dont il paroît avoir été peu sûr, d'après ce que nous a

---

Il nous instruit d'abord qu'il s'embarqua avec sept légions, & qu'il débarqua tous ses gens, *sans avoir perdu un seul navire :* (*Comment. pag.* 326) qu'ensuite il avoit rejoint Antoine auprès de Nimphie, & le secours qu'il lui amenoit, *composé de quatre légions & huit cents chevaux*, & que ce Lieutenant avoit renvoyé les vaisseaux de transport à *Brindes*, *pour amener le reste :* (*ibid. pag.* 340) à la vérité, il ne parle plus *de ce reste*, mais, de son aveu même, il avoit alors onze légions & huit cents chevaux. Les détachements de Sabinus & de Cassius pour l'Etholie & la Thessalie, qu'il nous apprend avoir été d'une légion, de cinq cohortes & de quelque cavalerie, n'ayant pas rejoint César avant la bataille, le nombre de ces détachés diminuoit d'autant ses forces. Les Soldats qu'il perdit dans les événements malheureux de Dirrachium, les trois cohortes qu'il laissa à Orique, (*Comm. pag.* 346) & celui de quelques autres petites garnisons, l'affoiblissoit encore : mais il est aisé de se faire une idée de leur nombre, en voyant que Crastinus s'élança sur les ennemis, à la tête d'un manipule « *composé de cent vingt Soldats* » (*ibid. pag.* 376.)

Comme on sçait que la légion avoit trente manipules, il est aisé de calculer la force de celles de César; par la proportion de cent vingt, chaque légion devoit être de trois mille six cents Soldats. D'après ce calcul, César devant avoir neuf légions & cinq cohortes, auroit eu trente-quatre mille deux cents hommes.

A la vérité, comme il nous apprend également que la neuvieme fut fortifiée de sa huitieme, *à cause qu'elle étoit fort affoiblie par les combats de Dirrachium*, (*ibid: pag.* 375) on peut diminuer quelque chose de ce total; mais on peut difficilement lui retrancher plus de mille huit cents hommes, ou d'une demi-légion, puisque César nous dit lui-même, qu'à ces combats où il n'évita d'être entiérement défait que par l'excessive précaution de son rival, à se garder des embuscades, *il n'avoit perdu que neuf cents soixante hommes d'infanterie, & quatre cents de cavalerie*, (*ibid.* 363.)

dit Plutarque, « qu'*elles étoient déjà* » *en désordre avant que l'action s'en-* » *gageât* » (1), & que ce fut par cette

Ainsi d'après ce calcul, l'armée de César a dû être environ de trente-deux mille hommes d'infanterie, sur lesquels en prenant deux cohortes pour la garde du camp, (*ibid pag. 335*) ou sept cents quatre-vingt hommes, il auroit resté plus de trente & un mille fantassins pour le combat. Ce nombre étant bien moins disproportionné avec cinquante-cinq mille, que celui de vingt-deux mille, est non seulement plus conforme à celui des légions, mais rend encore l'avantage de César plus vraisemblable : Plutarque même semble autoriser la réformation de cette erreur : en effet il nous apprend que *César fut rejoint par Antoine, à la tête de vingt mille hommes de pied & de huit cents chevaux.* (*Plut. vie d'Antoine, pag. 659.*) Ce nombre d'hommes se rapporte entiérement à celui dont étoient composées les légions : César nous ayant appris qu'Antoine avoit lors de sa jonction avec lui, quatre légions & huit cents chevaux, Plutarque les a supposées être chacune de cinq mille hommes : on voit donc que l'évaluation du nombre des Soldats de César est encore bien au-dessous de celle où elle pourroit être portée, d'après le calcul de Plutarque. Ainsi nous ne faisons aucun tort à César, en réformant une faute glissée dans ses Commentaires, par les Copistes qui n'auront mis que deux X X au lieu de trois, & par conséquent substitué X X I I à X X X I I mille.

Quelque respect qu'on ait pour les talents de ce grand Homme de guerre, même après avoir lu tout ce que Plutarque nous dit de la défectueuse composition de l'armée de Pompée, (*in Pompeio, pag. 113*) il faut encore que des légions qui avoient pensé remporter la victoire, si leur chef avoit sçu vaincre, de l'aveu même de César, ne fussent pas supérieures de plus du double de nombre, pour qu'on puisse croire qu'elles aient été battues d'une maniere aussi décisive qu'elles le furent à Pharsale.

(1) Plutarque.

raiſon, qu'il les empêcha de courir au-devant de celles de Céſar, étoient rangées, ſans doute, encore par cette même raiſon, *ſur dix de hauteur* (1).

Cette formation diminuant la largeur de leur front, rend plus vraiſemblable le choc des deux armées; ſur-tout en ſuppoſant que le nombre des Soldats de Céſar, étoit au moins de trente mille hommes, comme nous le rendons vraiſemblable dans la note précédente: s'il n'étoit que de vingt-deux mille, comme les Commentaires le diſent formellement, comment ce petit nombre auroit-il pu s'empêcher d'être pris en flanc, à dos, & d'être détruit par un nombre ſupérieur de bien plus du double?

Céſar avoit rangé ſon armée de maniere à ce que ſes diviſions répondiſſent à-peu-près à celles de l'ennemi. Si ce dernier avoit eu l'avan-

(1) Frontin.

tage du nombre auſſi décidément en ſa faveur, ce Dictateur auroit été obligé de faire des diſpoſitions pour éviter d'être pris en flanc, & il paroît qu'il n'en prit que contre la cavalerie, qui vouloit effectivement lui gagner le flanc droit.

Ses diſpoſitions, à cet égard, ont toujours été une eſpece de problême militaire. Preſque tous les Auteurs qui en ont parlé, ont été ſi embarraſſés de fixer la ſignification des mots de *prima*, *ſecunda*, *tertia*, *quarta acies*, qu'ils les ont traduits par premiere, ſeconde, troiſieme & quatrieme ligne. D'Ablancourt, entre autres, n'y a pas manqué; mais en n'admettant point encore cette incorporation des manipules dans les cohortes, que tant d'Auteurs modernes aſſurent, ſans fondement, à ce qu'il nous ſemble, exiſter alors: en conſidérant les légions, telles qu'ils conviennent qu'elles étoient encore du temps de

de Jugurtha, peu d'années avant le temps de Pharsale, on verra que ces légions désignoient leurs Hastaires par *prima acies ;* leurs Princes par *secunda acies ;* & leurs Triaires par *tertia acies*. César ayant rangé ses légions, dans l'ordonnance accoutumée, devoit donc se servir du mot *tertia acies*, pour désigner ses Triaires. Comme sa dixieme légion formoit son aile droite, & que son flanc n'étoit couvert que par une cavalerie, par trop inférieure en nombre à celle de Pompée, c'étoit sur ce point décisif qu'il falloit faire des dispositions assez sçavantes, pour pouvoir suppléer à ce grand inconvénient.

Cette dixieme légion n'avoit qu'une cohorte de Triaires, parce qu'on a vu, planche premiere, que chaque légion n'en avoit qu'une : celles qui étoient derriere les autres légions étoient peu utiles, soit que César ait combattu en ligne pleine, en portant ses Princes

dans les intervalles des Haſtaires, ſoit même qu'il ait formé ſon armée en échiquier ; ainſi l'attention qu'il eut de joindre à cette cohorte de Triaires, que nous ſçavons avoir été principalement armés de piques, ou *de gros pieux*, comme le dit Frontin (1), celles de ſes autres légions, & d'en former ce corps qu'il déſigne par *quarta acies*, prouve ſa capacité à tirer parti de tous ſes avantages, & par conſéquent ſon talent pour la guerre. Ce corps compoſé de ſix cohortes, devoit s'étendre au moins derriere tout le front de ſa dixieme légion, & occuper autant de terrein qu'elle : peut-être même qu'il les avoit formées en colonne, derriere l'extrémité de ſa gauche, pour arriver plutôt ſur l'ennemi, & qu'il a déſigné cette formation, par le mot de *quarta acies*, attendu qu'il ne nous ſemble

(1) Frontin.

pas avoir lu dans aucun Auteur ancien, un seul mot qui puisse signifier *une colonne de troupes.*

Le soin qu'il prit de cacher ce corps aux ennemis (1), prouve qu'il avoit

(1) « Il fit venir habilement de la queue de sa bataille » six cohortes, lesquelles il mit en embûches derriere » sa pointe droite, ayant premiérement bien instruit les » Soudards de tout ce qu'ils auroient à faire quand la cava- » lerie des ennemis viendroit commencer la charge.... les » gens de pied du milieu de la bataille, étant déjà attachés » au combat de main, les gens de cheval de la pointe » gauche de Pompeius marcherent aussi fiérement, élar- » gissant leurs troupes pour envelopper par derriere la » pointe droite de l'armée de César. Mais avant qu'ils com- » mençassent à charger, les six cohortes que César avoit mises » en aguet derriere lui, *se prirent à courir droit à eux*,..... » tâchant de leur en (de leur pique) donner droit devant » les yeux, comme César leur avoit enseigné ». (Plutar. *in Cesar. pag. 261,*) & encore *in Pompeio :* « César fit venir six » enseignes qu'il mit derriere sa dixieme légion, leur enjoi- » gnant qu'ils ne bougeassent aucunement, de peur que les » ennemis ne les découvrissent ; mais si-tôt que la Gendar- » merie des ennemis viendroit à charger, qu'*alors courant* » *de roideur*, ils se jettassent sur les premiers rangs, » sans toutefois lancer leurs javelots...... & en donner » aux yeux & visages des ennemis, pour ce que ces beaux » danseurs ici mignons, *n'attendront jamais*, de peur que » ne *leur gâtiez leurs beaux visages & leurs beaux teints* ».

On nous objectera peut-être que Plutarque parlant de javelots à lancer de loin, n'a pu désigner un Triaire, armé principalement d'une demi-pique : mais César ne parlant point de l'espece d'armes dont faisoient usage les cohortes, formant la *quarta acies*, il faut redoubler d'attention pour entendre Plutarque sur ceci. En usant de cette précaution,

raiſon d'attendre la victoire principalement de ſes efforts.

A la vérité, la maniere dont ces cohortes s'y prirent pour l'obtenir, ayant été « de donner bruſquement » (ce qui eſt expliqué *courir de roideur*, par les expreſſions de Plutarque,) eſt ſi contraire aux idées que nous avons de la meſure des forces de l'infanterie, avec celles de la cavalerie : toute ligne ou tout corps d'infanterie ſeroit à préſent ſi loin d'obtenir des ſuccès, en chargeant à la courſe une ligne

---

on verra que ces javelots étoient deſtinés à lancer de loin, ce qui convient aux *pilums* : mais on verra encore qu'ils étoient deſtinés de plus à frapper les cuiſſes à coups de main, emploi qui ne pouvoit être rempli que par ces demi-piques de Triaires.

Dans la diſſertation ſur la bataille des Romains, placée à la ſuite de Frontin, après grand nombre d'inexactitudes ſur la formation des légions, entr'autres ſur celle des manipules des Triaires qu'on aſſure n'avoir été que de ſoixante, ſans citer la moindre autorité, l'Auteur eſt abſolument de notre avis ſur la nature des troupes qui formoient cette quatrieme ligne, en aſſurant qu'elle étoit compoſée de Triaires. Cette aſſertion eſt appuyée ſur l'uſage que les Triaires avoient adopté de frapper leurs ennemis au viſage, dans le combat, avec les gros pieux dont ils étoient armés. (*Frontin*).

de cavalerie, que rien ne peut prouver plus victorieusement, suivant nous, combien la cavalerie des anciens étoit peu respectable.

Ce qui paroît bien certain, c'est que la charge de ces six cohortes, composant au plus deux mille deux cents vingt fantassins, fit non seulement plier les six mille quatre cents Cavaliers de Pompée (1); mais les renvoya si bien du champ de bataille, que tous ses armés à la légere furent taillés en pieces; & que cette *quarta acies*, après avoir dépassé l'infanterie, en poursuivant cette cohue de cavalerie & d'infanterie légere, se trouva à portée de charger en queue les légions de Pompée, qui, formées sur dix de profondeur, avoient attendu le choc de celles de César, & les

(1) Quelques Auteurs assurent que Pompée avoit placé six cents Cavaliers à son aile droite : en admettant cette assertion, il ne devoit en avoir que six mille quatre cents à son aile gauche.

« *avoient reçues fort bien* » (1), tant qu'elles n'avoient été attaquées que de front. Toute leur bravoure ne put tenir contre cette nouvelle charge ; & la pointe de l'aile gauche de Pompée ayant été ainsi bien vîte rompue, les Généraux perdirent assez la tête, pour ne pas faire charger eux-mêmes le flanc de cette attaque en queue, par quatre de leurs dix rangs (2). N'ayant fait aucune des manœuvres qui leur auroient donné les moyens de tirer quelque parti de la supériorité du nombre, leur ignorance ou leur négligence furent punies par la défaite la plus complette.

Plutarque & les autres Auteurs qui ont parlé de ce grand événement, conviennent tous que Pompée se retira

(1) Commentaires, page 376.

(2) Nous n'avons vu que dans Frontin ce détail intéressant de la formation des légions de Pompée ; mais s'il satisfait notre curiosité à cet égard, il n'est pas aussi instructif sur celle des légions de César, & il garde à cet égard le plus profond silence. (*Frontin, tom. 3, pag. 86 & suivantes.*

honteusement du combat, dès qu'il vit sa cavalerie en fuite. Peut-être cet exemple inspira-t-il à ses Lieutenants l'instinct de l'imiter ? peut-être le motif de cette lâcheté, dont on trouve peu d'exemples chez les modernes, avoit-il sa source dans la crainte d'être pris prisonnier, & assujetti ainsi à la honte de paroître aux yeux de ses compatriotes, enchaîné à la suite du char de son vainqueur? Ce qui est certain, c'est que si la façon de penser d'alors étoit propre à autoriser de pareilles foiblesses, elle étoit bien peu estimable.

On voit donc dans cette bataille, que les anciens les mieux exercés, regardoient comme un avantage de charger *en courant*, non seulement d'infanterie à infanterie; mais même qu'à Pharsale, la charge d'une infanterie, exécutée ainsi contre un corps de cavalerie de plus du double, avoit procuré le gain de la bataille.

Quel Général de nos jours ſeroit aſſez peu inſtruit de l'uſage qu'on doit faire de ſa cavalerie, pour la laiſſer ainſi ſe faire battre par de l'infanterie, qui la chargeroit *en courant?* Cependant on ne peut nier que notre infanterie moderne eſt bien plus redoutablement armée avec ſon fuſil & ſa baïonnette, que les légionnaires ne l'étoient avec leurs *pilums*, leurs courtes épées & leurs boucliers, ou même que les Triaires, avec leurs demi-piques (1).

Pour completter notre inſtruction, il ſera bon de remarquer que ces légions enfoncées & miſes en déroute, devoient avoir du moins la reſſource de ſe ſauver dans leur camp. Les ſept cohortes, c'eſt-à-dire à-peu-près deux mille cent hommes que Pompée y avoit laiſſés pour le garder, devoient aſſurer leur retraite.

(1) Sans doute la formation ſur trois rangs eſt loin de la rendre ſuſceptible d'une auſſi grande impulſion que celle des légions de dix au moins de hauteur.

Ce corps frais & reposé devoit bien suffire pour garder une enceinte de terrein, entourée d'un fossé de *neuf pieds de profondeur;* de dix à douze de largeur ; avec un parapet de quatre à cinq, garni d'une haie serrée de ces pieux, que Polybe préfere, avec raison, à ceux des Grecs (1).

Sous la protection de ces cohortes, une grande partie des fuyards auroit dû trouver un asyle; sur-tout si Pompée, rappellant enfin ses devoirs de Général & de brave homme, étoit venu se mettre à leur tête : mais son sens *étoit troublé par les Dieux*, nous dit Plutarque, (croyant apparemment excuser ainsi sa lâcheté,) au point qu'il s'enfuit; & qu'ayant donné aux Soldats ce dangereux exemple, ils s'enfuirent aussi comme lui.

Dans un désordre aussi affreux, l'armée de Pompée eut quinze mille

(1) Polyb. Lib. 17, pag. 619.

hommes de tués & vingt-quatre mille furent faits prisonniers.

On voit que l'empire du monde se décidoit alors à bon marché. César n'avoit employé que quarante jours pour se rendre maître de toute l'Italie : si nous en croyons ses Commentaires, il ne lui fallut que vingt-trois mille hommes, pour remporter sur cinquante-sept mille, la grande victoire dont nous venons de rendre compte.

D'après ce que nous avons remarqué sur les six mille quatre cents Cavaliers au moins qui furent mis en fuite, avec leur infanterie légere, par deux mille deux cents vingt Triaires au plus, *courant de roideur* sur cette cavalerie, nous nous sommes convaincus que l'instruction militaire des anciens étoit si opposée à la nôtre sur plusieurs points, qu'il est aussi difficile de pouvoir les comparer, que celle des Russes à celle des Turcs.

Pharſale nous offre cependant le grand exemple de la déroute d'une des deux armées la mieux dreſſée, & la plus redoutable qui eût exiſté chez les anciens, détruite par des moyens non ſeulement auſſi éloignés, mais même abſolument oppoſés à tout principe militaire actuel.

Après avoir mis nos Lecteurs en état de prononcer ſur la capacité des anciens, relativement à l'ordonnance, la formation & les manœuvres de leurs troupes dans un jour de bataille; après avoir diſſipé de notre mieux l'obſcurité que la médiocre attention de la plupart des Auteurs; la grande légéreté de leur expoſition; & ſans doute une exceſſive prévention pour des hommes, dont l'éloge eſt preſque toujours une critique plus ou moins directe de ſes contemporains, ont répandues ſur des faits auſſi éloignés de nous, il reſteroit ſans doute de bonnes obſervations à faire

sur la maniere dont ils conduisoient leurs autres grandes opérations de guerre.

Comme elles nous meneroient trop loin, si nous les approfondissions, tenons-nous-en à remarquer que leur méthode pour attaquer & défendre les places, étoit plus fondée sur le courage & l'opiniâtreté des attaquants & des défenseurs, que sur des moyens sçavants & réfléchis.

Les fortifications de leurs Villes ne consistant qu'en une simple enceinte de murailles, flanquées sans proportions certaines, de tours un peu plus ou un peu moins élevées, présentoient à l'attaquant la facilité d'élever des machines encore plus hautes que la sommité de ces murs & de ces tours.

Cette idée si simple, amena l'usage des terrasses. Ce fut par ce moyen ingénieux, que César après avoir pris Alexia, termina enfin ce siege de

Marseille, devenu si fameux sous la plume de Lucain.

Celui de Jérusalem finit de la même maniere (1).

Lorsque ces terrasses étoient élevées au-dessus des murs & des tours, les assiégeants accablant tout ce qui paroissoit sur le parapet à coups de pierres, de traits, & sur-tout de ces inventions brûlantes qui ne furent imaginées qu'un peu tard, parvenoient à jetter des ponts de communication de leurs terrasses aux murs, & à pénétrer ainsi dans la Ville assiégée.

Les béliers étoient mis en usage, lorsque les murailles étoient peu solides. Si les assiégés avoient négligé cette indispensable précaution, alors à force de les frapper avec ces machines, on parvenoit à les abattre, & les assiégés se trouvoient exposés à toutes les horreurs ordinaires dans le sac des Villes.

(1) Joseph, guerre des Juifs.

Pour s'oppoſer aux terraſſes, on avoit encore trouvé le moyen de la ſape. Mais comme il ſervoit également aux aſſiégeants pour détruire les murailles, il nous paroît ne pas devoir nous arrêter plus long-temps.

L'art de conſtruire des ouvrages extérieurs, celui même de creuſer des foſſés au pied de ces murailles, ne paroît nullement avoir été connu, ni par conſéquent avoir été mis en pratique.

Si Démétrius ſe fit appeller *Poliocertes*, la machine qu'il avoit employée pour le ſiege de Rhodes, n'étant, comme les tours roulantes, dont on dit que Cyrus ſe ſervit à la bataille de Tymbrie, qu'un énorme & groſſier ouvrage de méchanique, ſemble prouver que dans ce temps, la force du corps étoit bien ſupérieure à celle de l'eſprit.

Celui qui regnoit alors étant de s'abandonner ſans réſerve à ſes paſ-

ſions, dirigeoit la conduite des Rois & des Généraux, au point de leur faire ſans ceſſe commettre les imprudences ſans nombre, dont nous avons relevé quelques-unes dans les plus fameuſes batailles de l'antiquité. Cette même influence ſe faiſoit ſentir dans les ſieges, & ſur-tout dans celui de Tyr.

Le ſuccès y ayant couronné l'audace d'Alexandre, lui donna ſans doute celle de croire que rien ne pouvoit lui réſiſter, & le fit agir en conſéquence.

Il eſt facile de ſe rendre compte des motifs qui ont amené tous ces événements, alors ſi grands & ſi vantés; mais il l'eſt beaucoup moins de ſe faire une idée de la maniere dont les Séſoſtris, les Cyrus, les Crœſus, les Artaxerces venoient à bout de faire ſubſiſter l'effroyable multitude qu'ils traînoient après eux.

Si dans des temps plus récents, nous n'avions pas les exemples des Gengis,

des Aureng-Seeb, des Moutezumes, des Atabaliba, nous pourrions soupçonner que l'imagination si vive des Grecs a plus contribué à ces calculs, que l'exactitude sévere de l'Histoire.

Le temps des Croisades nous offre bien encore des multitudes innombrables, se rassemblant en corps d'armée; mais la promptitude avec laquelle la famine vint à bout d'en purger la terre, nous fait voir combien ces énormes troupeaux d'hommes durent peu, & sont vîte dissipés.

D'après cela, il paroît que les anciens n'avoient d'autres moyens, pour pourvoir à la subsistance de leurs armées, que ceux qui leur étoient fournis par le hasard. La grande sobriété, dont ils étoient capables, ne les mettant pourtant pas en état de vivre de rien, la disette, les maladies contagieuses qui en sont la suite, venoient bientôt se faire sentir, & emportoient cette multitude, & ces chefs

eux-mêmes,

eux-mêmes, qui n'avoient pas eu la prévoyance de pourvoir au besoin de leurs armées. Quelques Capitaines seulement doivent être exceptés de cette observation générale : César, entr'autres, ne paroît jamais avoir fait d'expéditions, avant d'avoir établi des magasins, & fortifié une place d'armes. A l'égard des plans de campagne, ils se réduisoient, chez les Grecs, à projetter une invasion : les plus habiles de leurs Généraux ramassoient à la hâte une armée composée de ce qu'il y avoit de plus leste dans leurs Villes ; avec cette multitude ainsi rassemblée, ils n'avoient pour principal objet que de livrer bataille, ou de ravager le territoire ennemi.

Un mois ou deux suffisoient grandement pour des opérations aussi simples. Après avoir battu, ou avoir été vaincus, ceux qui restoient se retiroient dans leurs Villes, qui leur servoient d'asyle, en cas que le vain-

queur ne vînt pas les y forcer.

Lorſque Philippe adopta de plus vaſtes projets ; lorſqu'il voulut ſéduire la Grece, pour parvenir à la ſubjuguer, il fallut ſouvent *faire entrer ſon mulet chargé d'or*, & adopter un plan de combinaiſons plus ſuivi, plus profond, à l'aide duquel ſon fils parvint bientôt à l'exécution de ce grand deſſein.

Les Carthaginois & les Romains, ayant fait la guerre aſſez éloignés de leur pays, avoient été forcés de prendre des précautions plus réfléchies. C'eſt un ſujet d'étonnement pour tout Militaire, que de voir Annibal non ſeulement établir le théâtre de la guerre au milieu d'un pays ennemi ; mais encore s'y ſoutenir avec des forces décidément inégales, pendant une aſſez longue ſuite d'années.

L'étonnement redouble, lorſqu'on voit cet habile Général y reſter encore, après les différents échecs que

Fabius & Marcellus lui firent éprouver; & sur-tout après que la défaite de son frere ne lui eut plus laissé le moindre espoir de tirer aucune subsistance de ses derrieres.

Nous avons vu que ce grand Homme de guerre, après avoir prouvé combien il sçavoit tirer parti des positions, parut avoir totalement oublié cette science, dans la journée de Zama: cédant alors à l'esprit de son siecle, & peut-être aux ordres du Sénat de Carthage, il fit la faute irréparable de se mesurer avec Scipion, dans une vaste plaine, en se mettant trop en avant des défilés des montagnes, pour pouvoir s'en servir à faire sa retraite en cas de malheur.

Cette science des positions, ne paroît avoir été que très-foiblement entrevue par ces mêmes anciens: on trouve, à la vérité, quelques exemples, tendants à prouver qu'ils connoissoient l'avantage que donne la posses-

ſion des hauteurs ; mais ſi l'on voit Epaminondas, le dernier Philippe & quelques autres Généraux chercher à en tirer parti, nous voyons le plus grand nombre les négliger, & ſe camper au milieu d'une plaine, peut-être pour être plus à portée de l'eau.

Sans doute que les beſoins d'un climat brûlant, impoſent la loi de s'en procurer ; ſans doute que dans les pays où les Grecs & les Romains ont fait la guerre, l'eau eſt bien plus rare que dans nos climats ſeptentrionaux ; mais il ſemble que la véritable raiſon qui les décidoit ſur cet emplacement de leurs camps, étoit d'être toujours dans un lieu où ils puſſent ſe livrer à leur ardeur de batailler.

Nul exemple chez eux de ces poſitions ſçavantes, par leſquelles on parvient à couvrir tout un pays ; à empêcher que l'ennemi n'y pénetre, & à le forcer de conſumer tout le temps de ſa campagne, à ne faire que

des marches & des contre-marches inutiles.

La guerre défensive n'a été connue dans l'antiquité, que par quelques exemples de Marius, de Sertorius & de César. La foule des autres anciens Capitaines n'a jamais fait, ni sçu faire qu'une guerre offensive.

La précaution si simple de garder leurs camps par des Gardes placées sur les débouchés qui y conduisent, ne leur étoit pas plus connue, que l'art d'ajouter des ouvrages extérieurs aux murailles de leurs Villes.

Comme il a fallu beaucoup de temps & beaucoup de réflexions pour parvenir à donner des regles fixes sur ce grand art, elles ne pouvoient pas être encore bien connues, dans une époque où la jeunesse des sociétés, & le peu d'expérience générale, avoient rendu l'instruction encore trop rare. En tout, le génie des anciens ayant été plus brillant que solide & réfléchi,

il eſt auſſi ſimple de les voir plus agir que raiſonner, qu'il l'eſt de voir un jeune homme, dans la vivacité du bel âge, ſe conduire bien plus d'après ſes ſenſations, que d'après ſon jugement.

Les paſſions exerçant tout leur empire ſur ces premiers hommes, on les voit ſe livrer tour-à-tour à la colere ou à la généroſité; à la crainte ou à la clémence. Enfin ayant eu tous les vices & toutes les qualités de la nature, l'art de la guerre qui demande tant de réflexions & tant de combinaiſons, n'a pu être connu d'eux que d'une maniere aſſurément fort incomplette.

Cette ardeur dont ils étoient ſans ceſſe animés, juſqu'à ce que le découragement le plus décidé vînt tout-à-coup s'emparer de leurs idées, leur donnoit autant de facilité pour dreſſer des embuſcades, que cette même trempe d'eſprit les rendoit peu

propres à employer les précautions néceſſaires pour s'en garantir. Rien de plus ordinaire alors, que des ſurpriſes d'armées en plein jour & en pleine marche; de camps ſurpris & enlevés. Les deux des Carthaginois brûlés par Scipion, & les deux armées qu'ils renfermoient, entiérement exterminées, prouvent combien il étoit facile alors d'obtenir les plus brillants triomphes.

Ceux qui le furent par Annibal ſur les Romains, & celui de Scipion ſur ce dernier, ayant été dus, en bonne partie, à la cavalerie; ainſi que ceux de Séleucus contre Antigone; des Parthes contre Craſſus; avoient fait voir la grande utilité de cette arme, bien employée. Ce fut ſans doute par cette raiſon, que le nombre de la cavalerie alla toujours en augmentant, depuis même que la bataille de Pharſale eut montré bien démonſtrativement combien une cavalerie peu

aguerrie, & n'ayant pour armes principales qu'*une extrême présomption*, est peu redoutable.

Du temps d'Arrien, c'est-à-dire, dans le siecle d'Adrien, les Huns, peres & précurseurs de nos Tartares modernes, faisoient, ainsi que ces derniers, des irruptions très-dangereuses pour les provinces exposées à leurs courses. Chargeant en corps de quarante à cinquante mille Cavaliers, une masse aussi pesante venoit souvent à bout d'enfoncer des légions, réduites insensiblement à la moitié de leur ancien nombre de combattants, & ne se formant le plus souvent que sur six de hauteur.

Les armes si redoutables du *pilum*, de la longue & forte épée, n'étoient plus parmi eux d'un usage universel. Les Soldats, accoutumés à donner & à ôter l'empire, avoient secoué le joug de l'ancienne discipline, & ôté du service tout ce qui gênoit, &

leur molleſſe, & leur peu de forces.

Dans l'ordre de bataille que nous a laiſſé Arrien, de ſa diſpoſition contre les Huns, il paroît s'occuper principalement de garantir ſes légions de la peſanteur du premier choc. Au lieu de faire ſoutenir la cavalerie par l'infanterie, ſuivant la méthode que nous avons vue adoptée à Pharſale par Céſar, Arrien place ſa cavalerie, à portée de ſoutenir ſon infanterie.

Tel étoit l'état où les anciens avoient porté l'art de la guerre, juſqu'à Arrien. Si les études des Tacticiens dont Xénophon, Strabon & Plutarque vantent tant les travaux, parvinrent à établir des regles ſur les rapports qui doivent exiſter entre les différents corps d'une armée; regles qui pourroient être appliquées en partie avec ſuccès à celles des modernes : ſi Onozander, Elien & les autres, dont Arrien fait l'énumération, paroiſſent quelquefois préſenter des vues dont

il pourroit être utile de faire entrer une bonne partie dans nos exercices, *ſur-tout pour attaquer : ſi ces vues* ont été miſes en uſage par Frédéric, & ont produit en ſes ſçavantes mains cet ordre d'attaque oblique & par échelons, auquel nous ſommes encore ſi peu accoutumés, il n'en eſt pas moins certain que ces bons principes théoriques n'avoient pu leur faire éviter les défauts & les vices que nous avons été obligés de remarquer : & il n'en eſt pas moins démontré que c'eſt à ces cauſes qu'il faut attribuer les pertes affreuſes dont l'Hiſtoire a été forcée d'enſanglanter ſi ſouvent ſes annales.



CHAPITRE II.

Décadence de la Discipline Militaire. Principaux effets de ce changement sur les grandes opérations de guerre.

SECTION PREMIERE.

Supériorité que la cavalerie prend peu-à-peu sur l'infanterie, jusqu'à la destruction totale de la Discipline Militaire.

LA cavalerie des Scytes, après avoir prouvé sa bonté par sa maniere de *combattre même en fuyant*, par les fleches qu'elle sçavoit alors décocher avec autant de justesse que si elle avoit chargé de front, avoit perdu sa réputation d'invincible, lorsqu'Alexandre la battit au-delà du Tanaïs (1).

Nous avons vu que celle des

(1) Q. Curce, Liv. 7.

Numides, quoiqu'inférieure de beaucoup en armure & en chevaux, avoit pourtant infiniment contribué aux grands succès d'Annibal sur les Romains : ce ne fut que lorsque Scipion eut prouvé son habileté & son application en instruisant si bien la sienne, & sans doute en augmentant l'ancien nombre, *de deux ou trois cents chevaux par légion*, qu'il parvint à décider la fortune de son côté, dans ses campagnes d'Espagne, jusqu'à ce qu'il l'eût irrévocablement fixée en faveur de Rome, par la grande journée de Zama.

Lorsque Flaminius & Paul-Emile se mesurerent avec les Macédoniens, il ne paroît pas que la cavalerie des deux partis ait beaucoup influé sur le sort des deux batailles qui rendirent cette Macédoine, *conquérante de l'Asie sous Alexandre*, assujettie au pouvoir d'un Préteur Romain.

Sans doute que Philippe, & sur-tout

Persée, ne sçurent point du tout tirer parti de la sage division qu'avoient faite les Grecs de leur cavalerie, en cataphractes, ou pesamment armés, & en cavalerie légere.

Il paroît que celle des Parthes étoit formée à-peu-près sur les mêmes principes.

Ces hommes d'armes *bardés & armés de toutes pieces* (1), se servant de l'arc, du bourdon, ou de la lance: maniant assez bien leurs chevaux, « *pour les faire reculer de maniere à* » *envelopper leurs ennemis de toutes* » *parts*... secondés par les chevaux » légers *épandus çà & là* autour d'eux, » *sans tenir ordonnance, mais tirant* » *également de longues & fortes fle-* » *ches* », devoient être bien redoutables pour les légions Romaines. Le petit nombre de cavalerie qui accompagnoit ces dernieres, étant com-

(1) Plutarque, vie de Crassus.....

posé d'étrangers, & sur-tout de Gaulois, à la journée où Crassus fut si complettement défait, étoit si mal armé défensivement & offensivement, qu'il leur étoit presque impossible de ne pas succomber. Une aussi rude leçon ne paroît pas avoir servi de grand chose aux Romains. Nous avons vu leur plus grand Capitaine, n'avoir à Pharsale que *mille chevaux*, & son rival avoir dressé assez mal les sept mille qu'il avoit à lui opposer, pour les laisser battre par de l'infanterie.

Aussi ces mêmes Parthes rabattirent-ils l'orgueil d'Antoine, lorsqu'enivré de sa fortune, il voulut essayer de venger Crassus, & de réparer l'honneur des Romains. Trop heureux d'éviter alors par une retraite très-précipitée, la défaite & la captivité, il ne fit qu'augmenter la gloire de cette brave Nation.

Cette cavalerie Parthe fut incon-

teſtablement alors la meilleure du monde connu.

Les guerres civiles & continuelles des Romains ne leur ayant laiſſé ni le temps, ni l'attention néceſſaires pour remédier à la foibleſſe de l'ordonnance de leur cavalerie, celle des Sarmates, des Huns étoit aſſez redoutable du temps d'Arrien, pour que ce ſage Général ſe crût obligé d'employer les précautions dont nous avons rendu compte.

Il paroît pourtant que cette cavalerie ſi terrible, étant à-peu-près nombreuſe comme celle des Parthes, n'étoit point diviſée en cavalerie peſamment & légérement armée. Son ordonnance (ſi l'on peut donner ce nom à une maſſe confuſe de quarante à cinquante mille chevaux, qui fondoit ſans ordre ſur une ligne d'infanterie, ou de cavalerie, ſans ſçavoir que frapper devant elle, avec la médiocre capacité de tourner

une ligne pour la charger en flanc & en queue;) son ordonnance, disons-nous, la rendit si terrible aux légions Romaines, que ces dernieres, corrompues & dégénérées par la licence des guerres civiles, & soutenues par un trop petit nombre de cavalerie, se laisserent battre par Civilis du temps de Vespasien, & par Dacébale, Roi des Daces, combattant contre Domitien en personne (1).

A la vérité, & ces Daces, & ces Parthes ne parurent plus que des victimes dévouées à la grandeur Romaine, lorsque l'habile & l'heureux Trajan vengea, sur ces deux Nations, les humiliations qu'elles avoient fait éprouver aux Romains.

Les détails militaires de tous ces exploits ne sont pas parvenus jusqu'à nous d'une maniere bien instructive. Echard, Hérodien, ni M. le

(1) Hist. de l'Empire.

Beau,

Beau, &c. n'étant nullement des Polybe.

Tout ce que nous avons pu remarquer dans les différents Historiens qui ont écrit sur le Bas-Empire, c'est que la cavalerie étoit devenue l'arme principale de l'armée, dès le temps de Constantin. Cet Empereur, en venant combattre Maxence, trouve auprès de Turin une armée ennemie, dont la cavalerie de ligne étoit couverte de fer. Ses Historiens nous disent que, pour la vaincre, il ordonna *que ses troupes s'ouvrissent* (1) : un moment avant, ils nous avoient instruit que ce corps de cavalerie étoit au centre de l'armée.

Cette manœuvre de s'ouvrir, peut avoir quelque mérite vis-à-vis d'un escadron : alors si celui qui vient le charger, ne fait pas bride en main

(1) Nazair. Panég. pag. 22, 23, 24; le Sueur, Hist. de l'Emp. le Beau, Hist. du Bas-Empire, tom. I, pag. 165.

avant de s'enfourner dans cette trouée, il doit être battu ; mais cette manœuvre doit être *un peu plus difficile* à faire exécuter par une ligne entiere.

Pour s'en convaincre, il suffira de remarquer que toute ligne de cavalerie ne peut charger qu'à-peu-près pleine, ou qu'ayant des intervalles entre ses escadrons. Comme une ligne pleine tient un front peu étendu, il est possible qu'une partie d'escadrons bien exercés, & sur-tout très-lestes, reculent assez pour qu'un ennemi lourd, pesant & mal-adroit, prenant ce mouvement pour une fuite, se précipite en désordre à la poursuite de ceux que sa présomption lui fait regarder comme des fuyards, & s'enfourne ainsi dans *ce coupe-gorge*. Alors si les escadrons formant la pointe des deux ailes, exécutent rapidement un à droite & un à gauche, pendant que ceux du centre qui ont eu l'air de fuir, ayant

fait un mouvement de caracole en arriere, n'ônt plus besoin que d'un à droite & d'un à gauche, pour former deux lignes perpendiculaires aux extrémités de celle que traçoit leur premier front. Ainsi ces deux lignes se trouvant établies sur les flancs droit & gauche de ces escadrons *qui ne sçavent qu'aller devant eux*, avoient assurément beau jeu pour les battre.

Mais pour qu'une telle manœuvre puisse réussir, il faut que la cavalerie qui tend ce piege, soit aussi manœuvriere, que celle à laquelle elle a affaire, l'est peu. C'est à nos Lecteurs à juger s'il est bien vraisemblable que celle de Constantin en put sçavoir assez pour exécuter un mouvement aussi combiné. A l'égard de celle qui lui étoit opposée, nous sommes loin de douter que son ignorance ne l'exposât pas à se laisser prendre par des pieges encore bien autrement grossiers.

Il nous paroît difficile d'entendre

autrement cette bataille. Comme cette masse d'escadrons, armés de toutes pieces, paroît avoir chargé ensemble, sans doute qu'on avoit déjà changé la maniere accoutumée des Grecs & des Romains. Ces Maîtres de l'Art avoient l'habitude vicieuse de ne faire combattre d'abord qu'un ou deux des rangs ; mais ensuite de se mêler presque toujours sans ordre, sans méthode, de maniere à se trouver absolument hors d'état de caracoler, de porter leurs escadrons sur le point qui paroîtroit le plus foible aux Officiers-Commandants, & à être réduits à combattre tout-à-fait à la barbare, *d'homme à homme.*

Comme on a reproché à Constantin d'avoir introduit, ou laissé introduire beaucoup de relâchement dans la discipline militaire, il sembleroit que la supériorité acquise par la cavalerie sur l'infanterie de son temps, peut avoir été causée par l'esprit de

pareſſe & d'énervement qu'il trouva dans les troupes, & qu'il ne put, ou ne voulut pas leur ôter.

Dans la bataille déciſive qu'il livra à Maxime, près du *Ponte-Mole*, quoique l'infanterie de ce dernier eût été d'abord rompue & miſe en déſordre, l'uſurpateur diſputa encore aſſez long-temps la victoire & l'Empire, avec ſa cavalerie. Ce ne fut que par une derniere charge de Conſtantin, à la tête de la ſienne, que les eſcadrons de Maxence, enfoncés & repouſſés ſur tout le front de leur ligne, furent mis en déroute, & prirent la fuite ſi en déſordre, que ſe précipitant en foule, ſur le ſeul pont de bateaux que cet imprudent Général paroît avoir cru ſuffiſant pour aſſurer la retraite de toute ſon armée, ils l'enfoncerent au moment que Maxence lui-même y paſſoit, & que le fleuve engloutit ce mal-adroit & malheureux rival de Conſtantin.

L'esprit de mutinerie dans les troupes, étant une marque infaillible du relâchement dans la discipline, il est aisé de voir que ces Soldats qui avoient fait & massacré tant d'Empereurs ; qui, après la mort de Constantin même, avoient immolé à leur rage un si grand nombre de ses neveux & parents, n'étoient plus retenus par ce frein, indispensable à imposer à une multitude si ignorante, si féroce, & si disposée à ne connoître d'autre regle, que les desirs les plus ardents, & par conséquent les plus déréglés.

Il paroît que *cette mauvaise discipline* étoit au plus haut degré, lors de la bataille de Singare contre les Perses. Ce seroit perdre son temps, que d'y chercher des notions militaires, de quelque instruction, ainsi que dans celle donnée en Hongrie, dans les plaines de Murza.

Lorsque tous les Historiens de ces

temps, où la barbarie commençoit si fort à s'étendre, assurent que cette derniere bataille détruisit entiérement l'ancienne milice Romaine, qui avoit procuré à cet Empire, tant de gloire & tant de triomphes, ils ont sans doute parlé de celle qui avoit existé du temps de la République : à l'égard de celle qui disputoit alors l'Empire, elle étoit si peu redoutable, qu'on la voit au commencement de cette importante journée de Murza, prête à être insultée par les embuscades les plus grossieres : ensuite elle engage le combat avant la fin du jour, après avoir eu toute liberté de se battre dès le matin : elle s'y livre avec si peu d'ordre & tant d'acharnement, qu'il dure dans la nuit, & que les deux armées mêlées ensemble & confondues, combattent *d'homme à homme*, sans observer ni rangs, ni files, ni cohortes, ni *escadrons* : c'est au milieu d'un si affreux désordre, que la

cavalerie de Constance, sans doute un peu plus ensemble que celle de Magnence, perce les escadrons & les bataillons de ce dernier, & décide sans retour la victoire en faveur de ce Constance qui, alors renfermé dans une Eglise avec un Evêque, étoit assurément bien peu digne de regner sur de braves Soldats.

Ces derniers paroissent avoir été composés alors de ce qu'il y avoit de plus nécessiteux chez les Romains : de Barbares incorporés par une assez fausse politique de tyrans, achetant le trône de ces mêmes Soldats, & le droit de les faire égorger au moindre de leurs caprices, jusqu'à ce que ces derniers, las d'être les victimes de la tyrannie, ou gagnés par des promesses éblouissantes, excitassent une de ces séditions, si communes dans ce temps, & arrachassent à ces despotes, & le trône, & la vie.

L'habitude d'une aussi excessive

licence avoit presque anéanti toute discipline, lorsque ce Julien, si défiguré par des hommes *qui mettoient souvent le mensonge au nombre des vertus* ; si exalté par quelques autres, dont le métier étoit de faire des éloges, entreprit de rétablir quelques-uns de ces anciens principes, qui avoient tant contribué aux victoires des Romains. Il paroît que de son temps, les légions se trouvoient n'être plus que la moitié de ce qu'elles avoient été dans les beaux temps de la République (1). La cavalerie en revanche, paroît avoir été un peu mieux composée. Elle formoit des corps à part, dont les uns, semblables *aux cataphractes des Grecs*, étoient couverts de fer, hommes & chevaux : les autres moins pesamment armés, étoient à-peu-près ce que sont nos Dragons & nos Hussards d'aujourd'hui.

(1) *Voyez* Hist. du Bas-Empire, Hist. de l'Eglise & de l'Empire, Hist. de Julien, Hérodien, Echard.

Dans le récit de la bataille de Strasbourg, où Julien battit les Allemands si complettement, il est beaucoup question de six cents Gendarmes, armés de toutes pieces: ce corps à-peu-près invulnérable, qui devoit percer facilement les plus gros bataillons, est pris d'une frayeur subite, en voyant son chef blessé & renversé, ainsi qu'un autre de ses Officiers: il se détourne du combat, & vient se rejetter sur son infanterie. Ce qui prouve qu'elle combattoit sur une ligne pleine, & à-peu-près en phalange, c'est qu'elle serra ses rangs, de sorte que ces Gendarmes furent obligés de filer le long de la ligne, jusqu'à ce que Julien fût accouru pour les faire remarcher à l'ennemi. Si cette infanterie avoit été en échiquier, suivant l'ordonnance du temps, où les légions étoient plus fortes en nombre, « elle auroit été » obligée de faire remplir les inter- » valles ordinaires entre les Hastats

» & les Princes, pour pouvoir em-
» pêcher ces chevaux couverts de
» fer, de se rejetter entre leurs ma-
» nipules ».

Les Allemands, peut-être à l'imitation des Romains, avoient joint à leur cavalerie, des pelotons d'infanterie légérement armée : il paroît que le fort de l'action se passa entre les deux corps d'infanterie; celui des Romains fut enfoncé à son aile droite, commandée par Julien; mais la premiere légion qui étoit au centre, paroît avoir secouru assez à propos cette aile, pour rétablir les affaires des Romains. Des Historiens peu au fait du militaire, ont écrit « qu'en perçant » *l'aile droite*, les Allemands avoient » pénétré jusqu'à la premiere légion » placée au centre de l'armée » (1). Tout homme de guerre sçachant qu'on *ne peut pénétrer jusqu'au centre*,

(1) Hist. du Bas-Empire, tom. II, pag. 421.

lorſqu'on ne l'attaque pas de front, qu'après avoir roulé & *non percé* une des ailes, verra bien vîte, & l'erreur, & le peu de connoiſſances militaires de l'Auteur. Alors il trouvera bien plus ſimple que la premiere légion ait été attaquée plus vivement que toutes les autres, parce qu'elle *étoit vis-à-vis du centre*. C'étoit à cet endroit, que les Germains plaçant un corps d'élite en avant de la ligne, à-peu-près en forme de coin, devoient être les plus redoutables. Cependant cette premiere légion fut aſſez valeureuſe, non ſeulement pour réſiſter à cette ordonnance, mais même pour pouvoir aller ſecourir celle placée à ſon aile droite.

Nous répétons encore, que ces ſuppoſitions ne ſont pas ſans quelque difficulté ; mais nous répétons également, que nous ſommes loin de vouloir concilier toutes celles qu'on ne ceſſe de rencontrer dans les immenſes

dépôts d'erreurs & de sottises de ces temps d'ignorance : l'entreprise de vouloir répandre la clarté dans des ténebres aussi épaisses, est trop pénible, & paroît trop peu utile, pour que nous voulions la tenter *tout-à-fait*.

Tenons-nous-en à des faits certains. En suivant cette méthode, nous nous démontrerons de plus en plus le grand avantage d'une armée combattant avec ordre & ensemble, sur une, privée de ces grands moyens, par son ignorance & par son peu de discipline. En voici la preuve la plus complette. L'armée Romaine, *malgré ce danger d'être enfoncée*, ne perdit, dans cette longue action, que deux cents quarante-trois Soldats & quatre Officiers : parmi ces derniers étoit ce Commandant des Gendarmes, plutôt tué par la chûte de son cheval, & par la pesanteur de ses armes, que par les traits des ennemis : tandis que les Alle-

mands en laisserent six mille sur le champ de bataille ; en perdirent un plus grand nombre, en essayant de traverser le Rhin ; & furent si dispersés, que le Roi Chnodomaire, Généralissime de l'armée Allemande, fut fait prisonnier.

L'Histoire de ce temps ne nous apprend pas que ces Allemands combattissent comme ces anciens Cimbres & Teutons, que Marius défit si complettement auprès d'Aix & de Verceil ; ni qu'*ils fussent liés ensemble*, au premier rang, avec des *chaînes de fer* (1), pour qu'on ne pût enfoncer leur ordonnance.

Après cette bataille, Julien, devenu l'idole des troupes, sçut profiter de l'ascendant qu'il avoit pris sur elles, pour les rendre plus souples & plus soumises à la discipline. Parvenu peu de temps après à l'Empire, il ré-

(1) Plutarque, vie de Marius.

solut d'en venger l'honneur contre ces mêmes Parthes, qui avoient presque toujours été l'écueil où la fierté Romaine étoit venue se briser.

Sa premiere expédition fut la prise de Maozalmaque, par un moyen qui peint trop bien l'ignorance de ce temps, pour le passer sous silence. Un conduit qu'il fit creuser par-dessous les murs de la Ville, lui donna la facilité de faire pénétrer, par cet étrange débouché, un détachement de ses troupes, pendant qu'il livroit un assaut général. Les Pionniers guidés ou par le hasard, ou par quelque direction, dont l'Histoire n'a pas jugé à propos de nous instruire, ayant dirigé la sortie de ce conduit au milieu de la place publique, les Soldats sortirent de ce puits, & n'ayant trouvé personne qui profitât d'une occasion où il étoit si facile de les faire tous périr, ils allerent prendre à dos les défenseurs de cette Ville infortunée, & les obli-

geant de quitter la défenſe de leurs murailles, l'armée Romaine les eſcalada, & vint ſe joindre à ſon détachement, pour mettre à feu & à ſang cette cité importante.

Mais ſi les Parthes n'entendoient rien à la défenſe des places, il parut bientôt qu'ils ſçavoient mieux faire la guerre de campagne.

Dans la journée mémorable où Julien paroît avoir obtenu quelque avantage ſur eux, il le paya bien chérement, en étant frappé ſi cruellement par une de ces fleches redoutables, que peu d'heures après, une mort aſſez douloureuſe vint finir un regne bien court, mais remarquable à bien des égards.

Depuis la mort de ce Prince, le déſordre & l'anarchie étant portés à leur comble, on ne vit plus que des Soldats, tantôt inſolents, tantôt lâches, commandés par de vils deſpotes ſans caractere & ſans talents; la diſcipline

cipline diſparut entiérement, & les Barbares ayant trouvé le moyen de déchirer l'Empire, s'en arracherent avec fureur les meilleures & les plus riches dépouilles.



SECTION II.

Efforts impuissants des Barbares, pour y suppléer, jusqu'au temps de Charlemagne.

LA grande journée d'Andrinople, où l'Empereur Valérius fut blessé, battu & ensuite brûlé dans la chétive bicoque où il avoit été forcé de se réfugier, prouve que dès le quatrieme siecle, la discipline romaine étoit presque entiérement perdue. En voyant une armée impériale, commandée par l'Empereur en personne, défaite & détruite par des Barbares, chassés de leur pays, il y avoit à peine un an, par d'autres Barbares; n'ayant presque d'autres armes, que celles qu'ils avoient enlevées à une armée romaine, commandée par le Comte Lupicin; en voyant, disons-nous, ces Barbares remporter une victoire aussi complette, il est aisé de se faire une idée du relâchement, de la mollesse,

& de la destruction à-peu-près totale des vertus militaires chez les Romains.

Si nous les voyons remporter la victoire si renommée d'Aétius sur Attila, dont ce Général Romain paroît avoir eu la principale gloire, c'est peut-être parce que l'Historien qui nous en parle le moins mal, est un Archevêque de Ravenne (1), qui, cependant, ne peut s'empêcher de nous apprendre qu'Aétius, à la tête des Romains, commandoit seulement cette gauche, qui sçut s'emparer si à propos des éminences qui se trouvent dans les plaines où cette bataille s'est donnée (2). Nous sommes loin de trouver, dans cette occasion, de grandes preuves de capacité & de science militaire.

(1) Jornandès.

(2) Cette énonciation est sans doute bien vague; mais comme les Auteurs ne sont nullement d'accord sur le lieu où cette action s'est passée, & que les uns le placent en Pologne, d'autres en Auvergne, quelques-uns dans le Toulousain, & plusieurs dans les plaines de Châlons en Champagne, nous ne perdrons point notre temps à les concilier.

Nous n'avons rien trouvé qui ait pu nous inſtruire de l'ordonnance des armées de ces Goths, dont nous venons de voir les premiers ſuccès contre les Romains. Il auroit été au moins curieux de comparer leur armure avec celle des Germains, & de ſçavoir s'ils avoient des armes comparables à cette lourde épée germaine, à la lance & à la fronde, au maillet, au javelot, à la hache & au cateye, avec leſquels ces derniers avoient ſi ſouvent lutté ſi inégalement contre les *pilums*, les épées tranchantes des deux côtés, les piques, les lances & les ſabres des Romains.

Agathias, le ſeul à-peu-près qui nous ait dit quelque choſe de leur tactique, nous apprend que l'infanterie des Barbares étoit aſſez conſtamment au centre de l'armée, formant à-peu-près le coin, ou *l'embolom* des Grecs. La pointe de ce coin étoit formée par cent jeunes hommes choiſis; ils

plaçoient la cavalerie ſur les ailes, & ſouvent, ſans doute par imitation de ce qu'ils avoient vu chez les Romains, ils entre-mêloient parmi leurs eſcadrons, des pelotons d'armés à la légere.

D'après ce que nous avons remarqué de la victoire de ces Goths, chaſſés par les Huns, ſur le Lieutenant de Valens, & ſur Valens lui-même ; & ſur-tout d'après ce qui eſt indiqué par l'Hiſtoire, qu'après leur premiere victoire ſur le Comte Lupicin, ils ſe ſervirent des armes qu'ils avoient arrachées aux Romains vaincus ; ce n'eſt pas adopter de frivoles conjectures, que de croire l'armée des Goths, ſous Alaric, s'emparant de Rome, en étant armée à la Romaine.

Procope, en nous parlant des victoires remportées par Bélizaire & par Narsès, a négligé de nous laiſſer quelques détails un peu inſtructifs ſur la tactique des armées de ce temps ;

mais il eſt facile de s'en faire une idée. Les troupes étoient compoſées d'hommes allant la plupart à la guerre, ſans avoir appris à la faire : les diſpoſitions naturelles qu'ils pouvoient y avoir, ſe réduiſoient à un peu plus, ou un peu moins d'adreſſe & de force. La plus grande partie de ces milices, du temps des Rois de notre premiere & ſeconde race, allant à la guerre ſous la conduite des Leudes, des Evêques & des Comtes, paroît avoir été compoſée d'hommes à pied armés légérement, à-peu-près comme les Gaulois : le grand nombre des Leudes étoit ſans doute à cheval, il en étoit de même de pluſieurs autres. Si la bataille de Droiſſi, en 594, n'eſt point un de ces contes ſi communs dans les chroniques de ces temps d'erreurs & d'ignorance, elle paroît avoir été gagnée par la ruſe d'avoir fait mettre des ſonnettes aux cols des chevaux de la cavalerie,

pour lui donner l'apparence de n'être que des chevaux paissant en liberté, suivant le premier usage des guerriers de ce temps. Ce stratagême, si digne de l'ignorance du sixieme siecle, ayant réussi au point de surprendre l'armée de Childebert sans armes & dans le désordre qui régnoit dans une populace qui ne connoissoit ni ordre, ni discipline militaire, procura à Frédégonde la victoire la plus complette (1).

Dès le temps de Charlemagne, l'armure étoit devenue plus pesante. Le Président de Montesquieu, à qui rien n'a échappé, n'a pas manqué de remarquer que cette raison fit reculer la majorité, fixée chez les Germains à quinze ans, & mise ensuite à vingt-un par les Capitulaires.

(1) Ce fait rapporté par l'Abbé de Vély, auroit dû l'engager à ne pas avancer légérement, « que les armées » Françoises, sous le regne des Mérovingiens, n'étoient » composées que d'infanterie ». (*Tom. I, pag. 307.*) C'est un exemple du peu d'attention avec laquelle il a écrit. Rien ne seroit plus aisé que d'en citer un si grand nombre d'autres, que l'on verroit combien légérement les éloges ont été accordés à ce médiocre Ouvrage.

Mais s'il y avoit des loix civiles, il ne paroît pas qu'il y en eût de militaires, & sur-tout que les milices fussent exercées à des évolutions, ni à des mouvements prescrits par des loix. L'artifice si grossier, & pourtant si heureux, que nous venons de citer, prouve que les armées n'étoient nullement sur leurs gardes, & que rien n'étoit plus facile que de les surprendre & de les détruire.

L'infanterie des Visigoths, armée & exercée à la Romaine, passoit pour la plus redoutable qui fût dans l'Univers : cette nuée de Barbares ne sçavoit que se battre avec l'emportement de la fureur, ou s'abandonner à la frayeur la plus honteuse.

Il est donc à-peu-près inutile d'arrêter nos regards sur le long espace de temps où l'ignorance la plus profonde, ayant rendu la barbarie générale, introduisit la corruption la plus étrange dans tous les états, & ne

laiſſa, aux guerriers de ce temps, qu'un courage féroce, toujours prêt à s'enflammer par une diſpoſition continuelle à la colere & à la fureur.

Si Charlemagne voulut & parvint même peut-être à diminuer infiniment les énormes abus qui s'étoient introduits dans la forme de la levée & de la compoſition des armées, depuis que des hommes plus puiſſants que leurs peres avoient dirigé leurs principaux efforts pour arracher des mains des Monarques quelque partie de leur autorité. Si ces mêmes Leudes en avoient auſſi-tôt abuſé, au point de paſſer preſque ſubitement de l'autorité modérée de Chefs, à celle de ces tyrans dont Rome & Conſtantinople ſubiſſoient le joug intolérable. Si ce grand Homme, en rendant à la claſſe du Peuple, que l'on commençoit ſi fort à mépriſer & à ſurcharger, une partie de ce droit naturel, que ſemble avoir tout homme d'exercer quelque influence

ſur ce qui le regarde perſonnellement, vint à bout de réprimer quelques abus criants d'autorité, chez ceux qui en étoient les principaux diſpenſateurs; ſa mort tarda peu à renverſer le bel édifice, mais trop peu ſolide, qu'il avoit commencé à élever, par la ſorte d'équilibre de pouvoir où il avoit mis les différentes claſſes de la Nation.

Dans ce moment, les Comtes ſe retrouverent aſſez de force pour ne faire ſervir, comme avant ſon regne, que ceux qui n'avoient ni l'argent, ni le crédit néceſſaires pour s'en faire diſpenſer (1). Alors les Soldats furent pris conſtamment dans la plus vile & la plus néceſſiteuſe populace. Sans doute même beaucoup d'entr'eux n'avoient nullement le moyen de ſe procurer « un bouclier, une lance, *& ſpatham* » *& ſemi-ſpatham;* un arc & des » fleches, & les autres uſtenſiles

(1) Obſerv. ſur l'Hiſt. de France.

» militaires d'autres genres, ſçavoir,
» *cuneadas* & *dulatarias*, *taratros*,
» *aſcias foſſorios* & *palas ferreas* (1) », que Charlemagne preſcrit à chaque *Caballarius* d'apporter avec lui, ſuivant la déciſion qui fut accompagnée d'une autre, qui ordonne à tout poſſeſſeur de trente arpents, de faire le ſervice militaire, & que ceux qui en poſſéderoient moins, feroient tenus de s'arranger entr'eux pour en partager la peine & la dépenſe (2).

Mais ces efforts paſſagers de retour à l'ordre, céderent bientôt aux ſecouſſes auſſi violentes que continuelles, qu'exciterent les guerres interminables dont l'Europe étoit déchirée. Si, à l'aide de quelques réformes

(1) Capitul.

(2) Obſerv. ſur l'Hiſt. de France, tom. I. pag. 407. Nous ignorons où Voltaire a pu voir que douze métairies donnoient un Cavalier, ayant pour armes défenſives, un caſque & une cuiraſſe. Eſſai ſur l'Hiſt. générale, tom. I, page 98.

utiles dans la compoſition de ſes Soldats, ce grand Prince vint à bout des Lombards, des Saxons, des Sarraſins, des Goths, des Huns, des Abares, c'eſt que ces derniers avoient des Soldats encore plus mal armés (1), & plus mal diſciplinés que les ſiens. C'eſt que leur maniere de combattre ſe bornant à ſe mêler confuſément, ſans obſerver ni rangs, ni files, ſans pouvoir exécuter par conſéquent le moindre mouvement en corps, & encore moins en ligne, ils devoient ſans ceſſe être battus par ceux qui obſervoient du moins quelques-uns des principes les plus triviaux de l'art de la guerre.

(1) Un Capitulaire de ce Prince défend expreſſément de vendre des cuiraſſes aux Saxons.



CHAPITRE III.

Apperçu des progrès lents du retour à l'ordre, depuis Charlemagne jusqu'à l'usage de la poudre.

LE régime féodal ayant mis les possesseurs de fiefs en état d'envahir toute l'autorité sur les fils des compagnons de leurs peres, ils ne voulurent plus avoir rien de commun avec des hommes que l'orgueil leur faisoit regarder si fort au-dessous d'eux. Pour s'en distinguer d'autant plus, ils prirent la maniere de combattre presque toujours à cheval. En se couvrant de fer, ainsi que leurs chevaux, ils crurent avoir établi de plus en plus leur supériorité sur de vils vassaux, condamnés à combattre à pied, sans pouvoir se servir des épées & des armes défensives, réservées aux seuls Nobles.

Les pauvres roturiers furent ainſi traînés à la ſuite de leurs Seigneurs, ſans autres armes que des frondes, quelquefois des arcs & des épées, des demi-piques, avec un pavois trop petit pour être fort utile.

Dans cet état, ſi peu fait pour combattre avec avantage, ils n'avoient ni les moyens, ni le courage de s'oppoſer aux efforts d'une Gendarmerie, compoſée de tous ceux qu'ils étoient accoutumés à regarder comme leurs maîtres ; ainſi la plus prompte fuite étoit la ſeule reſſource de ces malheureux, appellés alors *vilains*. Heureuſement pour eux que ceux qui s'étoient faits leurs Maîtres, eurent aſſez de pouvoir pour faire réduire le ſervice militaire d'obligation à trente ou quarante jours; il continua d'être auſſi court tant que le régime féodal fut dans ſa pleine activité. La chevalerie fut le ſeul moyen de ſortir de l'obſcurité de ſa condition, & l'on

vit quelquefois des roturiers parvenir à ce grade éminent à la faveur des désordres des guerres éternelles de ces temps.

C'est ainsi qu'à l'excès du mal, touche presque toujours un remede. Sans doute celui de la chevalerie étoit bien insuffisant; mais du moins il maintint, dans les cœurs François, cet amour de la gloire & ces passions nobles qui se trouvent si rarement dans les ames des tyrans ou des esclaves.

On trouve cependant quelque trace de capacité militaire à la journée d'Hastings. Il paroît que les Anglois y combattoient à rangs serrés, comme les Ambrons & les Cimbres faisoient au temps de Marius, & sans doute à une grande profondeur. Cette ordonnance leur avoit fait disputer la victoire depuis six heures du matin, jusques à trois heures du soir: Guillaume employa alors une manœuvre qui prouve qu'il avoit sçu discipliner

paſſablement ſes Soldats. Ayant fait ſonner la retraite, ſes troupes ſe retirerent effectivement dans le déſordre où étoient néceſſairement des corps combattants d'homme à homme : alors cette eſpece de phalange Angloiſe, croyant n'avoir affaire qu'à des ennemis qui s'enfuyoient, rompit cette ordonnance redoutable, & ſe diviſant par pelotons inégaux & ſans ordre, elle ne put réſiſter à l'attaque de l'armée Normande, que ſon Général avoit ſçu inſtruire à ſe rallier aſſez promptement, & avec aſſez d'ordre, pour charger en ligne ces pelotons déſunis, & par conſéquent hors d'état de faire une longue réſiſtance. Il n'eſt pas queſtion de cavalerie dans le récit de cette action ; cependant les Anglois devoient en avoir, & les Normands n'avoient pas dû négliger une partie ſi eſſentielle de leurs forces, dans une action qui devoit ôter ou donner la Couronne à l'un de leurs Chefs.

Le

Le commencement du douzieme ſiecle apporta quelque changement dans la compoſition des armées ; elles commencerent en France à être compoſées en partie de troupes des *Communes.*

Ces nouveaux corps, levés dans les villes qui en avoient reçu le droit du Roi, allerent à la guerre ſous la banniere du Saint de leurs Egliſes, & ſous le commandement de leurs Officiers Municipaux qu'ils avoient élus, commandés eux-mêmes par ceux que le Roi nommoit. Cette nouvelle milice ſe trouvant indépendante de tous autres Seigneurs, elle ne dut pas tarder à devenir ſupérieure en courage, en diſcipline & en armure, aux milices féodales.

L'Allemagne, l'Italie, l'Eſpagne éprouverent bientôt ce grand changement, produit par l'excès où avoit été portée la tyrannie des Seigneurs de fiefs.

Il ne paroît pas pourtant que ces nouvelles milices eussent encore acquis une grande supériorité, lors de la bataille de Bouvines. Ce fut entre la cavalerie des deux armées que se passa tout le fort de l'action. Cette cavalerie étoit couverte de fer, & paroît avoir combattu sur une seule ligne de Chevaliers, derriere laquelle en étoit une seconde composée de leurs Ecuyers (1). Cette premiere ligne s'étant mêlée avec celle qui lui étoit opposée, ne garda plus aucun ordre, aucun ensemble; & ce ne fut plus que la force ou l'adresse de chaque combattant, & non les manœuvres d'une ou de plusieurs bannieres (2), qui déciderent la victoire.

Il a été question dans beaucoup de Traités de tactique, d'un bataillon formé en rond, au milieu duquel le

(1) Mézerai, Villaret, Daniel, Rigord.

(2) Il n'étoit pas question d'escadron alors; chaque Chevalier ayant sa banniere; ou plutôt combattant sous celle de quelque Chevalier Banneret.

Comte de Boulogne se retiroit lorsqu'il avoit chargé, & qu'il fut si difficile d'enfoncer, lorsqu'Othon, après avoir échappé à la mort ou à la captivité par la fuite, l'avoit abandonné à l'impuissante ressource de son courage & de son désespoir. Mais ce n'est pas ici l'endroit où nous pourrons examiner cette manœuvre avec l'attention d'un Tacticien : il nous suffit de remarquer, & la supériorité de la cavalerie sur l'infanterie, & la maniere vicieuse dont elle combattoit.

On voit, à la vérité, que Joinville trouva moyen de résister avec son infanterie croisée à la cavalerie des Sarrasins, lors de la descente de Saint Louis en Egypte. Ayant fait planter dans le sable des piquets ferrés (& non des lances, comme le dit mal-à-propos Vély), de maniere à ce que leurs pointes fussent dirigées contre la cavalerie, cette petite précaution, & celle de se couvrir de ses bou-

cliers, *en ferrant les rangs*, fut suffisante pour arrêter les efforts de six mille hommes de cette cavalerie peu entreprenante, & pour donner au Sénéchal le temps de mettre en bataille tout ce qui n'étoit pas encore débarqué.

On ne manqua pas de donner alors une raison de ces succès, dignes d'un temps où l'on croyoit à la sainteté des Croisades. Mais lorsqu'on voit qu'à cette descente & à l'assaut des retranchements où l'armée Egyptienne fut forcée, il n'y eut que *cinq à six Croisés* de tués, il est aisé de se convaincre que ces troupes Egyptiennes, effrayées par l'arrivée inattendue d'une armée, dont la renommée exagéroit sans doute la force, ne lui opposerent que la plus foible résistance.

A la bataille de Massoure, cette cavalerie si peu courageuse, fortifiée de celle qu'avoit amenée le Sultan

Almoadan, le devint tout-à-coup assez pour battre si bien les *vingt mille Cavaliers & les quarante mille hommes d'infanterie*, dont étoit composée l'armée des Croisés, en partant de Damiette, que toute cette multitude fut tuée, ou faite prisonniere avec S. Louis & tous ses Généraux. A la vérité, les Croisés chercherent à excuser un peu la honte de cette défaite, en l'attribuant à ce feu grégeois, dont leur imagination troublée, nous a laissé des peintures si terribles. Le temps nous ayant éclairé sur ce qu'il en faut croire, nous a montré que l'ignorance seule pouvoit effrayer à ce point sur les effets d'une composition dangereuse sans doute, mais infiniment moins que les bombes, les haubïtz, & les boulets rouges.

Il paroît que l'on commença à faire usage d'un corps de réserve, dès le treizieme siecle.

C'eſt à Charles d'Anjou, ou plutôt à Errard de Valery, qu'on doit le renouvellement d'une de ces maximes les plus utiles de la guerre. Dans la bataille qui décida du ſort du malheureux Conradin, Errard de Valery, ayant fait placer huit cents chevaux derriere une colline, *hors la vue des ennemis*, parvint à contenir le courage bouillant de Charles, jusqu'à ce qu'après avoir été témoin de la déroute de ſa cavalerie, il eût été sûr que les ennemis s'étoient livrés au déſordre, qui étoit ſi habituel à des Soldats à-peu-près maitres de faire tout ce qu'ils vouloient, & ſur-tout de s'abandonner à leur ardeur pour le pillage : dans le moment qu'ils étoient épars, & uniquement occupés à en chercher, les huit cents chevaux venant fondre ſur eux en bon ordre, tuerent ou diſſiperent tout ce qui ſe trouva d'ennemis ſur leur paſſage, & ayant rallié à leurs éten-

dards ceux qui fuyoient avant leur arrivée, ils se trouverent en état de choquer & d'enfoncer ce corps victorieux, commandé par Henri de Castille.

Ainsi cette bataille, qui donna le trône de Naples & de Sicile à l'heureux Charles, fut entiérement gagnée par la cavalerie.

On devroit s'attendre à voir faire des progrès en France à l'Art Militaire, depuis que Philippe-Auguste eut pris la coutume d'avoir des troupes à sa solde, s'il est bien vrai qu'il en ait eu d'autres que les Sergents d'armes; mais nous ne trouvons point d'autres traces de progrès que dans l'exemple qui vient d'être cité.

La présomption, la légéreté & l'ignorance continuerent assurément d'être le triste partage des guerriers du temps de Philippe-le-Bel. Ce fut par une suite de ces dangereux défauts, malheureusement trop ordinaires aux

François; par leur *chevaleresque ignorance*, que sept mille hommes de cette gendarmerie si connue, & sur-tout si vantée pour ses prouesses, soutenus par quarante mille hommes de pied, sous les ordres d'un Prince du Sang François, regardé par tous les guerriers du temps, comme un des plus grands Capitaines, vint se faire battre sous Courtray, *par des vilains*, à peine échappés de l'esclavage des nobles confreres des Chevaliers François.

Cette armée si redoutable perdit plus de vingt mille hommes, avec deux cents Chevaliers, un nombre infini d'Ecuyers, deux Maréchaux de France, le Connétable, quatorze autres des plus grands Seigneurs, & le Comte d'Artois leur Généralissime.

Il paroît sans doute que la plus grande honte doit tomber sur ce dernier, dont les reproches aussi injustes qu'irritants au Connétable, obligerent ce brave guerrier d'être assez té-

méraire pour chercher à forcer un camp fortifié par l'Art & la Nature; ſans connoître parfaitement le terrein où il étoit placé.

Mais cet examen, entraînant néceſſairement des longueurs, répugnoit trop à cette ardeur inconſidérée, à cette fougue qui a ſi ſouvent caractériſé les François. Toujours impatients de combattre, dès qu'ils appercevoient l'ennemi, le plus grand nombre auroit alors dit volontiers aux Officiers, lorſqu'ils les mettoient en bataille, comme Charles XII diſoit à ſes Généraux, lorſqu'ils formoient des diſpoſitions pour attaquer, *aurez-vous bientôt fini toutes ces minuties?*

Peu après, la journée de Crécy vint ajouter une leçon auſſi ſévere & auſſi inutile, que celle dont il vient d'être queſtion. Tous les Auteurs qui en ont parlé, s'accordant à nous apprendre que les principales cauſes de cette

défaite furent les mêmes que celles qui avoient décidé celle de Courtray ; nous pourrions presque nous dispenser d'en parler, si quelques-uns d'eux n'attribuoient pas à l'artillerie, une très-grande partie de ce désastreux événement.

Pour en bien juger, il faut qu'on se représente cent mille hommes de l'armée Françoise, marchant sur une seule colonne divisée en trois corps, ou batailles. Le premier, étant composé d'Archers Génois, fait à la hâte trois grandes lieues de chemin ; il arrive à la vue de l'ennemi, ayant des Archers fatigués d'avoir porté leurs arbalêtes à la main, pendant toute cette marche.

Philippe faisant céder l'impétuosité d'un Monarque, dans les veines duquel couloit le sang François, à la voix de la raison, ou à celle du Chevalier *le Moine de Basche*, vouloit faire arrêter la bataille commandée

par le brave, mais fougueux, mais inconſidéré Comte d'Alençon, *& il ne fut pas obéi.* Il faut ſe rappeller que les Archers Génois, forcés de combattre par ce même préſomptueux, ſans avoir le temps de repoſer un peu leurs bras fatigués, & de remettre en ordre les cordes de leurs arcs, *rendues lâches par la pluie*, eurent affaire à d'autres Archers placés à poſte fixe, ayant non-ſeulement mis leurs arcs à couvert de cette pluie, mais s'étant encore couverts par une eſpece de retranchement formé par des piquets ferrés, plantés en terre, de maniere à ce que la pointe en fût dirigée contre l'ennemi. Il faut conſidérer que des avantages auſſi marqués, ayant bientôt décidé le commencement du combat en faveur des Archers Anglois, ce même Comte d'Alençon, aſſez mauvais Général pour ne faire attaquer l'ennemi que par un ſeul point, ſans faire exécuter

ſur ſes flancs ou ſur ſes derrieres quelque fauſſe ou véritable attaque, ne ſçut que ſe livrer à la fureur, & s'élancer avec ſa gendarmerie par-deſſus le corps de ces malheureux Archers, & de fouler aux pieds de ſes chevaux, ce qu'il appelloit de *la ribaudaille.*

En jettant les yeux ſur le plan de cette journée, qui quoique médiocrement exact, eſt un ſervice que nous a rendu le laborieux Maizeroi, tom. 4, pl. 13, on voit que le terrein où elle s'eſt paſſée eſt en forme d'entonnoir, dont l'ouverture eſt du côté des François.

D'après cette conſtitution de pays, il eſt tout ſimple que les bannieres, accourant toutes à qui mieux mieux, pour ſe trouver à ce premier rang, (où les idées de ce temps avoient perſuadé que l'on trouvoit excluſivement la gloire,) malgré les *ordres du Roi*, ne firent que s'entaſſer & ſe preſſer au point de culbuter les che-

vaux & les Gendarmes, & de les écraser par leur chûte.

Ceux qui se trouvoient à ce premier rang, où il étoit si glorieux d'être, trouvant devant la plupart d'entr'eux des fossés, ou ces retranchements formés par les piquets ferrés que les Archers Anglois plaçoient toujours en avant de leur front, furent en grande partie percés de fleches Angloises, & succombant sous leur effet meurtrier, leurs cadavres & ceux de leurs chevaux formerent bien vîte une nouvelle barriere que toute l'impétuosité & la fougue des bannieres restées derriere, ne purent jamais forcer.

Celles des Comtes d'Alençon & de Flandres, parvinrent seulement à franchir d'aussi redoutables obstacles, & à faire reculer cette premiere ligne d'Archers Anglois; mais comme Edouard ne pouvant, à cause de la petitesse de son front, étendre son armée, avoit pris le sage parti de

la former ſur trois lignes, la ſeconde protégea efficacement le déſordre de la premiere, & s'avançant pour la ſoutenir, chargea de front & en flanc ces téméraires Chevaliers. On voit donc que les cauſes de cette grande défaite ſont aiſées à concevoir, ſans que le canon y ait été pour rien ; ſi l'on en fit alors quelque uſage, aſſurément qu'il avoit beau jeu à s'exercer contre une maſſe auſſi ſerrée & auſſi étendue, ainſi que le dit poſitivement Rapin de Thoiras, mais ſans appuyer ce ſentiment, & le récit aſſez peu exact qu'il fait de cette bataille, d'aucune preuve poſitive.

Il n'en eſt pas non plus queſtion à la journée de Poitiers. Pour ſe mettre bien au fait de ce triſte moment de notre Hiſtoire, il faut ſe rappeller que l'imprudent Roi Jean avoit une armée *de ſoixante mille hommes*, & que le Prince noir ne pouvoit lui en oppoſer *que huit mille*. Lorſqu'on

voit que malgré cette énorme disproportion, ces soixante mille hommes furent si complettement battus, que le Roi Jean fut fait prisonnier, on peut se faire un tableau exact de l'excès d'indiscipline & de désordre où se trouvoit l'armée Françoise.

Dans la confusion horrible où étoit la France entiere sous le malheureux regne de ce Roi, on ne s'attend pas à voir de grandes preuves de capacité militaire à la journée de Brignais : il paroît que plus on faisoit la guerre, plus on la faisoit mal. Jacques de Bourbon & toute la Noblesse de son armée, ayant été aussi présomptueux & aussi inconsidérés que leurs peres, aux journées dont nous avons rendu compte, furent également battus, & le furent par une vile soldatesque, dont le très-grand nombre étoit sûrement à pied.

Il semble pourtant que la fougue qui emportoit les François sous des chefs médiocrement estimés, cédoit

quelquefois à l'autorité de ceux qui jouissoient de l'estime générale. La bataille d'Auray (1364), offre un exemple de docilité, non seulement de la part des Soldats, mais encore d'un Chevalier qui se laissa enfin persuader par Chandos, d'attendre, pour donner avec son corps de réserve, que les armées fussent aux mains, & par conséquent le plus en désordre possible. Hugues Caurelée, ayant attendu ce moment avec la plus vive impatience, vint alors prendre en queue la bataille de Charles de Blois. Son corps de gendarmerie, chargeant avec quelque ensemble, ces masses désunies & pelotonnées de combattants, rétablit si bien les affaires, dont le commencement avoit été un peu désavantageux au Comte de Montfort, que la victoire se décida complettement pour ceux qui avoient eu la capacité d'adopter le *meilleur ordre de combat.*

CHAPITRE IV.

Changements arrivés dans l'Art de la guerre par la progression naturelle des lumieres, & par l'introduction des armes à feu, jusqu'au temps de Gustave.

SI nous n'avons donné que quelques moments d'attention à l'examen *de l'état de l'Art de la guerre*, depuis la décadence de la discipline Romaine, nos Lecteurs verront aisément que si nous avons abrégé leur lecture, ce n'a pas été faute de moyens pour l'alonger: mais ne voulant arrêter leur attention que sur des résultats clairs, précis & prouvés, *autant qu'il est possible*, nous les prions de nous en accorder un peu plus, maintenant que nous allons voir les progrès devenir plus rapides; les découvertes se multiplier; & l'Art de la guerre se perfec-

tionner ainſi que tous les autres, quoiqu'un peu plus lentement.

Nous trouvons qu'au quatorzieme ſiecle, on commençoit déjà à revenir du point d'honneur, ſi fort en vogue chez les anciens, *de donner toujours bataille.* Cette reſſource de l'ignorance fut alors moins ſouvent employée : on a pu remarquer que le ſort d'une bataille entraînoit des ſuites moins fâcheuſes dans ces temps, que dans ceux des anciens ; à la vérité, celle de Célano, entre Charles d'Anjou & Conradin ; celle d'Auray, celle de Montiel, donnerent & ôterent des Royaumes, comme celles de l'antiquité ; mais les journées de Crécy & de Poitiers, ne produiſirent point d'auſſi funeſtes révolutions.

On ne prenoit plus ſi facilement des Provinces couvertes de Châteaux & de Villes fortifiées. Il falloit former des ſieges devant chacun d'eux, & malgré la cruauté avec laquelle on

traitoit ſouvent leurs défenſeurs, il s'en trouvoit toujours aſſez, dans chacun de ces poſtes, pour arrêter plus ou moins les vainqueurs. Le temps ſe perdoit à faire de ces obſcurs exploits : les hommes & l'argent ſe con ſommoient ; enfin l'épuiſement total des deux partis engageoit à faire des traités de paix, obſervés tant que le caprice ; la raiſon d'Etat ; ou tel autre prétexte, ne venoient pas agiter les têtes des Souverains.

L'art de prendre les places, devenoit de jour en jour plus important ; & par une ſuite naturelle, celui de les défendre fit proportionnellement de nouveaux progrès. Cette Chevalerie, ſi renommée dans notre Hiſtoire du moyen âge, avilie & dégradée par le trop grand nombre de ceux qui avoient été admis à jouir de cet honneur, & commençant à ne plus rendre d'auſſi bons ſervices, lorſqu'elle eut à lutter contre des com-

pagnies ou escadrons de cinquante, ou de cent lances, perdit bien vîte cet ancien crédit, qu'elle n'avoit dû qu'à l'ignorance des vrais principes.

Ces nouveaux corps de Gendarmerie, combattant en haie sur une seule ligne, sans que les intervalles entre les compagnies ou escadrons fussent bien déterminés, étoient sans doute encore loin d'être une troupe très-redoutable. Mais enfin, leur premiere charge, étant *à-peu-près ensemble*, fit souvent plier la ligne qu'elle avoit en tête.

On sçait que chaque lance fournie, ou chaque homme d'armes, avoit sept hommes sous ses ordres. A la vérité, ni le Coustillier, ni moins encore les Archers qui l'accompagnoient, ne pouvoient se présenter devant un Lancier armé de toutes pieces. La foiblesse de l'armure, tant offensive que défensive de ces suivants des Gendarmes; l'infériorité

de leurs chevaux, ne leur permettoient pas de former partie *de la haie*, ou plutôt *du front*, formé uniquement par les hommes d'armes. Ce n'étoit que pour l'escarmouche & pour la petite guerre, qu'ils pouvoient être employés avec succès. Cette cavalerie étoit soutenue par les francs Archers, qui paroissent avoir été institués par Charles VII, pour opposer à ceux des Anglois, dont nous avons vu la force & les succès aux batailles de Crécy & de Poitiers. Il ne paroît pas qu'il leur eût appris à employer *ces piquets ferrés* qui, imitant & surpassant en utilité les pieux Grecs & même ceux des Romains, pourroient être rendus à notre infanterie. Ces Archers étant armés d'une bonne épée, sçavoient s'en bien servir, comme ils ne le prouverent que trop à Azincourt.

On ne voit pas quel ordre ils observoient pendant le temps du combat.

S'ils avoient adopté la maniere qui convient le mieux à toute arme de jet, leur front auroit été le plus étendu possible; mais ceci ne peut être donné que comme conjecture.

Nous verrons bientôt des Piquiers, connus depuis long-temps en Suisse, & des Lansquenets Allemands, formés sur leur modele; des Arquebusiers Espagnols, & ensuite des François, mêlés à des Piquiers de ces Nations, venant remplacer cette ancienne milice.

Tous les bons Auteurs n'ont pas oublié de remarquer que Charles VII fut le premier Souverain, qui eut des troupes continuellement sous le drapeau; & que cette nouveauté lui ayant donné une armée supérieure à celle des autres Princes, ils furent obligés d'imiter cet exemple, pour pouvoir lutter avec la France, sans trop d'inégalité.

On voit qu'à la bataille d'Azin-

court, les Anglois avoient perfectionné la Tactique, non seulement par l'adresse de leurs Archers; par l'ensemble avec lequel ils sçavoient se retirer, ou marcher en avant; par ces pieux ferrés des deux bouts, qui leur avoient été si utiles à Crécy & à Poitiers, pour s'en faire un rempart, en les plaçant croisés devant eux, la pointe courbée vers l'ennemi; mais encore par le soin que leurs Généraux avoient pris, de faire occuper par deux cents Archers, des broussailles sur le flanc droit de l'attaque. La négligence des François à s'en emparer, ou du moins à les faire fouiller, leur avoit donné la facilité de faire non seulement cette disposition, mais encore de placer quatre cents hommes d'armes dans un bois, sur le flanc gauche, pour lequel les François avoient eu la même négligence.

L'indiscipline la plus décidée, regnant dans l'armée à cette bataille

comme aux journées de Crécy & de Poitiers, fut cause que les Seigneurs « voulurent planter leur banniere auprès de celle du Général, & que » chacun d'eux voulut combattre au » premier rang » (1); le Connétable ajouta à ces fautes celle de combattre dans le boyau de plaine qui se trouve près d'Azincourt : cette derniere devint encore plus sensible par la multitude d'hommes d'armes, qui, se plaçant sans les ordres, & même contre les ordres du Connétable, vint s'entasser dans ce grand défilé, de maniere qu'ils avoient peine à se remuer (2).

Ces fautes si capitales sur le choix du champ de bataille; sur la négligence d'éclairer & d'assurer les flancs de l'attaque; se joignant aux grands inconvénients du défaut de discipline, & à cette folle présomption, que mille

(1) Hist. de Villaret, tom. XIII, pag. 361, 362; Daniel, Mézerai.

(2) Rapin de Thoiras, Hist. d'Angl. tom. III, p. 977.

exemples plus fâcheux les uns que les autres, n'ont pu réprimer encore que bien foiblement, & à celui de n'avoir pas sçu profiter de leur artillerie, pour s'ouvrir un passage sûr au milieu de ces Archers qui paroissent avoir aussi bien sçu se servir de leurs fleches, que les anciens les plus renommés, donnerent à Henri la gloire de remporter une des victoires les plus brillantes & les plus utiles de son siecle (1).

Mais si les Anglois étoient alors si supérieurs à nous, on est loin d'en trouver des causes bien décisives dans la constitution & la formation de leurs armées.

(1) L'Historien qu'un homme de guerre peut consulter avec le plus de profit, sur les détails intéressants de cette journée, est, sans contredit, Villaret. Tout ce qu'il en dit, offre presque toujours des détails vraiment militaires. Quelle différence de lui à Mézerai, & sur-tout à Daniel ! L'Auteur de la querelle de Philippe de Valois & d'Edouard III, auroit pu se dispenser de nous faire des récits de faits militaires en style d'orateur, & sur-tout celui de cette journée d'Azincourt. Lorsqu'on ignore un Art & qu'on veut en parler, il est impossible de ne pas tomber, presque à chaque pas, dans des erreurs qui rendent le travail d'un Ecrivain, au moins inutile.

*

Dans la journée de Barnet (année 1371), où Warwick disputoit la Couronne à Edouard IV; où il étoit question de vaincre ou de mourir, on voit ces deux Généraux, chacun à la tête de ces Anglois, ayant donné de si rudes leçons à la France, se battre avec tant de désordre & si peu d'ensemble, qu'une méprise au sujet du corps du Comte d'Oxford; qui l'ayant fait prendre pour ennemi, quoiqu'il eût battu & poussé celui d'Edouard qu'il avoit en tête, suffit pour faire perdre la bataille.

A la vérité, il paroît que la précaution prise par Edouard d'avoir une réserve, contribua beaucoup à ce grand succès.

La bataille de Bosworth, également importante & décisive, paroît avoir été perdue principalement par la faute grossiere de Richard, d'avoir laissé le Lord Stanley & son frere, se placer sur les deux flancs de l'inter-

valle entre les deux armées. Ces deux mal-intentionnés pour Richard, ſçurent profiter de cette poſition menaçante pour charger le flanc droit de ſon armée, au moment où elle faiſoit reculer celle du Comte de Richemond; une attaque auſſi imprévue, faite par des corps que l'armée Royale croyoit être des ſiens, tarda peu à la faire ployer à ſon tour, au point qu'elle fut diſperſée, détruite; & que la bataille, ainſi que le Royaume, furent décidément perdus pour Richard.

Ce Prince, qui combattit alors en Soldat, n'avoit pas eu la précaution d'employer une partie de ſa nombreuſe armée à former ces corps de réſerve, dont nous voyons la gande utilité dans toutes les affaires où ils ont été employés.

Long-temps avant cette journée, l'artillerie avoit été employée avec ſuccès dans les batailles (1). Dunois

(1) Nous avons en main une preuve de ſon exiſtence,

s'en servit à la journée des Harengs (en 1423) pour rompre le rempart mobile de chariots, dont Falstof avoit eu la précaution de s'envelopper : elle lui auroit facilité la prise du convoi, si l'ardeur inconsidérée des Ecossois n'avoit rompu les rangs, & emporté le reste de l'armée sans ordre & sans aucun ensemble, contre un ennemi qui avoit plus de sang-froid & de méthode.

L'artillerie servit beaucoup au fameux siege d'Orléans. Comme les fortifications de ce temps ne consistoient guere que dans une enceinte murée & un fossé ; il n'étoit question que d'y faire breche, & d'entrer par cette ouverture. Lorsque l'expérience eut montré le danger de n'avoir pour sa sûreté que ces légeres précautions ; lorsqu'on se fut apperçu que les surprises journalieres des Villes s'exé-

dans un titre passé par un de nos peres en 1406, en sa qualité de *Maître des ordonnances & de l'artillerie du Roi.*

cutoient principalement, parce qu'il étoit facile à des troupes de s'embusquer tout près des portes, & d'accourir au premier signal que les gens d'intelligence avec eux leur faisoient, on voulut remédier à cet inconvénient, en faisant une fortification en avant de cette porte. Il paroît que cette méthode fut employée à Orléans : mais l'artillerie ruina bien vîte, & ces tourelles qui étoient à la porte du pont; & les autres forts qu'on leur substituoit à la hâte. D'un autre côté, celle de la Ville incommoda infiniment les assiégeants ; tua leur Général ; & ne contribua pas peu à leur donner le temps d'attendre le puissant, mais assurément très-inattendu moyen, de cette extraordinaire Pucelle.

La derniere victoire qui acheva de rendre l'heureux Charles maître paisible de toute la France, fut celle de Formigny.

Nous ne dirions rien à son sujet,

quoique la plus grande partie du terrein où elle se soit donnée, dépende de nous, & que nous ayons par conséquent des documents sur cette journée, qui n'ont pu être connus des Historiens, si elle n'avoit pas été citée comme la premiere de celles où l'on fit usage de l'artillerie. Les Historiens qui le disent, ne nous ont pas appris si elle fit un bien grand effet. D'après la connoissance du terrein, nous avons peine à le croire.

Les deux côteaux au milieu desquels coule *le Douet* de Formigny, sont si bas, qu'une batterie ne pourroit faire qu'un médiocre effet, dans une petite plaine coupée de haies; qui se trouve être en pente très-douce, & ayant presque l'air d'être nivelée par l'art.

Quelque temps après, ce Comte de Charolois, si fait pour être appellé *le téméraire*, renouvella l'usage pra-

tiqué par les Romains, de fortifier son camp (1468). Trois ans s'étoient à peine écoulés, que Louis XI, se trouvant en présence de l'ennemi, prit le parti de faire assembler un Conseil de guerre, pour sçavoir s'il devoit livrer la bataille ou la refuser. Les vieux Capitaines convenant qu'ils *ignoroient l'art d'empêcher que le désordre, & la plus grande confusion n'eussent lieu parmi un si grand nombre de Soldats*, Louis prit le sage parti d'affamer son ennemi, & de se mettre en sûreté par la bonté de sa position, & par les fortifications qu'il fit à son tour ajouter aux avantages naturels de son camp. Cette conduite sage & prudente, dans une occasion de cette importance, paroît lui avoir valu l'ignominieux surnom de *Roi Couârd*.

Si sous le regne d'un despote aussi cruel que Louis XI, l'ascendant de l'opinion générale étoit assez fort pour

faire penser ainsi, & *pour le faire dire*, malgré les preuves de courage qu'on lui avoit vu donner à la journée de Montlhéry; on peut avoir une idée de l'excès de pétulance, & d'audace inconsidérée qui animoient les têtes de nos aïeux. On peut également se démontrer à quel point ils avoient conservé leur ancien préjugé, qui, attachant le déshonneur à refuser une bataille, a été cause qu'il y en a eu *tant de livrées dans ces temps, comme dans ceux de l'antiquité.*

Celles de Granson, de Morat, & sur-tout celle de Nancy, commencerent à redonner à l'infanterie une considération qu'elle avoit perdue depuis l'entiere décadence de l'Empire Romain. On vit à ces journées, que des Piquiers pouvoient non seulement résister à cette Gendarmerie, armée de lances, & montée sur de grands chevaux bardés de fer, en possession de fouler aux pieds toute infanterie

infanterie qui osoit paroître devant elle : mais même que ces corps, ayant *presque la force de la phalange Macédonienne, sans en avoir l'extrême pesanteur*, pouvoient opposer avec succès, à cette haie de Lanciers combattants sur une seule ligne, & ne formant qu'un seul rang de lances, la résistance la plus victorieuse.

Peu de temps après (1479), on vit former un établissement vraiment militaire. Louis XI, ou peut-être le Maréchal des Querdes, en réunissant les six mille Suisses pris à sa solde, & quelques compagnies d'ordonnance, dans un camp où ses troupes s'exerçoient aux mêmes manœuvres qu'elles auroient faites, si l'ennemi avoit été en présence, laisserent un modele excellent à suivre, dont Frédéric, de nos jours, a seul senti l'utilité ; & auquel il est sans doute redevable d'une partie de la supériorité de son armée, sur toutes les autres de l'Europe.

Le médiocre Charles VIII pensa donner à Fornoue, le fâcheux exemple d'une armée Françoise détruite, & de son Roi fait prisonnier.

Si le dangereux exemple des Stradiots emportant le butin du camp, n'avoit engagé leurs quinze cents camarades, destinés à se jetter dans les ouvertures que le choc des lances ne pouvoit manquer de faire dans la ligne Françoise, à courir après cette colonne d'équipages qui vint à paroître, au lieu de rester dans le village de Fornoue dont ils s'étoient saisis (1): si Rodolphe de Gonzague, qui devoit donner l'ordre au batard d'Urbin, de faire avancer son corps de réserve, n'avoit été tué, il est très-apparent que la supériorité du nombre & les dispositions assez sages de l'armée combinée, lui auroient procuré

(1) « Si quinze cents Chevaux-Légers (ou Stradiots) » se fussent mêlés parmi nous avec leurs cimeterres au » poing (qui sont terribles épées) vu le petit nombre que » nous étions, nous étions déconfits sans remede ». *Comines.*

l'avantage fur celle du Roi. Cette armée avoit difpofé fes forces, de maniere à avoir un corps de réferve, en mefure de foutenir les deux attaques principales, dirigées contre l'avant-garde & le corps de bataille, qui, fuivant l'ufage défectueux de ce temps, marchoient éloignés l'un de l'autre. Mais la fageffe de ces difpofitions auroit eu befoin d'être fecondée de la bravoure & de la fermeté des troupes. Ce fut fans doute à la non exiftence de deux auffi grands moyens, que Charles VIII dut le bonheur inefpéré d'échapper à l'armée Italienne, *plus en fugitif qu'en vainqueur* (1).

Le progrès général des lumieres, ayant fait fentir aux Guerriers le mérite & l'utilité de l'infanterie, la France eut encore l'avantage d'être une des premieres Puiffances à en



(1) Comines, tom. 2, chap. VII.

ſubſtituer de plus réguliere, & par conſéquent de plus utile, à ces francs Archers, dont on étoit dégoûté. Charles VIII joignit à ſes Suiſſes, des Gaſcons armés comme eux, de piques & d'épées, mais pourvus d'armes défenſives moins fortes.

Ces nouvelles troupes ne ſe levoient que pour la guerre. Ainſi elles étoient loin encore de pouvoir égaler celle des Suiſſes réunis continuellement au drapeau; ni même celle des Allemands, & la nouvelle des Eſpagnols, dreſſée & conduite par le fameux Conſalve. En vain le Maréchal de Gié propoſa-t-il à Charles VIII de lever un corps d'infanterie, qui, payé toute l'année, ſeroit exercé & dreſſé avec ſoin. La néceſſité d'aſſigner le fonds de cette nouvelle dépenſe, l'ayant obligé de conſeiller de la prendre ſur la réforme de quatre ou cinq compagnies d'ordonnance, cette propoſition révolta ſi fort la Nobleſſe,

qu'elle fut d'abord rejettée : mais peu de temps après, Louis XII, irrité de l'esprit de mutinerie des Suisses, commença à s'occuper sérieusement de former une infanterie, avec laquelle il pût espérer des succès réels & solides. Alors elle ne fut plus tirée uniquement de la Gascogne, & on la prit indifféremment dans toutes les Provinces du Royaume.

Cette nouvelle milice prouva bientôt combien elle étoit digne de l'attention qu'on prenoit d'elle. Dans la journée d'Aignadel, ayant à sa tête le brave Vandenesse, elle remplaça les Suisses qui avoient été repoussés, & elle chargea avec succès celle des Vénitiens, malgré leur canon, dont ils se servoient avec quelque habileté.

A la journée de Ravenne, le canon fit le plus grand effet des deux côtés; mais l'infanterie Espagnole s'y distingua, par l'ensemble qu'elle sçut garder au plus fort du combat; par

la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux corps de Lansquenets qu'elle avoit en face, & aux compagnies d'hommes d'armes & d'Archers que Gaston envoya pour seconder les efforts des Lansquenets. Attaquée de front, de flanc & par derriere, ce corps observa assez de discipline, pour conserver ensemble un nombre de plus de deux mille hommes, & pour faire cette retraite fiere & redoutable, qui coûta la vie au malheureux Gaston. L'imprudence qu'il eut de vouloir la troubler avec une trentaine de Volontaires au plus, pendant qu'il auroit pu assurer le succès de cette manœuvre en la faisant exécuter par ces compagnies de Gendarmes, qui, ayant mis en fuite toute la cavalerie ennemie, étoient absolument maîtresses de se porter où elles jugeroient à propos : cette fougue prouve combien ce Prince infortuné possédoit peu les qualités d'un Général.

Dans ces guerres d'Italie, on com-

mença à mêler avec les Piquiers, des arquebuses à croc. Le fils de d'Aligre fut tué dans cette bataille, par le feu de l'infanterie Italienne.

Celle des Espagnols étoit armée de piques & de longs poignards; elle avoit une targe & un casque pour armes défensives: divisée en plusieurs bandes, comme nos bataillons, les intervalles n'étoient pas réglés: sa formation étant sur une hauteur de dix à douze rangs, donnoit beau jeu au canon. Mais il étoit loin d'être encore bien redoutable pour une armée aguerrie, par le peu de justesse & le peu de promptitude de ses décharges.

On vit à la bataille de Marignan, l'infanterie Suisse oser venir attaquer sans cavalerie *& sans canon*, l'élite des troupes Françoises, commandée par le Roi. De gros bataillons Suisses, formés à-peu-près en ordre de phalange, enfoncerent tout ce qui s'opposoit à leur passage, franchirent le

fossé & les retranchements du camp, & parvinrent à se rendre maîtres de l'artillerie.

En vain la Gendarmerie les attaqua-t-elle avec la plus grande valeur : des lignes de trois cents, ou de six cents Lanciers, avec leur suite, venoient se briser inutilement contre une phalange hérissée de piques. Il fallut, pour faire reculer cette troupe formidable, qu'elle fût attaquée par une autre, composée de Lansquenets; encore ces rivaux de sa gloire ne purent-ils l'empêcher d'emmener plusieurs pieces de canon, dont elle s'étoit emparée. Sans le secours imprévu de l'Alviane, il paroît que l'armée Françoise auroit été en grand danger d'être défaite. Mais ni cette attaque imprévue sur le flanc de ces Suisses; ni celle des Lansquenets, qu'ils trouverent en se retirant; ni celle de toute la Gendarmerie Françoise; ni les arquebusades, ni le

feu du canon, ne purent les empêcher de former un bataillon quarré; de mettre au milieu leurs blessés, & de se retirer ainsi, en très-bon ordre, sans qu'on voulût, ni même qu'on pût les entamer.

Dix ans après, ce même vainqueur de Marignan crut pouvoir impunément dégarnir son armée d'un gros détachement qu'il envoya pour conquérir, à ce qu'il croyoit, le Royaume de Naples; pendant qu'il s'étoit fixé au siege de Pavie, par le conseil de son favori. Cette Ville le retint assez long-temps, pour que Bourbon eût celui d'arriver d'Allemagne, avec dix mille Lansquenets. Ce renfort donna le courage à l'armée Impériale, d'aller se mettre à portée de celle des François. La position de ces derniers, enfermés dans le parc du château de Mirabel, paroît quadrer assez peu avec le desir qu'avoit marqué François, de livrer bataille.

Quoi qu'il en soit, son armée étoit dans ce parc, occupant une position avantageuse, lorsque celle des Impériaux marcha à elle pendant la nuit. Son dessein paroissoit être principalement, de jetter des secours dans Pavie : ayant profité de la nuit, pour porter leurs gros bataillons sur les troupes qui garnissoient la tranchée devant cette place, le jour éclaira leur marche, & donna le moyen à l'artillerie de se diriger avec bien du succès sur l'arriere-garde qui n'étoit pas encore passée. Pour s'en mettre à couvert, elle prit le parti de gagner à la course un vallon voisin : le Roi voyant ce mouvement, apprit en même-temps que le Duc d'Alençon & l'Amiral avoient enfoncé un gros d'Espagnols, & pris quatre pieces de canon : c'en fut assez pour *lui donner l'impatience* de partager une victoire, que son imagination ardente lui peignoit si belle ; aussi-tôt quittant la

poſition avantageuſe où il étoit, il s'élança ſur les ennemis avec environ trois cents lances mal en ordre, & encore plus mal conduites.

Le premier choc lui fut avantageux. Il enfonça le premier rang de la Gendarmerie ennemie ; mais la nouvelle précaution qu'elle avoit priſe de faire monter derriere, une partie de ſes Chevaux-Légers, des Arquebuſiers avec des arquebuſes à crochet (1) ; celle de mêler quelques Arquebuſiers à pied parmi ſes eſcadrons de Gendarmes, arrêta d'abord les François, par le feu inattendu qui renverſoit ces guerriers peu familiariſés avec ces nouvelles armes. Contenus par de fréquentes décharges, leur indéciſion

(1) « La plupart des Gendarmes François furent occis » par les Arquebuſiers, qui étoient montés ſur croupes de » Chevaux-Légers chargés d'arquebuſes à crochet ». *Mémoires de la Trimouille.*

Folard attribue cette défaite à quinze cents Arquebuſiers mêlés parmi la cavalerie. Daniel en porte le nombre à trois mille ; il nous a ſemblé que la Trimouille étant témoin oculaire, méritoit de faire autant d'autorité que des Hiſtoriens.

donna le temps à Bourbon & à Lanoy, de faire avancer leurs gros bataillons de Piquiers Allemands & Espagnols, mêlés encore d'un bon nombre d'Arquebusiers de cette derniere Nation.

Le Duc d'Alençon, effrayé de l'état des choses, tourna bride avec quatre cents lances, & abandonna si vîte le Roi, que la gloire de ce Prince en a souffert, aux yeux de ses contemporains, & à ceux de la postérité.

Les Suisses qu'on avoit fait marcher au secours de François, se battirent très-mollement, & se retirerent presque tout de suite sur Milan. Le Roi ne fut bien soutenu, que par les fideles *Bandes-Noires*. Leur inégalité en nombre n'ayant pu être compensée par le plus brillant courage, elles furent exterminées presque en entier. En vain François montra-t-il toute la valeur d'un brave Chevalier; en vain la Noblesse la plus distinguée s'empressa-t-elle de suivre son exemple:

l'armée Françoise, sans ordre, sans ensemble, sans seconde ligne, sans réserve, ne put résister à des ennemis sçachant employer convenablement les armes de longueur & celles de jet: ainsi que faire effort avec un plus grand *nombre de leurs Soldats*, contre *un plus petit de leurs ennemis.*

Cette rude leçon de Pavie ayant fait sentir à François premier, le besoin d'avoir une bonne infanterie, il voulut substituer aux aventuriers qu'on levoit, lorsqu'on en avoit besoin, & qu'on licencioit aussi-tôt qu'ils n'étoient plus nécessaires : à ces francs Archers établis par Charles VII, & à ces Bandes Gasconnes, qui, ayant servi long-temps en Italie, y avoient acquis la réputation d'être aussi bonnes que les Suisses & les Lansquenets : il voulut, disons-nous, remplacer ces corps irréguliers, par de plus solides.

En conséquence, il créa des légions de mille hommes; armés de

corselets, de casques, de piques & d'épées. Quelques Arquebusiers ayant les mêmes armes défensives que les Piquiers, étoient plus ou moins nombreux dans ces légions, suivant que les Généraux le jugeoient nécessaire.

Le nombre de ces Arquebusiers augmenta beaucoup en France, depuis que la perte de la bataille de Pavie, eut été attribuée à la supériorité du feu des ennemis, sur le nôtre.

Cette nouvelle arme de jet fut bientôt reconnue pour si supérieure à l'arbalète & à l'arc, que la charge de Grand-Maître des Arbalêtriers fut supprimée en France cette même année, & remplacée par celle de Grand-Maître de l'artillerie.

Les Anglois furent à-peu-près les seules troupes de l'Europe qui conserverent plus long-temps les arcs, auxquels ils avoient été redevables de tant de victoires.

Les Bandes Gasconnes ne furent

pas réformées, & nous voyons qu'à Cérisoles, Mont-Luc ayant été dans les légions, étoit revenu commander une compagnie de ces Bandes.

Ayant été choisi pour conduire les Enfants-perdus, composés de tous les Arquebusiers, ce brave Gascon batailla plus de trois ou quatre heures, avant que la bataille s'engageât avec l'avant-garde des ennemis, composée de sept mille Italiens à pied, & de trois cents lances Florentines, sous les ordres du Prince de Salerne. Malgré la supériorité du nombre, ce Prince ne faisoit qu'escarmoucher, suivant la méthode peu ferme des Italiens, & c'étoit si foiblement, qu'ayant fait halte sur le penchant d'un des côteaux d'auprès de Cérisoles, il ne soutenoit qu'à peine, les six canons que le Marquis Duguast avoit fait passer au-delà d'un défilé, qui se trouve à la droite de ce côteau. Le Marquis s'étant enfin décidé à attaquer, fit

passer ce défilé à son corps de bataille, composé de dix mille Lansquenets & de huit cents Gendarmes. Ce gros bataillon se porta sur l'avant-garde Françoise, commandée par Boutieres. Elle étoit composée de Suisses & de Gascons : ces derniers ayant à droite, sur le flanc gauche, deux compagnies d'ordonnance : sur le flanc droit, les Arquebusiers qui avoient entretenu l'escarmouche.

Il ne paroît pas qu'il y eût un grand ensemble dans ces corps. De Taix, Colonel-Général de l'infanterie, ennuyé de perdre du monde à coups de canon, s'étoit décidé à aller charger les Italiens. Mont-Luc & Dubellay s'attribuent l'honneur de l'avoir retenu : tous deux assurent l'avoir empêché de laisser un vuide dans la ligne, en cessant de couvrir les flancs des deux corps qu'il avoit près de lui.

Le Marquis lui donna bientôt de l'emploi, en ne tardant pas à paroître avec

avec le gros bataillon dont nous venons de parler. Comme il étoit venu vîte, & que le front de cette espece de phalange étoit au moins de cinq cents toises, les files ne se trouvoient plus uniformément à onze de hauteur ; mais quelques-unes étoient à dix-huit ou vingt, pendant que d'autres n'étoient qu'à quatre ou cinq. Les rangs n'étoient pas plus en ordre. « On y voyoit de grandes fenêtres » & des enseignes bien derriere », nous dit un témoin oculaire (1).

Les Gascons s'opposerent de front au choc de cette phalange, tandis que les Suisses, qui s'étoient tenus ventre à terre, un peu en arriere des Gascons, s'étant levés, chargerent tête baissée par le flanc gauche de leur ennemi. Rien ne nous apprend ce que le Marquis fit de sa cavalerie ; mais nous voyons que Boutieres entra

(1) Comment. de Mont-Luc, pag. 148.

avec la sienne dans ce bataillon si épais, mais *ayant tant de fenêtres*; alors en perçant à coups de lance, en abattant avec les coutelas tranchants de ses Coustilliers les bras de ses ennemis; en foulant aux pieds tout ce qui se trouvoit sur son passage, il seconda si efficacement les efforts des Suisses & des Gascons, qu'après une seconde charge qu'il exécuta encore avec autant de succès sur ce gros bataillon, cette énorme troupe fut entiérement détruite; les Suisses ne faisant quartier à personne, en s'animant au carnage, par le *cri* de *Mondovi*.

Le Marquis qui ne paroît pas avoir employé sa cavalerie à grand-chose, voyant la défaite de ses Allemands, se retira sur Asti. Les Italiens du Prince de Salerne lui avoient donné l'exemple de la retraite: ces derniers n'auroient eu d'autre part au combat, que d'avoir escarmouché en arrivant, si le brave, mais trop impétueux de

Termes, qui étoit avec des Chevaux-Légers vis-à-vis des Lanciers Florentins, ne s'étoit jetté sur eux, lorsqu'il avoit vu l'attaque du gros bataillon dirigée sur de Taix. Malgré l'inégalité des armes, des chevaux & du nombre, il avoit culbuté cette Gendarmerie, mais l'ayant poursuivie avec trop de précipitation, il alla tomber sous le feu de l'infanterie, eut son cheval tué, & fut fait prisonnier.

Les vieilles Bandes Espagnoles de cinq mille Piquiers, ayant été attaquer l'arriere-garde, passérent devant la bataille du Comte d'Enguien, composée de sa compagnie, & de tous les Volontaires arrivés de la Cour.

Ce Prince, loin de leur opposer de l'infanterie en front, en la tirant de son arriere-garde, & de faire avec elle une attaque concertée, paroît s'être assez abandonné à un courage bien plus de Soldat que de Général, pour charger ce gros bataillon avec

ſa ſeule cavalerie. Deux charges qu'il tenta furent auſſi malheureuſes qu'elles devoient l'être, & l'arriere-garde, voyant venir à elle, en bon ordre, ces Bandes renommées qui venoient d'avoir la gloire de repouſſer cette fiere Gendarmerie, les Gruyeriens, les Provençaux abandonnerent Dampierre, & il ne reſta que quelques braves, & beaucoup d'Officiers qui furent aiſément défaits.

Le jeune Généraliſſime, n'ayant plus qu'une cavalerie toute diſperſée, & ne voyant auprès de lui qu'un peloton de ſes Gendarmes, dont preſque tous les chevaux étoient bleſſés, crut alors la bataille ſi bien perdue, qu'il vouloit ſe tuer. Mais ayant ſçu ce qui s'étoit paſſé à ſon avant-garde, il lui envoya ordre de venir à ſon ſecours : en la voyant arriver, ſa cavalerie ſe rallia, & les Eſpagnols ſe voyant près d'être chargés par les Suiſſes, jetterent bas leurs piques,

en essayant de se mettre sous la protection de la Gendarmerie; mais cette précaution ne put empêcher qu'il n'y en eût encore un grand nombre de massacrés.

Cette victoire, dont nous ne parlons avec tant de détail, qu'à cause de la célébrité qu'elle eut dans le temps, & de la sorte de réputation qu'elle a encore conservée, paroît cependant peu mériter d'arrêter les regards de ceux qui veulent tirer de leurs lectures, des instructions un peu solides.

Dans tout le détail où nous venons d'entrer, qu'y voit-on? rien autre chose que des charges plus ou moins vigoureuses; de la bravoure personnelle dans les chefs, comme dans les subalternes; mais pas la moindre disposition qui puisse faire honneur à la capacité des Généraux.

Quelle démarche que celle du Marquis du Guast, venant attaquer

avec un énorme & pesant bataillon de dix mille hommes, sur onze au moins de profondeur !... conduisant ce bataillon, (dont le front devoit être de plus de cinq cents toises,) si vîte, que les rangs, les files, les intervalles, étoient dans un tel désordre, « qu'on » y voyoit de grandes fenêtres, & des » enseignes bien derriere » (1) : sans employer d'autre précaution que celle de faire couvrir un des flancs de cette phalange, par les huit cents Gendarmes qui ne paroissent pas lui avoir été d'une autre utilité dans le combat, que celle d'assurer sa retraite !

Quelle imprudence, (car comment nommer autrement la conduite du Comte d'Enguien ?) de charger, avec mille hommes au plus de cavalerie, cinq mille Piquiers & Arquebusiers !

Quelle disposition que celle de cette avant-garde, de cette bataille & de

(1) Commentaires de Mont-Luc.

cette arriere-garde, compoſant trois corps très-ſéparés les uns des autres; n'ayant très-ſouvent entr'eux qu'une communication ſi difficile, que lorſque la nature du terrein bornoit néceſſairement la vue, on ignoroit à chacun d'eux ce qui ſe paſſoit dans les autres!

Quelle méthode défectueuſe d'entre-mêler ainſi la cavalerie avec l'infanterie! ſur-tout quelle faute de n'avoir point à chacun de ces corps de ſecondes lignes, malgré celles que l'ignorance militaire de la plupart de nos Hiſtoriens leur donne ſi gratuitement, & de n'avoir pas même ce corps de réſerve, dont nous avons vu l'utilité ſi bien prouvée, dans les journées précédentes, dont nous venons de rendre compte!

L'établiſſement des légions, après avoir duré pendant tout le reſte du regne de François Premier, ſe ſoutenoit ſous ſon ſucceſſeur, lorſque la

fatale journée de Saint-Quentin vint encore ajouter une leçon des plus cruelles, à toutes celles que la France avoit déjà reçues, sur le danger de la présomption & de la négligence.

Le vieux Connétable de Montmorency, ayant formé le projet de jetter du secours dans Saint-Quentin, investi par le Duc de Savoie, avoit d'abord trouvé beaucoup de difficultés à le faire parvenir à Coligny. Mais la constance & l'application infatigable de ce dernier, lui ayant fait découvrir qu'on pouvoit passer par de petits sentiers dans le marais, regardé comme impraticable par les ennemis, il fit presser le Connétable de profiter de ce moyen pour lui envoyer tout de suite du renfort.

Ce Généralissime se porta, en conséquence, vers la tête du marais qui lui étoit indiqué, après l'avoir fait encore reconnoître. Cette tête n'étoit défendue que par un moulin, dans

lequel les ennemis avoient placé un corps-de-garde (1) : il fut bientôt emporté, & le Connétable se trouva à-peu-près maître de faire passer du secours dans la place.

Mais non content de ce premier avantage, il voulut avoir l'air d'être vainqueur, & voyant qu'il étoit à demi-portée du canon du quartier du Duc de Savoie, il fit tirer plusieurs volées dessus.

Les difficultés qu'il éprouvoit pour faire parvenir du secours à Saint-Quentin, par le petit nombre de batelets qu'il pouvoit employer, & par le peu de profondeur du ruisseau, sur lequel ils devoient faire route, ne l'empêcherent pas de se rappeller que les ennemis n'avoient d'autre

---

(1) De Thou nous dit que le Connétable se porta jusqu'au fauxbourg de l'Isle, où étoient logées quatorze compagnies Espagnoles; mais cette conduite auroit été encore plus imprudente que celle qu'il tint, & il paroît qu'il se contenta de se porter sur la tête du marais.

De Thou ne lui donne que douze pieces de canon, tandis que beaucoup d'autres disent qu'il en avoit vingt.

débouché pour venir à lui, qu'une chaussée qu'on lui avoit assuré être si étroite, qu'il n'y pouvoit passer que quatre Cavaliers de front : malgré le peu de vraisemblance que les ennemis, placés depuis douze jours devant Saint-Quentin, n'eussent pas établi une correspondance plus sûre entre leurs quartiers, cette fausse idée flattoit trop sa vanité, pour qu'il ne l'adoptât pas.

En conséquence il crut qu'il suffiroit de faire masquer la tête de cette chaussée par les Pistoletiers à cheval du Rheingraff, soutenus par trois ou quatre autres de Gendarmerie. Ces troupes auroient sans doute été suffisantes pour disputer quelque temps le défilé, s'il avoit été aussi serré que le vieux Général s'étoit plu à le croire ; & sur-tout si ce détachement avoit été envoyé assez tôt pour arriver avant que les ennemis eussent débouché. Mais comme cette chaussée pou-

voit contenir *plus de vingt Cavaliers de front*, les ennemis en avoient profité pour y faire paſſer leur cavalerie, dont la tête étoit déjà en bataille lorſque le détachement de l'armée du Connétable vint enfin y paroître. La grande faute d'avoir perdu un temps précieux, ſe répare trop difficilement à la guerre, pour que ce petit corps pût entreprendre, avec quelqu'apparence, ſur la cavalerie ennemie. D'ailleurs les ordres du Connétable étoient de ne point ſe compromettre, ni de rien faire qui pût engager à une action.

D'après ces conſidérations, le Duc de Nevers ne voyant point de ſûreté à reſter dans la plaine, avec ſon détachement vis-à-vis d'un corps auſſi ſupérieur, groſſiſſant à chaque inſtant, par le développement de la colonne au ſortir du défilé, alla ſe joindre au Prince de Condé, qui, avec la cavalerie légere, obſervoit auprès du moulin, où le Connétable l'avoit poſté.

L'armée ennemie se formant dans la plaine qui en est peu éloignée, dès que ce Prince en avoit apperçu les premiers escadrons, il en avoit donné avis au Connétable ; mais celui-ci, comptant apparemment que le Duc de Nevers empêcheroit les ennemis de déboucher, répondit avec fierté & arrogance à ce Prince, qu'il restât pour protéger la queue du renfort destiné pour Saint-Quentin, & qu'il ne vînt le rejoindre que lorsque tout seroit sûrement entré. Dans ce moment, le Duc de Nevers vint se replier sur le Prince, & voyant alors que le Connétable s'éloignoit, & que l'armée ennemie marchoit à eux, ces deux Commandants furent obligés de songer à faire retraite.

Pendant ce temps, le Connétable étoit à son avant-garde, c'est-à-dire, à plus de deux lieues de l'ennemi. Il paroît qu'il étoit si satisfait de l'avoir insulté, qu'il ne lui jugeoit, ni la

capacité, ni le courage de le poursuivre.

Cette grande distance qu'il y avoit, suivant l'usage défectueux dont nous avons déjà parlé, entre son avant-garde & son corps de bataille, ne lui permettoit pas d'être instruit de ce qui se passoit à son arriere-garde, assez à temps pour pouvoir y donner ordre. Cet oubli de toutes les regles, & cet excès de présomption, tarderent peu à recevoir la juste punition qu'ils avoient méritée. Le Prince de Condé ne put s'empêcher d'être atteint par le Comte d'Egmont, qui l'attaquant de front à la tête d'une des trois divisions de la cavalerie ennemie, tandis que deux autres le chargeoient en flanc & en queue, le poussa si en désordre sur l'arriere-garde, que cette derniere ne put que se jetter en confusion dans le village de Rizerolle.

Ce fut en vain que le corps de

bataille vint essayer de protéger ces fuyards, & que le Connétable parut après avec l'avant-garde, à laquelle il avoit fait rebrousser chemin. Il n'étoit plus temps de remédier au désordre qui devenoit général. Ce fut alors que cet homme si superbe, s'humilia au point de demander au vieux Doignon, ce qu'il falloit faire; la réponse fut naïve: « Monseigneur, » il y a deux heures que je vous l'au- » rois bien dit, mais à présent je n'en » sçais rien » (1).

Le trouble & la confusion étant aussi généralement répandus, aucune action vigoureuse ne put rétablir les affaires. La Gendarmerie Françoise ayant en tête des Réitres Allemands, armés de longs pistolets, essaya malheureusement pour elle, de répondre à leur feu. Cette tentative n'ayant fait qu'augmenter le désordre de ses

(1) Mézerai, Daniel, Garnier.

rangs & de ses files, ce fut en vain que le Connétable essaya de l'amener à la charge: le peu qui le suivit, fut entouré, tué, ou fait prisonnier.

Rien ne peut mieux donner une idée juste de cette affaire, que d'observer qu'elle coûta à la France quatre mille hommes tués sur la place; plus de trois mille prisonniers, parmi lesquels étoient le Connétable, & des Princes du sang; tandis que les ennemis ne perdirent qu'environ *cent hommes* (1).

La science militaire parut se perfectionner quelques années après, par les instructions & les grands exemples que le Duc d'Albe donna alors aux Militaires.

Le grand art des campements; celui de fatiguer son ennemi, dans le voisinage duquel il sçavoit toujours se placer; la grande patience à différer une bataille; la préférence donnée à des

(1) De Thou, Mém. de Nevers.

avantages journaliers, qu'il avoit l'art de se procurer, sans s'exposer aux hasards de la fortune, sur ces brillantes, mais quelquefois si désastreuses journées, changerent entiérement, sur-tout chez l'étranger, ce principe insensé qui attachoit de la honte à se refuser au combat, lorsque l'ennemi venoit le proposer.

Ce grand homme de guerre, après avoir montré la bravoure & l'activité les plus décidées aux victoires de Mulberg, & dans les guerres d'Italie, fit l'usage de la plus brillante de ces qualités, en poursuivant & en attaquant le Comte Louis, dans une position si redoutable, qu'il falloit être aussi sûr que le Duc l'étoit, de la négligence & de la mollesse de l'armée, & du Général ennemi, pour engager, & sur-tout pour remporter un succès aussi décisif que celui qu'il obtint *à Gemmingen*, sur ce cadet du Prince d'Orange.

Quelques

Quelques années après, ayant assiégé Mons, le Duc se vit provoqué à la bataille, par le Prince d'Orange, accouru au secours de cette ville importante ; mais quelques efforts que fît ce dernier pour l'engager à sortir de ses lignes, le Duc s'y tint si constamment, que le Prince fut obligé de le laisser tranquillement, réduire cette capitale du Hainaut.

A la vérité, ce parti de se tenir ainsi renfermé dans ses lignes, auroit eu de grands inconvénients, s'il avoit eu en tête un Général commandant avec autorité, une armée exercée, disciplinée, payée, & dont la subsistance eût été assurée : mais comme le Prince d'Orange n'avoit aucun de ces avantages, le Duc avoit prévu que la multitude qui étoit accourue sous ses drapeaux, se dissiperoit bientôt faute de subsistance, d'argent & de discipline. Le succès prouva bien vîte la justesse de ses combinaisons.

Sans doute que ces grands talents furent bien souillés par cette humeur despotique & sanguinaire, qui porta ce Duc à immoler un nombre si prodigieux de victimes Flamandes, à l'affreux préjugé de l'intolérance religieuse & politique. La postérité a porté son arrêt sur ces scenes de sang; mais tout en le prononçant, elle n'a pas empêché qu'on ne rendît justice aux talents militaires de ce cruel administrateur.

Comme l'utilité des armes à feu devenoit de jour en jour plus sensible : comme elles avoient beaucoup servi aux Allemands à gagner les différentes affaires dont nous venons de parler, peu-à-peu l'usage s'introduisit en Espagne, dans les Pays-Bas, en France, d'avoir des Arquebusiers à cheval, armés d'arquebuses bien plus légeres que celles dont on se servoit à pied. Le Duc d'Albe leur dut une partie de ses succès

dans les guerres de Flandres. Il y avoit bien peu d'Arquebusiers dans les armées Allemandes de ce temps. Des corps de Réitres, ou de Cavaliers, armés de longs pistolets, ayant l'avantage de se charger plus vîte que les arquebuses, leur en tenoient lieu.

Ces nouveautés en firent une dans la maniere de combattre. L'ancienne audace diminua, par le danger que croyoient courir les Lanciers, d'être exposés à un feu qui pénétroit au travers de ces cuirasses, & de ces casques jadis à-peu-près impénétrables. Le crédit de *la reine des armes de la cavalerie*, commença donc à diminuer beaucoup.

Elle fut pourtant sur le point de regagner son ancienne réputation à la bataille d'Ivry. La charge du corps de Lanciers Wallons fut si vigoureuse, qu'elle pensa décider la victoire en faveur des Ligueurs. Si les Réitres avoient secondé ses efforts, avec le

feu de leurs pistolets, Henri auroit eu bien de la peine à vaincre: heureusement pour lui que ces Réitres étant Protestants, ne voulurent point combattre bien décidément, contre le soutien des Protestants de France: s'ils firent bride en main, en étant sur le point d'en venir aux mains, & d'attaquer les six uniques pieces de canon de l'armée royale, soutenues seulement par six cents cinquante Chevaux-Légers, placés à droite & à gauche de ces pieces, & formant ainsi une espece de premiere ligne, il semble qu'il auroit été très-possible à douze cents Réitres de défaire cette foible troupe; de s'emparer de toute l'artillerie de Henri; & de parvenir à battre son aile gauche.

La droite, que ce grand Prince commandoit en personne, étant vivement chargée par Mayenne, Aumale & Nemours, se servit de ses pistolets & de ses *estocs*. Ce fut avec tant

de vigueur, que ses efforts soutenus à propos de l'apparition du Maréchal de Biron, à la tête d'un très-petit corps de réserve, mais infiniment grossi par la terreur naturelle à des troupes ne sçachant que se battre devant elles, & déconcertées par toute attaque imprévue sur leurs flancs, ou sur leurs derrieres, sçurent si bien dissiper les trois gros escadrons de ces Chefs de la Ligue, qu'il ne fut pas possible à ces derniers de réunir ensemble, après leur fuite, plus de trente Cavaliers.

La ligne de l'armée ligueuse étant toute trouée par la fuite des escadrons entre-mêlés mal-à-propos avec les bataillons; ces derniers, se voyant sur le point d'être attaqués en flanc par la cavalerie victorieuse, & pressés en tête par ceux de Henri, n'écoutant plus, ni les avis, ni les grands exemples du sieur de Rosne, s'abandonnerent à la fuite la plus honteuse,

& bien plus dangereuse qu'une noble résistance.

Si la valeur de Henri parut dans cette journée avec le plus grand éclat; si son humanité pour les François n'y brilla pas moins, il ne faut pas oublier le mot de Biron, chargé de la conduite du corps de réserve:

« Sire, vous avez fait aujourd'hui,
» tout ce que devoit faire Biron,
» tandis que Biron a fait tout ce que
» vous auriez dû faire ».

Dans cette même année, le fameux Prince de Parme vint encore donner en France de nouvelles preuves de sa grande capacité dans l'Art Militaire. Aussi sçavant que le Duc d'Albe dans le choix des positions, il pouvoit répondre, avec vérité, au Trompette que Henri lui avoit envoyé pour lui offrir la bataille, « que quiconque l'y » forceroit, en sçauroit plus que lui ». Sa conduite ne justifia que trop la justesse de ce propos. S'étant tenu pen-

dant quatre ou six jours (1), dans un camp qu'il avoit pris sur la hauteur qui est auprès de Chelles; ayant son front couvert par des marais & des défilés, & ses derrieres cachés par les bois couronnant la cime de cette hauteur, son flanc droit devoit être accessible, ainsi que le gauche, malgré les bouquets de bois, (alors plus communs dans cette plaine qu'aujourd'hui,) auxquels le Duc les avoit appuyés. Non content de la bonté de cette position, il y avoit ajouté, suivant sa méthode ordinaire, imitée de celle des Romains, de bons & de forts retranchements. Henri crut sans doute, que ce Général ennemi avoit autant d'envie que lui de livrer bataille: du moins il est difficile d'expliquer autrement que par cette persuasion, l'inaction où il fut pendant six jours,

(1) Les Historiens contemporains disent également tantôt l'un, tantôt l'autre. *Vid. Bentivoglio*, *Davila.*

n'étant qu'à une bonne lieue de l'ennemi, & la tranquillité où il le laissa dans son camp. Farneze en profita pour faire toutes ses reconnoissances & toutes ses dispositions. Etant sûr qu'il pouvoit se porter en peu d'heures sur Lagny, & que cette Ville importante par son passage, pouvoit être emportée de vive force, il amusa Henri, en lui montrant, le sixieme jour, son avant-garde développée en ordre de bataille, & ayant l'air de vouloir se porter au-delà des petits défilés de son front. Pendant cette manœuvre, il faisoit filer son corps de bataille & son arriere-garde sur Lagny, avec ordre d'occuper le faux-bourg ouvert qui se trouve à la tête du pont de cette Ville, sur la Marne; de construire un pont avec les bateaux qu'il portoit à la suite de son armée, à-peu-près comme il est à présent d'usage d'avoir des pontons; & de fortifier la position qu'il prenoit vers Pom-

ponne, à un quart de lieue de Lagny.

La nuit étant bien employée à ces différents travaux, auxquels il avoit fait ajouter, en arrivant, l'établissement de deux batteries, chacune de dix grosses pieces de canon; il fit passer un corps d'infanterie, & quelque cavalerie sur le pont qui venoit d'être construit, avec ordre de monter à l'assaut, dès que la breche seroit un peu praticable.

Il paroît que Henri se laissa abuser toute la journée par cette fausse apparence de bataille, & que n'ayant point éclairé ce qui se passoit sur les flancs du Duc, il ignoroit entiérement sa marche sur Lagny. Ce ne fut que sur les avis du Gouverneur Laffin, qu'il put se persuader de la vérité de cette audacieuse manœuvre.

Surpris & troublé d'avoir perdu un temps aussi précieux, il en perdit encore à assembler un Conseil de guerre, & à y discuter les avis discordants de

Biron & de Lanoue, au lieu de marcher ſur le champ au Prince de Parme, ou de paſſer la Marne pour ſecourir Lagny.

Ce dernier parti étoit difficile à exécuter : non par la crainte peu fondée que le Prince de Parme quittât ſa poſition vis-à-vis de Lagny, & fît cinq à ſix lieues pour venir troubler le paſſage, comme l'ont avancé des Hiſtoriens fort peu au fait de la ſcience militaire, mais par la difficulté de raſſembler des bateaux pour en former un pont : & par l'inconvénient, bien plus grand encore, de laiſſer le Duc maître du pays, entre la Marne & la Seine, s'emparer des poſtes importants de Corbeil, de Charenton & de Saint-Maur. Il paroît donc qu'il n'en reſtoit d'autre à prendre, que de marcher bruſquement ſur le Duc de Parme; de l'inquiéter ſur tout ſon front; de chercher à forcer ſes retranchements dans quelque en-

droit où ses lignes auroient été négligées ; & sur-tout de s'emparer, ou du moins de chercher à détruire son pont à coups de canon. En joignant à cette démarche vigoureuse, & dès-là si faite pour être adoptée & parfaitement exécutée par le vainqueur de Coutras & d'Ivry, la précaution d'envoyer le Maréchal d'Aumont au secours de la malheureuse garnison de Lagny, le Duc de Parme auroit peut-être pu se repentir de la démarche si audacieuse, de porter un gros corps de son armée au-delà *de la Marne*, pour attaquer Lagny. Une manœuvre qui partageoit cette armée en deux, n'auroit pas dû rester impunie, vis-à-vis d'une armée Françoise, *commandée par Henri*. Sans doute que des conseils timides empêcherent ce Prince de donner en ce moment des preuves de cette bravoure, qu'on pourroit peut-être accuser d'avoir été poussée quelquefois jusqu'au-delà des

bornes de celle qui convient à un Souverain : après avoir considéré longtemps les lignes du Duc de Parme, & le pont qu'il avoit fait construire en remontant la riviere : après avoir eu la douleur de voir emporter & saccager sa ville de Lagny, Henri se crut obligé de rétrograder, sans avoir rien tenté qui fût digne de son courage & de l'habileté d'un Général tel que lui (1).

Les belles marches que le Duc de Parme avoit faites pour venir au secours de Paris, furent encore renouvellées (en 1592), lorsqu'il revint deux ans après, pour faire lever le siege de Rouen.

Son infanterie marchant au milieu de son armée, tandis que sa cavalerie étoit partagée sur ses deux flancs, paroît avoir donné les premiers exemples de l'ordre de bataille, dont on

(1) *Vide* Davila, Bentivoglio, &c.

s'eſt ſervi pendant plus d'un ſiecle, juſqu'à ce que des lumieres plus étendues y aient fait faire de grands & d'utiles changements.

La fortune lui préſenta une occaſion bien rare, dont ſa prudence pouſſée dans ce moment juſqu'à l'extrême, ne paroît pas avoir bien ſçu profiter. Henri, oubliant qu'il n'étoit plus ſimple Roi de Navarre, mais Roi de France & Généraliſſime d'une armée, telle à-peu-près qu'un Roi de France doit avoir, oſa, avec cent chevaux, inſulter l'armée entiere ennemie, dans ces plaines qui commencent à Aumale, & qui s'étendent ſi fort en Picardie (1).

Le Duc de Parme, ayant d'abord peine à croire ce qu'il voyoit, le fit enfin attaquer. Mais comme ſa cavalerie ſe contenta de charger de front,

(1) Ce corps étoit ſoutenu par quatre cents Arquebuſiers à cheval, *ou Dragons*. Mém. du Comte d'Angoulême, pag. 38.

ſans avoir la précaution de faire couler quelques eſcadrons ſur les derrieres ; l'armure complette des Cavaliers de ce temps, leur donna le moyen de réſiſter à grands coups de piſtolet & d'épée, & de retirer le Roi d'un péril auquel il n'échappa, que par le bonheur le plus inoui (1).

Le Duc de Parme s'étant contenté, d'après l'avis du Duc de Mayenne, de jetter du ſecours dans Rouen, & ayant été prendre des quartiers de rafraîchiſſement derriere la Somme, fut bientôt obligé de revenir au ſecours de Villars, qui menaçoit de rendre Rouen.

La marche de ce Général ayant été cette fois auſſi rapide que la premiere avoit été lente, Henri ne vou-

(1) On voit dans les Mémoires du Duc d'Angoulême, que la maniere d'eſcarmoucher, étoit d'avoir en avant du front de l'eſcadron ou du régiment, quelques Cavaliers épars qui le rejoignoient lorſqu'ils étoient pouſſés.

Les Huſſards & les Dragons, ont ſeuls conſervé dans l'armée de France cette méthode, quoiqu'elle ſoit bien analogue à l'eſprit général de la Nation.

lut, ou ne put pas courir les risques d'une bataille, & prit le parti, si éloigné de la témérité qu'il avoit marquée à Aumale, de lever le siege.

La mollesse de cette démarche ayant extrêmement rehaussé le courage des Ligueurs, ils firent tant d'instances auprès du Duc de Parme, qu'ils l'engagerent à faire le siege de Caudebec. Cette bicoque ne l'arrêta pas long-temps (1). Tous ces succès lui ayant donné quelque confiance pour les avis du Duc de Mayenne, il crut pouvoir se porter impunément jusqu'à Ivetot, & profiter de la bonté du pays, pour donner des quartiers de rafraîchissement à son armée. Ce fut alors que celle de France se renforçant chaque jour par les Volontaires qui y accouroient en foule, seconda

(1) Bentivoglio assure que ce fut à ce siege, qu'il reçut la blessure qui contribua à sa mort; mais tous les autres Auteurs contemporains disent unanimement qu'il fut blessé à l'affaire de l'avant-garde.

ſi bien les deſirs de Henri, qu'il ſe trouva en état d'accourir rapidement du Pont-de-l'Arche dans le pays de Caux; de tomber ſur l'avant-garde de Farneze, commandée par le Duc de Guiſe; de la battre, de forcer enſuite un bois retranché, & d'être ſur le point de détruire cette avant-garde, ſi le Prince de Parme n'y étoit accouru pour la ſecourir, & n'avoit payé de ſa perſonne, au point qu'il y reçut un coup d'arquebuſe au bras, dont il ne put jamais bien guérir. Alors Henri, occupant les défilés entre Caudebec & Rouen, crut avoir enfermé ſon ennemi, & l'avoir réduit à reſter toujours dans la même poſition, ou à lui livrer bataille. Cette perſuaſion étoit ſi forte, qu'il laiſſa aſſez tranquillement le Prince de Parme changer de poſition, & en venir prendre une plus sûre ſous Caudebec.

Il paroît qu'il auroit été bien difficile à Henri, d'empêcher ſon ennemi de

de parvenir jusqu'à Rouen. Comme il n'y a que sept lieues de distance, & que le pays offre presque par-tout des positions, sur-tout sur la rive droite de la Seine, rive dont Farneze étoit à-peu-près le maître, il paroît qu'il lui auroit été très-possible de se retirer sous le canon de Rouen. Le parti qu'il prit fut différent.

Malgré la largeur de la Seine, il projetta de la faire traverser à toute son armée. L'opinion où les Généraux François étoient de l'impossibilité de pareille entreprise, paroît leur avoir fait négliger d'éclairer en rien les démarches de l'armée ennemie.

Le Duc de Parme en sçut profiter avec tant de diligence, qu'il fit construire un pont, non tel que celui qu'il avoit fait au siege d'Anvers; mais dont il eut le temps d'appuyer non seulement les deux têtes par deux bons ouvrages, dont celui construit du côté de Caudebec, étoit bien garni de

canons ; mais encore d'y faire passer d'abord sa cavalerie, ensuite son infanterie, ses bagages & son canon, sans que l'entreprenant Henri, mal servi par ses espions, faisant très-mal observer les démarches de ses ennemis, eût été instruit de rien pendant les *trois jours* que durerent la construction du pont & le passage de l'armée. Averti enfin de cette retraite, il accourut inutilement avec de la cavalerie, sans infanterie & sans canon. Celui du fort placé à Caudebec, contint bientôt cette troupe. Comme elle ne prit pas le parti de mettre pied à terre, le fils du Prince de Parme eut la gloire de faire achever ce fameux passage à toute l'arriere-garde, & même aux troupes destinées à la garde de l'ouvrage, avec le canon, sous les yeux de Henri, sans laisser derriere un seul homme de ses gens.

Ce grand exemple prouve combien

les Généraux de ce temps, braves, & impétueux pour l'attaque, étoient souvent dépourvus des qualités si importantes pour la guerre, de la vigilance & de l'attention.



CHAPITRE V.

Esquisse générale des opinions les plus accréditées dans le Militaire, dans le siecle de Gustave, tant par les écrits des Auteurs, que par les exemples de la guerre.

APRÈS avoir rendu compte des principaux changements arrivés dans l'art de la guerre, il faut encore tâcher d'indiquer les causes qui peuvent y avoir donné lieu.

Aussi-tôt que le progrès des connoissances vint à se répandre, les Militaires tarderent peu à prouver qu'ils avoient réfléchi sur leur Art. Les Comines, les du Bellay, les Fleuranges, les Mont-Luc, notre grand Henri lui-même, les d'Aubigny, les Lanoue, les Lesdiguieres, prouverent chez les François, qu'ils sçavoient

aussi-bien écrire sur la théorie militaire, qu'en appliquer les principes aux grandes actions de guerre.

Pescaire, Spinola, Mansfeldt, Georges Basta, Wulhausen, Mello, le Duc d'Albe, chez les étrangers, avoient également laissé des preuves durables de leurs talents, pour développer aux Militaires d'importants secrets de leur Art, & pour leur en prouver l'excellence par de brillantes applications.

Comines avoit été précédé de Froissard & de Monstrelet ; ces deux derniers étant plutôt des Chroniqueurs que des Historiens un peu militaires, rendent, à la vérité, assez bon compte des bruits publics ; mais ils en parlent avec trop peu de connoissance, sur-tout lorsqu'il est question d'intrigues politiques, ou de faits de guerre.

Comines, homme de Cour, Guerrier & Négociateur, parle de

tout ce dont il a été témoin, avec la franchise gauloise, & accompagne ses récits de réflexions, dont beaucoup sans doute portent un peu l'empreinte de la rouille des esprits de son temps; mais dont plusieurs sont sages, & dignes d'un homme qui a été employé avec succès dans l'Administration.

Du Bellay & Fleuranges sont des guides assez exacts pour l'Histoire politique & militaire de leur temps; le premier paroît avoir eu des connoissances plus générales que le second, sans qu'elles aient nui à ses talents militaires.

S'il ne commanda jamais en chef, il ne paroît pas moins en avoir été très-digne. On lit dans ses Mémoires, ainsi que dans ceux du Maréchal de Fleuranges, d'assez bonnes choses sur l'ordre, l'ensemble & la discipline qui doivent regner dans une armée bien constituée. Leurs Mémoires au-

roient mérité d'être accompagnés de commentaires, faits par une main plus militaire que celle de le Laboureur.

Mont-Luc, né dans un climat où la vivacité approche quelquefois de la pétulance, a laissé des preuves de la bouillante humeur dont la nature l'avoit partagé.

Il y a sans doute un amour-propre excessif dans ses Mémoires. En les comparant avec ceux de ses contemporains, on voit que malgré son orgueilleuse prétention de n'avoir jamais été battu, il l'a cependant été quelquefois (1). Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a conduit presque toutes les expéditions dont il a été chargé, avec autant de succès, que d'activité & de courage.

Ses Mémoires contiennent beaucoup d'exemples & de réflexions,

(1) Mém. du Duc d'Albe, Vittorio Siri.

propres à former un jeune Officier à la petite guerre. Comme c'étoit celle que l'on faisoit le plus généralement de son temps : comme ce genre de guerre est le plus propre à faire briller le courage de l'Officier particulier, il paroît qu'étant le plus de son goût, c'est celle qu'il a toujours faite le plus volontiers, même sur la fin de sa carriere, où de grandes places l'avoient pu, & même dû obliger de cesser de faire l'aventurier.

Le Journal militaire de notre grand Henri, prouve sans cesse sa valeur, sa bonté, & souvent une grande capacité militaire. C'est au milieu des braves guerriers de ce temps, que ce Prince paroît avec le plus grand éclat, par la surprise de Cahors, les combats de Dieppe, l'assaut de Paris, la bataille d'Ivry, le combat d'Aumale, & tant d'autres faits militaires plus brillants les uns que les autres.

Le Duc d'Angoulême, Lanoue, Lesdiguieres, nous ont laissé des Mémoires écrits avec bien de la naïveté, & dont on peut retirer de l'instruction. Les Mémoires de Lanoue sur-tout, nous offrent des vues assez étendues & assez saines sur l'état de l'Europe, de son temps. Si le style du seizieme siecle en défigure quelquefois le sens, en les lisant avec application, on voit bientôt qu'il ne faut pas en donner le tort à sa pensée.

Les faits de guerre y sont rendus avec clarté. On y voit sans doute, le monotone tableau de paysans & de bourgeois armés à la hâte, combattants sans avoir été exercés, tantôt avec courage, le plus souvent avec lâcheté.

Comme Mont-Luc, les opérations où il put paroître avec éclat, furent des opérations de petite guerre. Toutes celles où il opposa de gros corps indisciplinés & mal armés, à d'autres faisant depuis long-temps la guerre, « ayant

» ce courage ſoutenu, qui, d'ordinai-
» re, eſt plus habitude que réflexion
» chez le Soldat, il fut preſque tou-
» jours malheureux ». Mais ſes contemporains, s'arrêtant plus à ſa capacité qu'à ſon défaut de ſuccès, ne l'en déſignerent pas moins, dans un ſiecle où la bravoure étoit générale, par l'épithete *du brave Lanoue*.

Le Journal militaire de Leſdiguieres contient des détails militaires aſſez bien faits; mais il a le défaut, commun à tous ceux dont nous venons de parler, de ne rouler principalement que ſur des opérations décidément du reſſort de la petite guerre : n'ayant preſque jamais eu affaire à des guerriers, véritablement dignes de ce nom, les ſuccès aſſez conſtants que ce Connétable obtint, paroiſſent avoir été au moins autant l'ouvrage de la fortune, que de ſon habileté.

Peſcaire eſt mort trop jeune, pour avoir laiſſé des réflexions bien mûries

par l'expérience ; mais le peu que nous en avons de lui, montre un génie vraiment militaire.

Les autres paroiſſent avoir encore plus vu les détails de leur Art, que les grands réſultats qu'on peut en obtenir.

C'eſt ainſi que Spinola, Mansfeldt, Georges Baſta ; s'en occupent le plus ſouvent. Ce dernier, plus fameux encore que les deux premiers, nous a laiſſé un très-bon Traité ſur la cavalerie, où l'on trouve diſcuté avec clarté, quelle eſt la meilleure ordonnance, la meilleure armure, & le meilleur emploi que puiſſe faire un Général de cette arme.

Mais en tout, on peut obſerver que ce Général Impérial fait plus ſentir les inconvénients, qu'il n'apprend à les éviter.

Les moyens qu'il propoſe pour mettre plus d'ordre dans les eſcadrons, ſont ſouvent vicieux. Wulhauſen, qui

paroît avoir eu projet de le contredire, le reprend ſur pluſieurs, mais pas toujours avec autant de juſteſſe que Folard le prétend.

Les eſcadrons de ces deux maîtres ſont ſur huit, & quelquefois ſur ſix de hauteur. C'eſt ainſi qu'ils étoient compoſés dans le temps que Mello a écrit ſur la cavalerie, & par conſéquent dans celui de Henri IV, du Duc d'Albe & du Prince de Parme.

Spinola & Maurice, ayant plus fait la guerre de ſiege que de campagne, ont plus dirigé leurs vues de ce côté, que de tout autre. Comme cette partie de l'Art a été extrêmement perfectionnée, la lecture de leurs ouvrages eſt plus curieuſe que réellement utile.

Dans tous ces Auteurs, on peut s'inſtruire aſſez bien des moyens de dreſſer des embuſcades; de paſſer des rivieres; de faire des marches forcées; d'eſcalader des places, n'ayant

que de ſimples murailles; de ſe fortifier dans un poſte, & de ſçavoir en choiſir un bon : mais il ſeroit difficile d'y apprendre le grand art de former un plan de campagne, ſoit offenſif, ſoit défenſif; de l'étendre ou de le reſſerrer, ſuivant les différentes circonſtances; de l'exécuter avec vigueur & rapidité; de ſçavoir ne ſe battre que lorſque les avantages du gain d'une affaire, ſont ſans nulle proportion avec les riſques de la perdre; de conſtituer & de former une armée docile, qui ſoit en état d'exécuter des manœuvres, ayant pour but de porter avec le plus grand enſemble, & la plus grande célérité, des portions plus ou moins conſidérables des troupes dont elle eſt compoſée, dans les points jugés déciſifs par le Généraliſſime. Cette importante ſcience, ainſi que celles des autres parties de la grande guerre, (il faut avoir le courage de le dire,) pa-

roiſſent n'avoir été un peu apperçues que par des Généraux étrangers. Pour les François, excepté Biron & d'Aumont, ſur leſquels encore il y auroit tant de choſes à remarquer, ils ne paroiſſent avoir eu que de très-bons Officiers Généraux.

Nous avons déjà remarqué que les lumieres de ce temps, n'avoient pas encore été portées juſqu'à faire réformer la vicieuſe habitude de former trois armées au moins, de ce qui ne doit en faire qu'une.

Cette avant-garde, ce corps de bataille, & cette arriere-garde étoient d'ordinaire trois reſſorts mal agencés, & agiſſant ſans concert & ſans enſemble.

L'uſage des corps de réſerve commençoit à s'introduire, malgré le doute où le Courtiſan, plus que le Militaire Brantome, prétend que les Généraux de ſon temps, étoient à cet égard.

Si l'utilité & la sagesse de cette disposition n'étoient pas suffisamment prouvées par ce que nous en avons déjà dit, nous acheverions de les démontrer dans des temps plus voisins de nous. A l'égard des secondes lignes, nous avons vu qu'on en sentoit l'utilité, mais c'étoit si confusément, que l'on employoit, pour en tenir lieu, des moyens, d'ordinaire plus nuisibles qu'utiles.

Celui des Enfants-perdus étoit certainement un des plus mauvais dont on pût se servir. Le dangereux exemple qu'ils finissoient par donner à la ligne, en venant se réfugier à toutes jambes sous sa protection, étoit plus propre à lui faire partager leur désordre, qu'à lui inspirer de la fermeté.

Cet usage, ressemblant si fort à celui des anciens Vélites, avoit besoin que Gustave le proscrivît, pour être enfin relégué dans les vieilles rubriques de la guerre. Nous verrons

pourtant de nos jours, qu'un Tacticien a voulu à-peu-près essayer de le reproduire.

Des défaites sanglantes avoient encore appris le danger de mettre de la cavalerie vis-à-vis des troupes d'infanterie, lorsqu'il étoit question de combattre. La cavalerie étoit en conséquence, le plus souvent placée sur le flanc de l'infanterie; mais comme nous ne voyons guere avant Gustave, que le Duc d'Albe, & sur-tout le Prince de Parme, avec les trois corps de leur armée bien réunis ensemble, nous voyons encore que ce dernier Général a donné le premier exemple d'une disposition, réunissant toute l'infanterie au centre, & plaçant la cavalerie sur les ailes.

Cet exemple d'ordre & de regle, conforme aux préceptes de la discipline militaire de Mansfeldt, devint bientôt d'un usage général.

C'étoit sans doute un bon commencement;

mencement; mais il n'avoit cependant pas produit de grands changements dans l'art de la guerre, jusqu'à ce que Gustave, paroissant avec le plus grand éclat dans celle qui est si fameuse sous le nom de *guerre de trente ans*, éclipsa tous les guerriers de son siecle, & laissa à ceux qui devoient lui succéder, les plus grands exemples, & les leçons les plus instructives.

Dans le temps que ce Législateur du grand art de la guerre parut à la tête des armées, l'infanterie étoit divisée en enseignes, qui étant de quatre à cinq cents hommes, faisoient à-peu-près l'effet de nos bataillons.

Quelques-unes étoient en entier de Piquiers: dans d'autres, il y avoit des Arquebusiers. Chaque Capitaine étoit Commandant à-peu-près indépendant du Général, pour l'armement, la discipline intérieure, & même la formation de son enseigne. Si les Maré-

chaux-de-Camp en France, & les Sergents-Généraux de bataille, chez l'étranger, parvenoient à leur faire occuper une place fixe dans l'ordre de bataille, il étoit bien rare, dans le premier de ces pays, qu'ils pussent les assujettir à ne charger que lorsque des ordres supérieurs leur en marquoient le moment. Presque toujours, en France, chaque enseigne chargeoit séparément, suivant la volonté de son chef, & souvent suivant l'ardeur des Soldats.

Il est aisé de se faire une idée de l'effet de dix-huit, ou de vingt-quatre de ces enseignes, dont les unes étoient formées sur six, les autres sur huit, & même quelques-unes sur dix de hauteur; celles qui n'étoient que de Piquiers, étant plus pressées que les autres de charger, alloient devant elles, tête baissée sur l'ennemi, pendant que les autres restoient en arriere. A la vérité, les étrangers avoient adopté la méthode de réunir leurs

enſeignes en un ſeul corps, & en formoient de gros bataillons ſur dix à onze de hauteur, comme nous l'avons remarqué à Ceriſoles.

Ces enſeignes ainſi réunies dans un gros bataillon, imitoient à-peu-près la phalange Macédonienne : n'ayant point de regle pour fixer la diſtance qu'elles devoient obſerver, elles étoient ſujettes au très-grand inconvénient de ſe ferrer ſi fort au centre, dès qu'elles trouvoient le moindre obſtacle ſur leur route, ou qu'elles étoient expoſées au feu du canon, que ce centre crevoit, & pouſſoit en avant des pelotons de Soldats, dans leſquels il étoit preſqu'impoſſible d'établir le moindre ordre. Si cet inconvénient n'exiſtoit pas, celui d'avoir des rangs & des files brouillés, de maniere à préſenter un front bien plus large que le derriere, ayant des vuides & des fenêtres, étoit décidément immanquable.

Il n'étoit nullement question alors d'observer cet alignement, devenu si nécessaire à nos bataillons modernes. Une partie de la ligne chargeoit & combattoit corps à corps, comme nous venons de l'observer, tandis qu'une autre restoit en arriere, & ne combattoit qu'à coups d'arquebuse.

Ces gros bataillons, composés de plusieurs enseignes, ayant prouvé par les défaites de Leipsick & de Rocroy, combien ils étoient de peu de résistance contre le canon, ne tarderent pas à être remplacés par de plus petits, composés de mille, ou de huit cents hommes. Ils furent alors mêlés de Piquiers & d'Arquebusiers. Bientôt l'on plaça presque toujours les Piquiers au centre; & les Mousquetaires, successeurs des Arquebusiers, prirent leur place sur les deux flancs de ces Piquiers (1).

(1) Le tiers du bataillon François étoit de Piquiers, formés sur huit de hauteur, jusqu'à la paix de 1688.

Mais si ces bataillons valoient mieux que ce ramassis d'enseignes: si cette division étoit plus propre à mettre quelque ordre dans ces masses d'hommes, il paroît aussi que les mouvements de chacun de ces bataillons, étoient d'abord bien lents, & bien compassés. Pour faire face sur un de leurs flancs, il leur falloit exécuter un mouvement de conversion;

Les deux autres tiers étoient de Mousquetaires, sur quatre de hauteur. Les Fusiliers remplacerent bientôt les Mousquetaires. Parmi ces derniers, on choisit en 1667, les plus ingambes & les plus valeureux; ils furent répandus au nombre de quatre dans chaque compagnie, & l'on ne tarda guere à les réunir, pour en former de particulieres. Leur destination fut de remplacer les Enfants-perdus, en prenant le nom nouveau de Grenadiers, à cause des grenades qu'ils jettoient sur l'ennemi.

Cette troupe étant armée de fusils, sans aucune arme défensive, y joignit encore une autre nouvelle arme, en adoptant la baïonnette.

A la vérité, dans ces premiers moments, elle s'enfonçoit dans le canon, & par conséquent le Soldat ne pouvoit plus tirer.

A la journée de Steinkerken, cette nouvelle arme lui servit à forcer les chevaux de frise, derriere lesquels les ennemis l'écrasoient par un feu régulier, & ce fut à ce nouveau moyen qu'on attribua généralement le gain de cette affaire.

tout d'une piece. Formés d'abord ſur huit de hauteur, enſuite ſur ſix, ce mouvement ne pouvoit qu'être toujours extrêmement long, & embarraſſé. Celui de la contre-marche, employé pour faire front à l'ennemi, attaquant par derriere, réduiſoit le bataillon à ne faire uſage que de la moitié, ou des trois quarts de ſes files : s'il étoit attaqué dans le moment de ſa durée, il ne pouvoit alors s'exécuter que lentement, & preſque toujours en brouillant ſes longues files de dix, huit, ou ſix hommes.

Lorſque Guſtave eut enfin rendu l'uſage des ſecondes lignes tout-à-fait général, il étoit encore ſi difficile de ranger les bataillons & les eſcadrons en bataille, & ſur-tout leur marche étoit ſi lente, afin de conſerver quelque alignement, qu'à la bataille des Dunes, l'armée Françoiſe, ſous les ordres du Vicomte de Turenne, employa trois heures à faire le quart

de lieue qui la séparoit de l'ennemi (1).

Il étoit d'usage d'observer un intervalle entre ces bataillons, qui fut dans la suite réglé *à soixante pas*, suivant le réglement sans date, rapporté par Daniel (2), « *afin qu'un escadron » y pût passer* ». Des exemples fâcheux

(1) Hist. de Turenne, tom. 2, pag. 91.

Cette même armée marchoit aux ennemis, sur un front de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, séparés par moitié sur chacune de ses ailes. La droite étoit renforcée de deux bataillons entiers, & la gauche de pelotons de Mousquetaires.

Si l'on prend quatre cents cinquante-trois pieds pour le front de chacun de ces douze bataillons; de soixante ou de cent vingt pieds, pour l'intervalle entre chacun d'eux; si l'on donne trois cents pieds pour ceux qui séparoient le centre des ailes; si chaque escadron, composé d'ordinaire de cent vingt Maîtres formés sur trois ou quatre de hauteur, avoit par conséquent cent vingt-six, ou quatre-vingt-dix-huit pieds de front, & un intervalle entre les escadrons, égal à ce front, celui de la ligne entiere étoit d'environ deux mille trois cents toises; ce qui est entiérement conforme à ce que nous apprend l'Histoire du Vicomte, « que l'armée » occupoit plus d'une lieue d'étendue » (*Ibid*).

On trouve, à la vérité, dans les Mémoires du Vicomte, que Rozen étoit à la tête de six cents chevaux, *composants entr'eux huit escadrons*, à Fribourg. Mais il faut observer que cette cavalerie étoit mal en ordre, qu'elle étoit depuis long-temps en campagne, & qu'ainsi il est bien simple que les escadrons fussent fort diminués.

(2) Histoire de la Milice Françoise.

avoient prouvé que la cavalerie étant quelquefois rejettée sur l'infanterie, il falloit de toute néceſſité, que cette derniere eût entre ſes bataillons, des intervalles aſſez grands, pour que la cavalerie pût en profiter, afin de ſe retirer avec sûreté, ſans déranger rien à l'ordre, qui fait une partie de la force de ce dernier corps (1).

La cavalerie, après avoir été long-temps compoſée de Chevaliers armés de toutes pieces, ainſi que leurs grands chevaux, avoit remplacé ces guerriers du régime féodal, par les compagnies d'ordonnance.

Ces dernieres, compoſées d'hommes d'armes, ou de Gendarmes, avoient un premier rang, appellé *haie*, formé uniquement de Lanciers. Derriere eux étoient leurs Couſtil-

(1) Les armes offenſives de l'infanterie, étoient la pique, l'épée, le poignard, l'arbalète, l'arc, l'arquebuſe & le mouſquet.

Pour armes défenſives, elle avoit des caſques, des corſelets ou des cuiraſſes, & quelquefois des chemiſes de maille.

liers : des Archers destinés à combattre en s'éparpillant ; à garder soigneusement les flancs & le derriere des Gendarmes, & à insulter ceux de l'ennemi, fermoient cette ordonnance.

Ces Gendarmes étoient à-peu-près armés comme les Chevaliers : la lance étoit également pour eux, l'arme distinctive.

Divisés en compagnies de cinquante lances, cette division annonçoit quelque espece d'ordre ; mais en les voyant assez constamment combattre en haie (1), sans avoir d'intervalles dé-

(1) Folard & Daniel, je crois, assurent qu'il y a eu des exemples de Lanciers combattant sur trois lances de hauteur. J'aurois d'autres autorités à leur opposer, entr'autres, celle des Mémoires sur la Chevalerie, si je n'avois pour moi l'évidence de la chose.

Qu'auroient pu faire le second & le troisieme rang de lances ? Ou ils auroient abattu leur arme, & alors ils se seroient empêtrés de la maniere la plus nuisible, attendu que le fer du second rang auroit dépassé tout le premier, & que cet ordre n'auroit pu exister en marchant ; ou l'inconvénient auroit été bien plus grand pour ce troisieme rang, dont le fer auroit été à portée de donner dans la croupe des chevaux du premier. Mais il seroit inutile d'en

terminés ; sans avoir presque jamais pensé aux corps de réserve, & jamais aux secondes lignes, on verra que cette ordonnance étoit encore fort au-dessous de celle des Grecs.

Du moins sous ces derniers, les huit hommes de profondeur sçavoient se dédoubler avec quelque ordre ; garder le flanc & le derriere de leur escadron, ou insulter ceux de l'ennemi ; mais les Gendarmes ne pouvoient que bien mal-adroitement remplir ces importants objets : leurs Coustilliers, leurs Archers, sans armes capables de résister à celles des Gendarmes, n'osoient combattre d'ordinaire que de très-loin avec eux.

Ces derniers, si pesants par la nature de leurs armes, n'alloient guere à la charge qu'au trot : ce n'étoit que dans des combats singuliers, surtout dans les Tournois, où les armes

dire davantage. On voit de reste que Folard, puisqu'il a fait pareille assertion, n'étoit rien moins qu'Officier de cavalerie.

étoient plus légeres ; le cheval plus frais ; que les champions ſe chargeoient au galop.

Les Allemands ayant donné de grands piſtolets à quelques compagnies de leurs Réitres, le feu de ces derniers abattant les Lanciers, malgré leurs excellentes armes, contribua beaucoup à inſpirer le dégoût de la lance. Ces Réitres piſtoletiers, ſe joignant aux Arquebuſiers à cheval, ſucceſſeurs des Arbalêtriers *& des Cranequiers*, auſſi à cheval, furent en poſſeſſion de battre les Lanciers, depuis la bataille de Saint-Quentin.

Peu-à-peu le nombre de la cavalerie légere, ſous le nom de Stradiots ; de Chevaux-Légers, de Cravattes, & enfin de Dragons, l'emporta ſur celui de la groſſe cavalerie.

Celle des Allemands conſerva pourtant fort long-temps la lance, puiſqu'elle l'avoit encore du temps de Montécuculli.

Mais les avantages journaliers que procuroit cette cavalerie légere, soit pour éclairer les démarches des ennemis, & pour enlever leurs convois & leurs détachements ; soit même dans des jours de bataille, en se portant avec rapidité sur les flancs de ces Lanciers, mal défendus par leurs suivants, éblouirent assez pour faire proscrire en entier, *la reine des armes de la cavalerie*, dans les Etats méridionaux de l'Europe.

En lisant l'Histoire du dix-septieme siecle, on voit combien les étrangers sçavoient tirer parti de leurs Cravattes, pour rendre les communications difficiles ; pour intercepter les convois ; pour surprendre les escortes ; en un mot, pour faire *combattre plusieurs contre un*, suivant le grand précepte de Montécuculli.

Le Vicomte de Turenne en étoit continuellement incommodé ; & c'est ainsi que ces mêmes étrangers ont

toujours mieux sçu que les François, faire un métier qui exige une patience & une attention si continuelles, qu'il est rare de les trouver réunies dans des têtes Françoises.

Cette cavalerie, tant pesante que légere, étant divisée en régiments; & ces corps étant subdivisés en escadrons, l'inconvénient de la pesanteur d'une ligne pleine, obligea de chercher à mettre les escadrons en état de faire quelques évolutions. Celles qui sont le plus nécessaires à la cavalerie, étant de sçavoir rompre sa ligne, soit pour se mettre en colonne; soit pour faire face sur un de ses flancs; ou faire volte-face; nécessita l'usage de mettre des intervalles entre chacun de ces escadrons.

Comme le nombre des Cavaliers, dont ils étoient composés, varioit ainsi que leur formation (1), la

(1) Tantôt ils étoient de soixante-quinze Maîtres, comme

largeur de ces intervalles ne fut pas non plus fixée, & demeura presque subordonnée à la volonté de chaque chef de régiment.

Lorsque les secondes lignes devinrent d'un usage général, les intervalles durent être au moins assez grands pour que les escadrons de la seconde ligne pussent passer au travers de ceux de la premiere, pour les remplacer.

Ces intervalles servirent encore à placer des pelotons d'Arquebusiers ou de Mousquetaires à pied: quelque exposés qu'ils fussent lorsque les escadrons étoient battus, nous voyons Gustave s'en servir constamment, & c'est sans doute à son imitation,

---

ceux de Rozen, à la journée de Fribourg; (*Mém. de Turenne*) tantôt de cent, tantôt de cent vingt, tantôt de cent cinquante.

La grosse cavalerie combattoit sur cinq, six, & quelquefois quatre de hauteur, comme nous l'avons dit plus haut. Turenne avoit conservé ce reste de l'ancienne ordonnance de Gustave: après lui, l'habitude vint de la former sur trois, ainsi que la cavalerie légere.

que notre Turenne avoit adopté ce dangereux exemple (1).

Nous le voyons s'en servir à la bataille des Dunes, & à celle d'Ensheim. Son ordre de marche contre Montécuculli, annonce qu'il vouloit encore l'employer dans cette journée, qui auroit décidé du sort de la belle campagne de 1675.

Il n'en fallut pas moins que la perte de la bataille d'Almanza, dont la principale cause fut certainement le bisarre mêlange d'un bataillon avec un escadron, pour avoir éclairé sans retour sur le grand inconvénient de cette disposition.

Ce mêlange, forçant la cavalerie

(1) Le sort de ces pelotons à Mariendal, auroit dû dégoûter le Vicomte de cet usage; celui des pelotons Espagnols de Rocroy, massacrés en entier après la défaite de leur cavalerie, ainsi qu'il ne pouvoit manquer de leur arriver, semblent faits pour produire tant d'impression, qu'il faut bien attribuer cette persévérance reprochable, à un aussi grand motif que celui d'imiter Gustave, dont le respect étoit si bien établi dans l'armée avec laquelle le Vicomte fit tant d'exploits.

de régler ſon pas ſur celui de l'infanterie, l'obligeoit d'aller ſi lentement, que cette arme perdoit toute ſa célérité, & toute ſon impulſion.

Sa maniere lente de charger ne pouvoit produire qu'un effet aſſez médiocre : il paroît qu'elle ſe ſervoit ſouvent du feu, quelque peu d'effet que *celui de la cavalerie* puiſſe produire. Nous avons vu qu'il avoit été, ſinon la principale, du moins une des cauſes qui firent perdre la bataille de Pavie, & celle de Saint-Quentin.

Cette vicieuſe habitude paroît avoir été ſuivie encore, du temps du Vicomte de Turenne. A la vérité, les charges qui firent gagner les batailles de Nord-Linguen & d'Enſheim, dans des temps poſtérieurs; celle de Fleurus & la premiere d'Hocſtedt, pluſieurs années après, furent exécutées ſans tirer, & les François ne s'y ſervirent que de l'arme blanche.

L'ordre

L'ordre regnoit si peu dans les armées, que si elles recevoient un échec, les troupes se débandoient au point que lors de l'affaire de Mariendal, les six mille hommes d'infanterie, dont étoit composée l'armée du Vicomte, furent réduits à douze ou quinze cents au plus (1).

Lorsque ce même Général força les lignes Espagnoles devant Arras, l'infanterie, qui « devoit rester en » bataille pour soutenir la cavalerie, » courut en confusion dans tout le » camp pour piller. La cavalerie » poursuivit quelques escadrons en- » nemis ; de sorte que si M. le Prince » eût pu mener quelques régiments » de cavalerie, il auroit obligé » l'armée du Roi à se jetter dans » Arras, tant la confusion étoit » grande » (2).

(1) Mém. du Vicomte de Turenne, tom. 3, pag. 31 & 41.
(2) *Ibid.* page 51.

C'étoit une chose si rare que de conserver des escadrons ou des bataillons en ordre, lorsque l'occasion se présentoit de piller, qu'à cette même action d'Arras, le Vicomte & M. le Prince se reconnurent à l'attention que chacun d'eux avoit eue *d'en avoir conservé quelques-uns en ordre*, pour se porter où il en seroit besoin.

Lorsqu'il étoit question de fourager, l'ordre étoit encore plus rare. Le Duc d'York nous apprend, « qu'étant chargé de faire fourrager » environ dix mille hommes, il ne » fut pas possible de les empêcher » de se débander » (1).

On regarda dans ce temps, comme une grande nouveauté, le changement que Turenne fit dans son armée, en la faisant marcher « de maniere à » pouvoir à toute heure se mettre

(1) Mém. de Turenne, tom. 4, pag. 220.

» dans un moment en bataille, » sans la moindre confusion » (1).

Ce désordre, si général dans les armées, sur-tout dans celles de France, faisoit que chaque Officier se battant à merveille, lorsqu'il étoit vis-à-vis de l'ennemi, connoissoit très-peu la subordination dans les autres moments.

Tout régiment réclamoit des droits, sans autre fondement ordinaire que des usages (2). Moins ils étoient fondés, plus l'opiniâtreté cherchoit à les faire valoir.

Turenne, profitant de l'ascendant que lui avoit donné son mérite, paroît être le premier Général François qui ait osé donner aux Officiers-Généraux, les commandements qu'ils lui parurent mériter, sans s'astreindre à suivre l'ordre routinier du tableau.

(1) Mém. de Turenne, tom. 4, pag. 200.
(2) Mém. de Bussi-Rabutin, tom. premier.

Créquy fut choisi pour commander l'aile droite, opposée au Prince de Condé, à la bataille des Dunes, « quoiqu'il y eût des Lieutenants-» Généraux plus anciens que lui » (1).

Avec d'aussi utiles changements, l'accord des différentes armes, & la protection qu'elles se doivent mutuellement, fut assez clairement senti. Bientôt, sous Louvois, les corps cesserent d'avoir des droits exclusifs pour occuper le poste d'honneur; il le fut lorsque l'occasion pressoit, par le premier régiment, le plus à portée de l'ennemi.

Les marches, quoique lourdes & embarrassées, devinrent quelquefois aussi vives que sçavantes, sous ce même Vicomte de Turenne: sous son illustre rival: ainsi que sous Luxembourg & sous Guillaume.....

A la vérité, on les voit encore

(1) Mém. de Bussi-Rabutin, tom. premier.

si souvent pesantes du temps du Vicomte, qu'il préféra de marcher aux ennemis en pleine bataille, lorsqu'il força les lignes d'Arras, & qu'il gagna la bataille des Dunes, & celle d'Ensheim.

Lorsque Puiségur trouva le moyen de développer les onze colonnes de l'armée de Luxembourg dans une demi-heure, & qu'il les forma, dans ce peu de temps, en bataille devant Neuwinde, on regarda ce développement comme un effort suprême d'intelligence (1).

Mais dès ce temps, l'art se perfectionnoit au point, que celui de choisir des postes & des camps propres à mettre à couvert tout un pays des invasions de l'ennemi, fut mis en pratique avec le plus brillant succès, par les grands Généraux que nous venons de nommer, & après eux par Catinat & Berwick.

(1) Mém. de Feuquieres.

Celui de déterminer avec précision la nature de la guerre défensive & offensive : de changer avec capacité & succès la premiere en la seconde, parut être un des secrets de Turenne, & de son digne rival.

L'art de faire remuer de grosses armées étant devenu plus aisé, lorsqu'elles commencerent à observer de l'ordre, le Prince de Condé, Luxembourg, Guillaume, Vendôme, Villars, parvinrent à leur faire exécuter des marches & des mouvements assez rapides, & quelquefois décisifs. A la vérité, ce fut le plus souvent en Flandres, c'est-à-dire, dans le pays le plus commode pour la marche, & pour se procurer des subsistances, que ces Généraux prouverent les progrès de l'Art Militaire.

Peu à peu il étoit devenu si soumis aux regles du calcul, que Louvois s'imagina pouvoir régler de son cabinet, comme l'avoit essayé quel-

quefois le Cardinal de Richelieu, la marche des armées, & de ne laiſſer au Généraliſſime, que la gloire d'avoir exécuté ſes ordres avec intelligence.

La trempe de génie de Louis XIV étoit trop haute & trop abſolue, pour ne pas adopter une méthode qui flattoit autant ſa vanité.

Aſſez heureux cependant, pour que Turenne & Condé s'élevaſſent audeſſus de *ces pratiques courtiſannes*, qui réuſſirent ſi bien à Villeroy, à Bouflers, à d'Humieres, & à tous les autres Généraux de Cour, *qui firent ſi mal les affaires du Royaume*, tant que ces deux grands Hommes furent à la tête des armées, des ſuccès ſoutenus en impoſerent à toute l'Europe.

Le génie des Pagan, des de Ville, ayant augmenté les connoiſſances ſur l'art de fortifier & de défendre les places, prépara aux Vauban & aux

Coëhorn (1), la brillante réputation dont ils ont joui.

---

(1) Cet habile Ingénieur étoit Hollandois. Son petit-fils n'ayant pu parvenir jusqu'au grade de Colonel, se livra au dégoût & au découragement; il avoit plusieurs fois proposé aux Etats-Généraux, les manuscrits de son grand-pere, pour la modique somme de deux mille ducats : les Etats-Généraux ne trouvant pas qu'il y *eût rien à gagner sur ce marché*, le refuserent. Près de mourir de chagrin, & un peu de misere, on nous a assuré qu'il jetta au feu des manuscrits aussi précieux.

C'est ainsi que fut récompensé ce brave Officier, des services d'un homme auquel la Hollande a l'obligation d'avoir le meilleur systême de défense possible : systême qu'elle avoit différé d'exécuter en entier, parce qu'il *falloit faire quelque dépense*, & auquel elle n'a pu se déterminer, que lorsque l'Empereur l'a menacée en dernier lieu.



CHAPITRE VI.

Relation abrégée des deux dernieres campagnes de Guſtave-Adolphe.

Nous avons déjà remarqué combien les Nations du Nord étoient ſupérieures à celles du Midi, pour faire la guerre. Dès le commencement des ſociétés, dans ce temps où les ſuccès étoient preſque toujours attachés à la force du corps, les diſpoſitions que les différents climats donnent à leurs Habitants, en étoient évidemment la cauſe. Dans d'autres plus modernes, lorſque la guerre eſt devenue un des arts les plus compliqués, nous allons voir ces mêmes Nations ſoutenir toujours cette ſupériorité.

C'eſt par la ſuite de cette influence ſi décidée du climat, qu'un Suédois,

qui n'avoit jamais combattu qu'avec quelques bataillons aussi médiocrement armés, que médiocrement disciplinés, conçut & exécuta le projet d'attaquer & d'ébranler une Puissance formidable, appuyée sur des armées nombreuses, aguerries, & ayant la réputation d'être les meilleures de l'Europe.

Gustave-Adolphe, nommé, à bien juste titre, *le Grand*, commença par établir dans la petite armée qu'il avoit sous ses ordres, la plus exacte discipline, en faisant observer d'un grade à l'autre, la subordination la plus rigoureuse (1).

Son attention s'étant portée sur les détails intérieurs, la force de son génie militaire lui fit sentir l'utilité

(1) « C'est-là le ressort qui fait mouvoir les armées » avec concert, & qui fait qu'un si grand nombre d'hommes » de génies & d'humeurs si différentes, concourent tous » au même but, sont tous mis à la fois en mouvement, & » obéissent au moindre signal, depuis le premier jusqu'au » dernier ». (*Hist. de Gustave-Adolphe, tom. premier*).

de ſubſtituer des corps légers, & faciles à remuer, ſans déranger leur ordre, à ces énormes bataillons, formés ſans doute par les Eſpagnols, à l'imitation de l'ancienne ordonnance de la phalange, & connus dans ce temps, ſous le nom de *bataillons Eſpagnols* (1).

En conſéquence il diviſa ſon infanterie en brigades : les brigades furent compoſées de deux régiments, & chaque régiment fut formé de deux bataillons.

Ces derniers corps furent réduits à ſept ou huit cents hommes au plus, ayant entr'eux des intervalles ſuffiſants, « pour exécuter leurs mouve-» ments de droite & de gauche ; pour » les quarts de converſion ; pour ſe » former en colonnes, & ſe déployer » en ordre de bataille » (2).

(1) *Pedes in grandiores phalanges, more Hiſpanio digeſti.* Puffendorff, *Commentarium de rebus Suecicis*, Lib. 3, page 50.

(2) Hiſt. de Guſtave-Adolphe, tom. premier.

Il les arma de piques & de mousquets. Les Piquiers étoient sur huit de hauteur, tandis que les Mousquetaires n'étoient qu'à quatre.

S'il étoit question de soutenir une attaque de cavalerie, les premiers rangs de Piquiers mettoient un genouil en terre, & présentoient la pique à la hauteur du poitrail. Lorsque les deux premiers rangs des Mousquetaires avoient fait leur décharge sur l'ennemi, les deux autres avoient soin de ne tirer, qu'après avoir laissé à-peu-près à ces premiers, assez de temps pour recharger.

Cette méthode, qui conservoit toujours un feu préparé, mais sans doute un peu lent, étant très-bonne contre un ennemi qui formoit toujours sa principale attaque de front, donna le moyen à Gustave de résister à la très-nombreuse cavalerie des Impériaux.

« Au lieu d'une seule ligne, il en

» forma deux, avec un corps de ré-
» serve, l'infanterie au centre de la
» ligne » (1).

Ce grand homme de guerre étendit également ses vues sur la cavalerie. Les lourdes & grossieres cuirasses, les cuissarts, les brassards, les pots en tête, dont elle se servoit avant 1620, furent supprimés : il leur substitua d'autres armures de même dénomination, mais plus légeres.

Les escadrons, qu'il avoit trouvés très-nombreux, & sur huit de hauteur, furent réduits à cent cinquante. Etant à cinq de hauteur, ils eurent trente files. S'ils ne purent encore tourner bien lestement sur leur flanc, ni faire volte-face avec légéreté, ils se remuerent pourtant, & plus vîte, & bien moins en désordre que ceux des Impériaux. Ceux-ci étant de trois

(1) Hist. de Gustave-Adolphe, tom. premier.

cents vingt, ou trois cents soixante, sur huit de hauteur : couverts de fer ainsi que leurs chevaux, formoient des corps massifs, privés de toute célérité, & de toute impulsion.

L'usage de mettre des Enfants-perdus à quatre ou cinq cents pas en avant de l'armée, ayant paru dangereux à ce grand Maître, à cause du mauvais exemple que leur retraite précipitée donnoit au corps d'armée, fut encore un objet qui, ayant attiré des regards auxquels il paroît que peu de chose échappoit, fut bientôt aboli.

Les succès que ce Héros obtint rapidement, ayant commencé de faire bruit en Poméranie, il ne tarda pas à pénétrer dans l'Électorat de Brandebourg, & il s'en rendit à-peu-près, le maître (1). Ayant choisi le camp de Wurben, placé avantageu-

(1) Mém. pour servir à l'Hist. de Brandebourg, p. 76.

ſement ſur la rive gauche de l'Elbe, vis-à-vis de l'endroit où le fleuve reçoit la Havel, il en ſortit tout-à-coup pour tomber ſur l'avant-garde de Tilly. Ce dernier, campé négligemment à Wolmerſtoedt, avoit laiſſé trois régiments de cavalerie cantonner, ſuivant la *maniere de ce temps*, dans les Villages de Bourgſtall, d'Angern & de Reindorff. Ces trois quartiers étant à plus de quatre lieues de France de ſon camp, & étant éloignés les uns des autres de plus d'une lieue, ne furent pas difficiles à enlever.

Le temps abſolument néceſſaire alors aux Cavaliers pour s'armer & ſe former, ne contribua pas peu ſans doute à ce ſuccès.

Tilly ayant tout de ſuite marché ſur Guſtave pour prendre ſa revanche, le trouva campé trop avantageuſement pour oſer rien entreprendre (1).

(1) S'il nous eſt permis de dire quelque choſe de cette

Après avoir perdu deux ou trois jours à reconnoître cette position, le défaut de subsistance, si commun dans un temps où l'on n'avoit presque jamais de magasin de grains, l'obligea de se porter sur Hall & Leipsick, où il étoit assuré d'en trouver; & où il comptoit être à portée de faire repentir l'Electeur de Saxe de s'être détaché du parti de l'Empereur, & d'avoir osé prendre celui de Gustave.

Cette marche, de plus de vingt milles d'Allemagne, étoit trop longue

---

position de Wurben, nous obſerverons à ſon ſujet, qu'étant, à la vérité, preſque entourée de marais & de bois, on n'y arrive que par une aſſez petite plaine; mais en préſentant une tête d'armée à ſa naiſſance, avec du canon pour la nettoyer, on peut la faire tourner par un gros détachement, qu'on feroit déboucher par Seehauſen, ſur le flanc droit de l'ennemi: en appuyant ſa gauche à Oſterburg, après avoir établi des communications de faſcines au milieu des marais peu profonds qui regnent le long du ruiſſeau, il paroît difficile qu'une armée, auſſi ſupérieure en nombre que celle de Tilly l'étoit à celle de Guſtave, ne pût ſe promettre d'avoir l'avantage. Comme ce dernier n'avoit point de pont ſur l'Elbe, qui, dans cet endroit, a bien près d'un quart de mille de large, ſa retraite auroit été ſi difficile, que Tilly auroit peut-être pu terminer la guerre par ſa priſe, & par la deſtruction de ſon armée.

pour

pour que Gustave n'en fût pas informé. Comme elle n'étoit pas dirigée sur l'armée Saxonne, rassemblée entre l'Elbe & la Mulda, Gustave profita de cette faute pour effectuer sa jonction avec elle, dans les environs de Torgaw.

La connoissance de ce pays fait voir qu'il étoit non-seulement possible, mais encore très-facile à Tilly, de se placer entre Gustave & l'armée Saxonne. Le pont de Magdeburg, dont Papenhaim étoit le maître, lui donnoit la facilité de se porter sur Rostau, bien avant que Gustave, ayant l'Elbe à passer, sans pont ni pontons, eût eu le temps de l'y prévenir. Il n'avoit qu'environ dix milles d'Allemagne pour prendre cette direction : de ce point il auroit pu se porter à volonté sur Duben ou sur Wittemberg : combattre les Saxons, ou plutôt les écraser dans l'un ou l'autre de ces deux endroits ; &

forcer Gustave à combattre, s'il étoit parvenu, contre toute apparence, à surmonter de bonne heure les grandes difficultés du passage de l'Elbe.

Sans doute il faut croire, pour la gloire de Tilly, que la nécessité *de se pourvoir de subsistances*, l'obligea de longer la rive gauche de l'Elbe, & ensuite de passer la Saala, pour se porter sur Hall & Leipsick.

La bonté du pays tenoit alors lieu de ces magasins de vivres & de fourrages, avec lesquels l'art plus perfectionné, a trouvé le moyen de faire vivre les armées modernes par-tout où le Général juge à propos de les porter. La richesse de Leipsick lui donnoit encore des moyens pour payer son armée, à qui, suivant également l'usage de ce temps, il étoit dû beaucoup de montres.

Il paroît que la prise de Leipsick, & les vingt-quatre à vingt-cinq milles que ce Général fit pour y arriver,

lui firent passer depuis le mois de Juin, jusqu'au 17 de Septembre.

Gustave avoit profité habilement de ce temps pour raffermir le courage de l'Electeur, & il lui avoit enfin fait prendre le parti d'aller livrer bataille aux Impériaux.

A la nouvelle de la marche de ces deux armées combinées, Tilly balança s'il n'iroit pas au-devant d'eux; mais ses irrésolutions lui firent préférer le mauvais parti de les attendre.

Une chaîne de côteaux commençant vers Mokern, à un quart de lieue de Leipsick, se renforce vers Euderitz, & continue en diminuant jusqu'à Breitenfeld, & même un peu au-delà. Cette chaîne longe à-peu-près le cours de l'Elster, en se jettant à l'occident, du côté de Breitenfeld. Ce fut l'endroit qui parut le plus propre à Tilly, pour y recevoir avec avantage un ennemi dé-

bouchant sur lui par Duben, Zeilemburg, ou Wurtzen.

Il plaça sa gauche vers Breitenfeld, mais il ne paroît avoir bien tiré parti de la hauteur, puisqu'il mit son artillerie sur le sommet, & la gauche de son armée à mi-côte. Au moyen de cet arrangement défectueux, son canon tiroit par-dessus la tête de cette gauche, & ne pouvoit plus lui être bon à rien, dès qu'elle se portoit un peu en avant. Si cette gauche se permettoit le moindre mouvement, elle s'éloignoit si fort de son canon, qu'elle le laissoit hors d'état de pouvoir résister à l'attaque d'un seul bataillon.

Il paroît encore que cette même gauche, formée principalement de cavalerie, étoit séparée du corps de bataille par un intervalle de plus de trois cents pas (1). Il paroît en-

(1) Kewenhuller, Histoire de Gustave; Merian, Puffendorff.

core que Tilly avoit suivi à-peu-près l'ancienne formation, & que les trente-cinq mille hommes de son armée formoient trois corps distincts & séparés.

Le corps d'armée, ainsi séparé de la gauche, commandée par Papenhaim, étoit composé de seize gros bataillons (1), sur une seule ligne, sans réserve, ainsi que tout le reste de l'armée.

La cavalerie, dont cette infanterie étoit flanquée, appuyoit sa droite à un ravin, assuré impraticable par les partisans de Tilly (2).

La droite de l'armée Impériale étoit placée au-delà de ce ravin, & composée principalement de cavalerie. Il ne faut pas oublier que ce ravin, ou telle autre cause, avoit mis un intervalle de plus de trois cents

(1) Puffendorff en met dix-sept. *Septem-decim peditum*, & autant d'escadrons, *totidem equitum legiones*.
(2) Vie de Tilly.

pas entre cette droite & le corps de bataille.

L'armée de Gustave étoit formée sur d'autres principes. S'il avoit placé l'Electeur de Saxe à sa gauche, en mettant entre son armée & la sienne ce ravin, & en se privant par-là de la facilité de lui donner des secours ou d'en recevoir, il faut croire que cette faute ne lui seroit pas échappée, s'il avoit pu disposer des Saxons comme de ses propres troupes. En ce cas, il semble que quelques escadrons légers auroient suffi dans cet endroit pour contenir les Impériaux, s'ils avoient voulu profiter de cette position, pour inquiéter le flanc du centre de l'armée Suédoise.

Alors il pouvoit tirer un grand parti du reste de cette armée, sur-tout pour renforcer la droite, qu'il commandoit en personne.

Cette armée Saxonne, composée en grande partie de troupes de nou-

velle levée, étoit formée fur deux lignes, fans doute à l'imitation de celle de Guftave. Mais ni les efcadrons, ni les bataillons n'avoient rien de la facilité & de l'aifance de ceux de Guftave, pour exécuter leurs mouvements.

Horn commandoit le corps de bataille de Guftave. Il paroît qu'il n'avoit que de l'infanterie, à moins qu'entre les deux lignes, Guftave n'eût ordonné de placer un gros efcadron de cavalerie, comme nous le verrons faire à Lutzen.

La droite paroît avoir été le point où Guftave fe propofoit de faire le plus grand effort. Il en avoit pris lui-même le commandement. Les efcadrons de cent cinquante, dont elle étoit compofée, étoient entre-mêlés de pelotons de Moufquetaires, de cent quatre-vingt. Les deux premiers rangs de ces Moufquetaires faifant feu, continrent d'abord les efcadrons

pesants & peu manœuvriers des Impériaux, par la chûte de quelques chevaux & de quelques Cavaliers. Pendant que les Officiers tâchoient de les remettre en ordre, les deux autres rangs faisant leur décharge, augmenterent encore l'embarras & la confusion.

Les escadrons de Gustave s'avançant lentement & en bon ordre, avoient mis leurs Mousquetaires en état d'exécuter ses ordres, « de ne » tirer que lorsqu'ils verroient le » blanc des yeux des Impériaux ». Leur feu, joint à celui des canons de cuir bouilli, imaginés par Gustave, continrent assez Papenhaim, pour qu'il s'occupât entiérement du soin de remettre ses escadrons en ordre. Pendant ce temps, Gustave faisoit filer sa droite, pour s'établir sur le flanc gauche de son ennemi.

Ce mouvement ne pouvant s'exécuter qu'en la séparant de son infan-

terie, Papenhaim voulut se jetter dans ce vuide; mais il fut aussi-tôt rempli par une réserve que Gustave avoit placée assez judicieusement *à la gauche de son aile droite* (1).

Malgré cette apparition inattendue, Papenhaim n'en chargea pas moins, avec son ardeur ordinaire, à la tête de sa droite; mais Gustave l'ayant chargé dans le même moment, de front & sur son flanc gauche, culbuta ses escadrons, & roula sa ligne, malgré tous ses efforts. Des escadrons de sa seconde ligne s'étant détachés à la poursuite des fuyards, Gustave fit prendre par ses Mousquetaires l'artillerie Impériale, placée si mal-à-propos sur la sommité des côteaux de Breitenfeld. Aussi-tôt elle fut dirigée sur le centre & la

(1) Sans doute il auroit été bien plus court & bien plus décisif de la porter à la pointe droite, & de la faire développer rapidement sur le flanc gauche de Papenhaim; mais c'étoit beaucoup alors de manœuvrer un peu.

droite de Tilly (1), & fit une grande exécution dans les quatre énormes bataillons qu'il avoit formés des seize dont son armée étoit composée.

De ces hauteurs, il étoit facile de voir que l'armée Saxonne étoit battue complettement. Gustave, inquiet du corps de Horn, dont Tilly pouvoit inquiéter le flanc gauche, malgré le ravin, lui envoya un renfort de cavalerie, mêlé sans doute de ces pelotons de Mousquetaires, dont il avoit adopté l'usage.

Il étoit temps que ce renfort arrivât à Horn. Furstenberg, secondé à propos par un détachement de la cavalerie de Tilly, étoit venu à bout

(1) Ceci n'est pas sans quelque difficulté. Kewenhuller assure que Tilly en étoit aux coups de pique, avec l'infanterie Suédoise. Dans cette position, il auroit été difficile de tirer sur lui, sans faire de mal à Horn; quoi qu'il en soit, nous avons suivi le récit de l'Historien moderne de Gustave, qui, ayant sous les yeux, & Kewenhuller, & tous ceux qui ont écrit sur Gustave, tant en Allemand qu'en François, paroît être un des meilleurs guides que nous ayons.

de ces Saxons, qui, formés plus militairement que lui, avoient dû à cette formation l'avantage de l'embarrasser, jusqu'à ce que le détachement de Tilly, passant par ce ravin, que les Historiens se sont plu à nous représenter comme impraticable, fût venu lui donner les mêmes secours que les Saxons retiroient de leur seconde ligne. Dès ce moment, ils furent culbutés par-tout, & Furstenberg s'étant emparé de leur artillerie, la tourna sur le corps de bataille des Suédois. Leur ordonnance & leur valeur, pouvoient seules leur donner alors la force de résister. Ce fut dans ce moment critique qu'arriva le renfort envoyé par Gustave. Ce détachement trouvant des bataillons ébranlés, ayant leurs rangs & leurs files brouillés; sans cavalerie, & à-peu-près dans le même état que le gros bataillon d'Allemands du Marquis du Guast à Cérizolles, pénétra par les

fenêtres & les ouvertures faites dans cette masse, comme avoit fait Boutieres, à cette journée, & y mettant plus d'ordre & plus d'ensemble que lui, dispersa & détruisit très-promptement cette infanterie si mal-adroite.

Ce fut en vain que Furstenberg essaya de venir au secours de Tilly : ce dernier, blessé & défait, ne put que se sauver à peine sur Hall, & tout de suite jusques surHelberstadt.

L'arrivée de Gustave, vainqueur de Papenhaim, jetta une telle frayeur dans ce corps, qu'il se dispersa de maniere que Tilly ne put rassembler que cinq à six mille hommes de cette défaite.

L'année suivante, ce vainqueur s'étant encore mesuré avec le même Général, ce dernier y termina glorieusement une carriere illustre par des succès sans revers, avant que de s'être mesuré avec lui, l'Empereur fut obligé de mettre tout

son espoir dans le superbe Walstein.

Cet arrogant & féroce Guerrier ayant pris le commandement absolu des troupes Impériales, se dirigea encore sur cette Saxe, dont la position, sans autre défense que celle des montagnes qui la séparent de la Boheme & de la Silésie, la rend une proie aussi aisée que tentante pour toute armée de ses ennemis.

Walstein, profitant de l'éloignement de Gustave, s'étoit réuni à Papenhaim. Ces deux Généraux s'étoient emparés de la plus grande partie de la Saxe, lorsque Gustave s'arrachant de la Baviere, qu'il étoit sur le point d'assujettir en entier, accourut au secours de cet Electorat & de celui de Brandeburg, dont la perte avoit été également concertée.

Tout en arrivant, il s'empara du point important de Kosen, qui lui donnoit un pont sur la Saala; de-là, il reprit Naumbourg, dont les Im-

périaux s'étoient rendus maîtres.

Walſtein ne parut gueres s'inquiéter de tous ces mouvements, quoique l'armée Suédoiſe ſe fût étendue juſqu'à Weiſſenfeldt, il eut l'audace, ou plutôt l'arrogante témérité de faire partir, pour le bas Rhin, huit régiments de ſon armée, ſous les ordres de Papenhaim.

A la vérité, le nombre de ſes Soldats étoit encore plus fort de preſque un tiers, que celui de Guſtave; mais cette ſupériorité n'empêcha pas que ce Prince ne ſe portât ſur lui, avec tant de vivacité, qu'il ſe trouva en préſence, le 5 Novembre 1632.

Walſtein avoit choiſi d'avance ſon champ de bataille. Le flanc gauche de ſon armée *N*, étoit peu éloigné de Lutzen. Comme il craignit que quelque détachement ennemi ne s'en emparât, & ne profitât de cette poſition pour inquiéter ce flanc, il fit

mettre le feu à cette malheureuse Ville (1).

Pour être absolument tranquille sur le sort de ce flanc gauche, pour lequel il paroît avoir eu de l'inquiétude, ce Général y avoit mêlé un très-gros bataillon *M*, parmi sa cavalerie *N* (2).

(1) Cette ressource bien cruelle, & par conséquent bien digne de lui, ne l'auroit sans doute pas mis à couvert d'être attaqué sur ce même flanc par une partie de la seconde ligne qui auroit tourné cette Ville brûlée, sans pouvoir craindre, avec quelque apparence, qu'il sortît du sein de ses flammes, d'autres combattants que de malheureux Habitants s'efforçant d'échapper à un danger aussi pressant. Entre Lutzen & la riviere de la Luppe, il y a un terrein de quatre à cinq cents toises. « Quoiqu'il n'y ait point de chemin tracé dans ce » terrein, & que les terres fussent grasses & humides », il ne paroît pas que de pareils obstacles fussent de nature à empêcher un Général tel que Gustave, d'exécuter une manœuvre aussi décisive.

(2) Nous le supposons de quatre mille hommes, dont les rangs étoient de deux cents, & les files de vingt. C'est la moitié, (ou du moins nous le supposons encore, faute d'instructions positives,) des quatre énormes que Walstein avoit formés de son infanterie. Ces derniers sont supposés de huit mille hommes, & par conséquent, ayant leurs rangs de quatre cents hommes. Les pelotons de Mousquetaires, placés aux quatre angles de ces bataillons, comme des satellites de *ces Jupiters immobiles*, suivant Folard, sont encore supposés avoir les rangs de vingt hommes, & les files de douze hommes de plus, sçavoir, six pour former la saillie en avant, imitative d'un bastion, & six en arriere, sans doute pour donner à ce même bataillon une ressemblance assez exacte à une place fortifiée.

Les eſcadrons dont cette derniere étoit compoſée, étoient de trois à quatre cents chevaux, ſur ſept à huit de profondeur. Ce qu'on auroit peine à croire d'un Général de l'habileté & de l'expérience de Walſtein (1), ſi ce n'avoit pas été encore plus la faute du temps que la ſienne.

Le terrein derriere ſon armée, étoit à-peu-près en forme de cul-de-lampe. Un foſſé creuſé pour l'aſſéchement de la plaine, & qui, paſſant par Churzits, va dégorger dans la Luppe; ce foſſé, nommé *Floes Graben*, par les Habitants du lieu, & appellé par quelques Auteurs, ruiſſeau de Churzits, eſt peu profond; mais il n'en ſervoit pas moins à Walſtein, de ligne de défenſe; ſa droite y étoit appuyée. Quelques troupes

(1) Si Folard avoit réfléchi qu'il a écrit lui-même, (*Polyb. de Folard*, *tom. 4.*) que Henri IV, Maurice, avoient également leurs eſcadrons à huit de hauteur, il n'auroit pas reproché à Walſtein d'avoir commis une faute, qui paroît avoir été plus celle de ſon temps que la ſienne.

de

de Croates veilloient sur le bord, & ne tarderent gueres à le passer, en apprenant qu'il étoit possible d'enlever le bagage des Suédois. Quatre énormes bataillons *L L*, disposés en échiquier, faisoient à-peu-près face à toute la premiere ligne d'infanterie Suédoise.

La droite Impériale *O P*, formée par la cavalerie, s'étendoit jusques sur *le Floes-Graben*, & s'y appuyoit, en formant à-peu-près deux lignes.

Les Croates *V V* étoient au-delà du *Floes-Graben*, sur le flanc droit de cette cavalerie.

La gauche Impériale, entre-mêlée d'un gros bataillon *M*, s'appuyoit à Lutzen. Elle ne formoit deux lignes qu'auprès du gros bataillon *L*, de la gauche de l'infanterie.

Dans cette position, le grand chemin de Weissenfelds à Lutzen, décrivoit à-peu-près une ligne parallele au front de l'armée Impériale.

Des fossés qui regnent le long de ce grand chemin, avoient été creusés, sur-tout vis-à-vis de la gauche Impériale, assez profondément, pour y placer des Mousquetaires. De ce poste avancé ils faisoient grand feu sur l'armée Suédoise, en étant assez vigoureusement secondés par une batterie *R*, de vingt-quatre pieces de gros canon, placée à leur gauche; par sept autres pieces, placées à barbette sur leur droite; & par d'autres placées plus près des fossés.

En arrivant de Weissenfelds, Gustave trouva le chemin qui communique à Lutzen, occupé par l'armée Impériale. La position qui vient d'être décrite, lui fit prendre le parti de faire filer sa droite dans la presqu'île, formée par le *Floes-Graben* & la Luppe; d'y former son armée, & d'attaquer ensuite de front & de flanc. S'il avoit fait glisser un détachement entre Lutzen & la Luppe,

pour se diriger sur le flanc gauche de Walstein, il semble qu'il auroit pu le battre plus vîte. Il paroît encore, qu'il lui auroit été très-possible de longer le Floes-Graben, en se dirigeant du côté de Merseburg, & de venir le passer auprès du village de Churzits, pour charger l'armée Impériale par derriere.

Ce ne fut point l'obstacle du passage de ce Floes-Graben qui put l'arrêter : nous avons déjà observé combien il étoit médiocrement difficile ; mais comptant avec quelque raison, sur la supériorité de la formation Suédoise, ou par quelqu'autre raison, qui cependant, semble peu facile à imaginer, Gustave préféra de faire déboucher deux colonnes composées chacune d'une des lignes de son armée, un peu au midi du chemin de Weissenfelds à Lutzen, aux points marqués *X* & *Y*.

Sa droite marchant vers Lutzen, par-

vint bientôt jusqu'en *B*, près de cette Ville, où elle fit halte : ensuite par un simple à gauche, l'armée entiere put se mettre en bataille, la gauche *BH*, appuyée au Floes-Graben.

On voit dans le plan (1), qu'à la

(1) Ce plan, à-peu-près semblable à celui de Merian, (*Theatrum Europæ, de rebus Suecicis*,) sur lequel ont été calqués celui de Folard, & celui de l'Histoire de Gustave-Adolphe, en differe pourtant essentiellement, en plaçant l'armée de Walstein du côté nord, vers le fond du cul-de-lampe, ou du côté de Merseburg, & celle de Gustave du côté du midi, comme arrivant de Naumburg & de Weissenfelds. Notre raison pour contredire aussi formellement des Auteurs respectables, a été l'inspection de ce champ de bataille: ce que nous en avons appris sur le lieu; ce que disent unanimement Merian & Puffendorff, & après eux Folard, & sur-tout l'Historien plus moderne de Gustave, que Walstein après sa défaite, se rejetta *partie sur Merseburg, partie sur Leipsick;* or, en jettant les yeux sur la nouvelle carte d'Allemagne, & en la comparant avec le plan, on verra que si Walstein avoit été en bataille, en faisant face au nord, tandis que Gustave auroit été en face du midi, il auroit fallu, pour se sauver à Merseburg, & même à Leipsick, que l'armée Impériale eût passé au travers de la Suédoise.

Les bataillons Suédois sont calculés sur cent soixante-quinze hommes de front, dont trente-cinq Piquiers à huit de hauteur au centre, & cent quarante Mousquetaires à quatre de hauteur sur les deux flancs. Leur front est conséquemment d'environ quatre cents pieds, conformément à ce que nous avons dit de l'ordonnance Suédoise. A l'égard des bataillons en équerre, comme nous n'avons rien trouvé d'instructif sur leur formation, nous les avons supposés pareils aux autres.

tête de chacune des quatre brigades d'infanterie, Gustave avoit placé un bataillon en équerre *FF;* sans doute que ce corps étoit composé de Soldats d'élite. Sa ressemblance avec le bataillon serré des Lacédémoniens; l'embolom des Grecs; la tête de porc des Romains; le coin des Barbares, font voir qu'on a toujours senti la nécessité de se former de maniere à pouvoir enfoncer le corps de bataille de l'ennemi.

Mais on ne peut qu'être étonné de voir des corps donnant un si beau point de mire au canon, pendant un temps assez considérable, sans être entiérement exterminés.

Le feu des Mousquetaires Impériaux, & celui de leur canon, incom-

---

* Les escadrons sont calculés sur trente files de cinq Cavaliers, formant cent cinquante hommes, & ayant chacun quinze toises de front.

Une erreur du Graveur, a placé la hauteur *S* sur le flanc gauche des Impériaux, tandis qu'elle doit former une partie de l'emplacement de la batterie *G*, presque vis-à-vis la droite Suédoise.

modant beaucoup l'armée Suédoise, Gustave détacha des Mousquetaires de la seconde ligne *K K*, pour chasser ceux des Impériaux du poste avantageux qu'ils occupoient ; applanir les fossés ; & donner le moyen à la cavalerie Suédoise, de charger celle de ses ennemis.

Les Mousquetaires de ces derniers *J J*, favorisés par la bonté de leur poste, firent tête aux détachés de Gustave, & ce dernier fut obligé de faire marcher à eux la brigade de sa droite, composée de ses gardes, & nommée *la brigade jaune.*

Cette brigade ayant enfin chassé les Mousquetaires Impériaux, s'empara des trois pieces de canon *Z*; sur la crête d'un des fossés, & les tournant vers l'armée de Walstein, augmenta le feu des cinq canons de campagne *a a*, placés à la tête de chacune des quatre brigades Suédoises.

Elle combla en même-temps assez les fossés, pour donner passage à la cavalerie. Cette derniere, profitant avec ardeur de cette facilité, déboucha fiérement, & alla seconder les efforts de cette valeureuse brigade jaune *MM*, qui se portant un peu sur sa gauche, avoit été attaquer le gros bataillon *L*.

Cette cavalerie, conduite par Gustave, franchit non-seulement ce fossé, mais malgré le feu de la batterie *R*, qu'elle laissa à sa droite, elle pénétra en colonne, derriere la hauteur, où elle étoit placée, & s'étant alors formée en bataille, elle attaqua si vivement, & la cavalerie Impériale *N*, & le bataillon *M*, qu'elle fit ployer la premiere, & endommagea beaucoup ce bataillon *M*.

Les trois autres brigades d'infanterie battues d'un feu très-fort d'artillerie, marchoient beaucoup plus lentement. L'aile gauche de cava-

lerie, ayant voulu se porter au-delà des fossés, fut si battue par le canon, qu'elle fut mise dans un commencement de désordre.

Le compte qu'on en vint rendre au Héros Suédois, paroît l'avoir décidé à s'y porter presqu'aussi-tôt pour y rétablir les affaires.

On croit assez généralement qu'il fut tué dans ce moment. La brigade jaune, ayant attaqué le second bataillon *L L*, vis-à-vis de sa droite, après avoir battu le premier, y trouva Walstein en personne. Ce Généralissime la fit charger avec tant de force, que si elle n'avoit pas été secourue à temps par la cavalerie qui, sous les ordres de Gustave, venoit de battre celle de l'ennemi, & si elle n'avoit pas été secondée par la marche des autres brigades, qui, ayant enfin chassé le reste des Mousquetaires Impériaux des fossés du grand chemin, les avoient franchis, &

s'étoient portées en avant, elle auroit totalement plié. Mais d'aussi puissants renforts, & le hasard heureux d'une bombe qui fit sauter les chariots de munition, placés derriere les bataillons Impériaux, lui donnerent le courage de rattaquer ce bataillon *L L*, conjointement avec une des autres brigades, & la cavalerie de l'aile droite. Cette charge combinée eut l'effet le plus décisif: le gros bataillon fut enfoncé, & Walstein n'eut d'autre ressource, que celle de s'enfuir. Dans le même temps, les deux autres brigades de la gauche, marchant vers un autre bataillon *L*, le firent reculer, & avant qu'elles eussent pu le joindre, il tourna le dos vers Merseburg, & entraîna dans sa fuite le quatrieme bataillon *L*.

La gauche Suédoise s'étant remise bien vîte, se trouvoit à portée de seconder des avantages aussi décisifs, lorsque Papenhaim, qui s'étoit déjà

avancé vers Hall, averti que ſon Généraliſſime étoit attaqué, parut au-delà de Churzits, avec huit *régiments frais.* Un renfort auſſi conſidérable auroit dû changer l'état des choſes. Mais Papenhaim ayant été tué preſque dès l'abord, & les Suédois déterminés à vaincre ou à périr, ayant remplacé les vuides de leur premiere ligne, par une grande partie de leur ſeconde, chargerent avec tant de réſolution, ces huit régiments, que ces derniers troublés par la défaite de l'armée de Walſtein, & par la perte de leur Chef, n'obéïrent qu'en très-petite partie, aux ordres du ſuperbe Généraliſſime, & s'enfuirent bien vîte, les uns *vers Merſeburg & Hall*, les autres à Leipſick.

Pour Walſtein, il paroît ne s'être cru en ſûreté, que lorſqu'il fut parvenu à Leitmeritz, & qu'il eut ainſi mis entre les Suédois & ſon armée, la barriere impoſante des montagnes,

qui séparent la Saxe de la Boheme.

La force de l'ordonnance Suédoise est bien démontrée, par le récit de cette bataille. Elle étoit si supérieure à celle des Impériaux, que même après la perte de leur Roi, son armée en battit une supérieure de près d'un quart, & renversa celle de près de seize mille hommes frais, qui venoient à son secours.

Sans doute l'organisation de ces corps, laissoit encore beaucoup à desirer. Sans doute que cette ordonnance étoit très-susceptible d'être perfectionnée: mais du moins, il résulte de cet examen, que les armées bien ordonnées, remportent ordinairement la victoire, sur celles qui le sont inférieurement, *même lorsque ces dernieres leur sont supérieures en nombre.*

Fin du premier Volume.

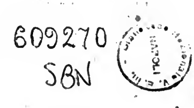


TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier Volume.



